



Le joug: roman

Gilbert

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

Dans la chambre qu'envahissait le crépuscule, on distinguait encore la blancheur du grand lit, vaste et haut, entouré à l'ancienne de ses rideaux empesés. Le reste du jour printanier traînait ici et là, s'accrochait aux vernis luisants des vieux meubles d'acajou, piquait un point à la glace ternie de la cheminée, au miroir à col de cygne de la toilette. Et, sur le lit, bien allongée sous ses couvertures en ordre et sous son drap aux cassures intactes, la mère Bernage achevait de mourir.

--Ouvre la fenêtre, Berthe, fit une voix douce.

Berthe se leva de la chaise qu'elle occupait au pied du lit. Sur la baie encore claire se profila sa silhouette aux contours ronds de grande femme bien faite. Elle tourna l'espagnolette qui résista, grinça et céda enfin pour laisser entrer d'une seule bouffée le printemps tout entier. Cela sentait la terre humide, la fumée de bois et, par-dessus tout, l'odeur douce et sucrée des primevères d'avril qui couvre alors la terre normande d'un manteau parfumé.

Fanny, qui avait parlé, respira fortement en levant la tête: le souffle frais entraînait dans la chambre déjà pleine des relents de maladie et de mort, comme pour la purifier, et les vivants appellent inconsciemment la vie. Le miroir auquel elle faisait face lui renvoya son image au fond d'une eau trouble et verdie: sa pâle figure inquiète de vieille fille de vingt-neuf ans, ses yeux inco-

lores, ses cheveux bruns sans reflets, et cette bouche de madone aux lèvres pures, aux dents parfaites, qui était sa seule beauté.

Et soudain parce qu'elle avait vraiment _regardé_ sa figure, l'idée de la maladie et de la mort prochaine de sa mère la quitta tout à fait, comme cela arrive au milieu des préoccupations extrêmes. Au-dessus de son reflet, sa sœur, qui s'était retournée, mit le sien, et sa grosse figure ronde, rose et blanche sous une rude broussaille de cheveux blonds, éclaira le vieux miroir terni. Les deux sœurs se contemplèrent un moment ainsi avec plus d'intensité qu'elles n'en mettaient dans leurs regards quotidiens, puisque l'habitude de la vie commune émousse cette curiosité d'âme traduite par un regard qui appuie au lieu d'effleurer. Ce ne fut qu'un instant: un de ces instants pathétiques, toujours méconnus, et la plus jeune sœur se retourna, et Fanny se leva, car la mourante avait remué.

Penchée déjà sur le lit, l'aînée dit:

--Tu as appelé, maman?

La face décolorée se souleva un peu sur l'oreiller et les lèvres bougèrent. Fanny approcha son oreille.

--Tu veux quelque chose?

Mais les syllabes sans suite chuchotées par la malade ne lui apprirent rien. Berthe s'était penchée aussi.

Le masque de la vieille femme se détendit un peu tandis que sa plus jeune fille s'approchait d'elle; pourtant, sa sèche main d'ivoire se leva pour l'écarter et elle dit, presque nettement cette fois:

--Fanny!

Fanny interrogea avec passion la figure où la mort avait déjà si clairement tracé ces signes mystérieux que nous reconnaissons sans les avoir jamais vus, et elle recueillit à mesure ces mots, les derniers peut-être, que la raison formerait derrière ce front impassible. La vieille femme prononçait:

--Donne la lettre.

Alors Fanny dit vite:

--Quelle lettre? Quelle lettre, maman?

Mais les lèvres ne remuaient plus et semblaient rigides, comme scellées à jamais.

Les deux sœurs se regardèrent avec cette surprise que donne l'inhabitude--comment s'habituer à la mort?--Il y eut un moment de silence, et puis la main déjà froide qui errait sur le drap rencontra la main de Fanny et la serra convulsivement, les yeux déjà voilés se rouvrirent et Fanny entendit ces mots distincts:

--Renvoie Berthe.

Fanny se releva. Quelque chose au fond de ses yeux montra qu'elle avait compris une signification cachée. Mais le regard bleu de la cadette resta perplexe:

--Va, Berthe, fit l'aînée, maman a quelque chose qui la tourmente.

Un mouvement impatient des mains les plus patientes qui poussaient Berthe vers la porte surprit celle-ci. Elle se retourna. Le pli habituel que le bouleversement de l'heure solennelle avait

effacé sur sa figure y reparaissait. Et sa lèvre inférieure s'avancait, boudeuse:

--Pourquoi donc que je ne resterais pas aussi, moi?

Fanny dit avec douceur:

--Elle veut me parler. Il ne faut pas la contrarier. Elle veut.

Et l'ascendant de la mère impuissante et vaincue était si grand que l'hostilité jalouse de la fille favorite céda et qu'elle sortit sans rien dire.

La nuit remplissait à présent presque toute la chambre. Mais le ciel encore illuminé par le reste du couchant était comme une grande coupole phosphorescente. Fanny, de nouveau penchée sur le lit, scrutait le visage redoutable où elle n'avait jamais su lire, avec l'espoir désordonné d'apprendre enfin quelque chose. Et la bouche pâle s'ouvrit encore.

--La lettre, dit la mourante, donne la lettre.

Cette fois, la parole était nette, et, sous les paupières relevées, les yeux sombres commandaient, exigeaient dans la mort comme dans la vie.

--Oui, fit docilement Fanny, oui, maman. Quelle lettre?

--Une lettre, là, sous ma couronne.

Fanny se retourna. Elle avait compris. Sur la cheminée, un globe de verre recouvrait, sur un coussin de velours rouge frangé d'or, la couronne d'oranger que la mariée avait posée là, un soir, trente ans plut tôt. Au moment d'enlever le globe, elle hésita: jamais elle n'y touchait. Dans les rites ménagers de la maison, la

mère seule nettoyait sa chambre et il n'y avait que si peu de jours qu'elle était étendue là, privée de son activité! Mais les impérieuses prunelles noires semblaient diriger ses mains et elle enleva le globe avec précaution. Les grêles fleurs de cire tremblaient au souffle frais de l'air. Fanny souleva le coussin à regret. Dessous, ses doigts qui tâtonnaient dans l'ombre accrue à présent touchèrent une enveloppe. Elle fit: «Ah!» et se retourna. Redressée sur ses oreillers, la malade regardait. Le jour finissant, concentré sur sa figure, montra encore à Fanny les sombres yeux brûlants qui attendaient une fois dernière l'obéissance passive qu'ils avaient toujours exigée. Alors, elle mit l'enveloppe dans la main ouverte qui se referma comme sur une proie.

Des minutes coulèrent. La mère Bernage était retombée. Son long corps mince creusait son lit à la façon des mourants. L'épuisement de l'effort faisait ruisseler son front de fines gouttelettes que Fanny essuyait doucement avec un linge soyeux. Tout à coup l'agonisante parla et sa voix rauque heurtait les mots au passage de l'air:

--Avec moi, avec moi la lettre, tu promets, Fanny!

--Oui, maman, sois tranquille, oui.

Mais les terribles yeux noirs s'ouvrirent encore tout grands pour joindre leur commandement à celui des mots.

Sans rien dire, Fanny prit la lettre aux doigts qui se raidissaient et la posa sur la poitrine sèche de la vieille femme. Alors le regard s'éteignit comme apaisé et, tandis que la dernière lueur quittait le ciel, le râle des agonisants s'éleva dans la chambre obscure.

Maintenant, tout était silence. La nuit et la mort, entrées ensemble dans la chambre, y régnaient seules. De la fenêtre toujours ouverte montait l'haleine fraîche du jardin. La première lueur de la lune qui paraissait à l'horizon entra doucement et posa un doigt de clarté sur les deux sœurs. Agenouillées côte à côte, elles pleuraient sans bruit, la tête sur le drap. Et ce fut comme si l'indécise lumière venait sécher leurs larmes. Elles se levèrent ensemble. Berthe alla fermer les volets. Fanny alluma une bougie sur la commode, et elles firent la toilette funèbre de la morte, selon le rite millénaire qui veut qu'on lave, qu'on habille et qu'on regarde dormir les morts comme si c'étaient encore des vivants.

Enfin, quand tout fut prêt et que le lit blanc fut encore plus blanc sous les cassures plus nettes d'un drap plus frais et que, seul, le visage de la morte dépassa le pli du suaire, les deux filles s'arrêtèrent et se regardèrent avec incertitude, car il ne restait plus rien à faire.

--Quelle heure est-il? demanda Fanny.

Et Berthe répliqua:

--J'ai entendu sonner neuf heures, pas longtemps «après».

Fanny réfléchissait, sans rien dire, les yeux vagues; alors l'autre ajouta:

--Il faudrait aller manger quelque chose. On finirait par tomber. Depuis midi...

Fanny regarda le lit et la chambre. Oui, tout était en ordre. Elle soupira et se laissa emmener.

A l'entrée des deux sœurs, un homme se leva dans la cuisine. C'était un incroyable petit vieux, cassé, délavé, passé, ratatiné, sans âge. Sa figure grise et ravinée ne portait pas la broussaille des vieillards, sauf au-dessus des yeux, qui s'en trouvaient cachés.

Et il dit d'une voix râpeuse:

--Comment qu' ça va là-haut?

Fanny cacha sa figure dans son mouchoir et Berthe fit un geste sans rien dire. Alors le petit vieux leva le bras avec effort et retira l'espèce de casquette moulée à sa tête qu'il ne quittait jamais. Et ce geste insolite saisit les deux orphelines plus que beaucoup de paroles.

Sur la grande table, une chandelle, dans un chandelier de fer en spirale, grésillait, éclairant mal la vaste pièce. Une casserole chantait sur le fourneau.

Berthe dit:

--As-tu fait à souper, père Oursel? On est bien obligé de manger quelque chose.

--La soupe est prête, répondit le vieux de sa voix parcimonieuse. Mais j'ai pas mis la table dans la salle.

--Ça ne fait rien. Nous mangerons un morceau dans la cuisine, fit Fanny avec lassitude.

Elle s'assit et, comme il arrive, la fatigue tomba sur elle d'un seul coup et elle eut une envie forcenée de s'asseoir dans le coin de la cheminée, à sa place d'enfant, et de s'y endormir, d'oublier, de dormir, de dormir sans rêver.

Mais Berthe ne perdait jamais de vue tout à fait les réalités de ce qu'elle appelait les «devoirs» de la vie. Elle n'eut de repos que lorsque sa sœur se fut, comme elle, approchée de la table. La soupe campagnarde, mitonnée par leur étrange cuisinier, de poireaux, de pommes de terre, de pain, de beurre et de crème, livra sa douce chaleur onctueuse et les deux sœurs mangèrent sans rien dire. Enfin Fanny posa sa cuillère et repoussa son assiette:

--Pauv' maman! Elle aimait tant sa soupe!

C'était la première fois qu'on parlait au passé de la mère Bernage. Le vieux eut l'air de réfléchir avec difficulté. Puis il dit:

--Même âge que moi qu'elle avait. De mil huit cent vingt-cinq qu'on était tous les deux.

Il répéta plusieurs fois, comme étonné et flatté prodigieusement de cette coïncidence:

--Tous les deux, tous les deux!

Et ils écoutèrent dans le silence et la pénombre résonner ces chiffres évoquant tant de choses anciennes, oubliées, mortes comme la morte d'en haut.

A ce moment, un coup de sonnette retentit qui fit tressaillir les deux sœurs. Elles se regardèrent.

--Qui ça peut-il être à cette heure-là?

L'inutile question n'eut d'autre réponse que le bruit que fit le vieux domestique en se levant. Il marchait un peu courbé, et la chandelle qu'il portait lui traçait une ombre grotesque de gnome sur le mur. Il sortit suivit un long corridor, et les sœurs, dans

l'obscurité, l'entendirent déverrouiller et débarrer la porte d'entrée. Alors elles dirent ensemble:

--C'est l'oncle Nathan!

Et, déjà, elles étaient dans le corridor quand, se rappelant tout à coup ce que le deuil de la maison leur commandait, elles s'arrêtèrent sur le seuil. Au fond du long corridor, le clair-obscur montrait l'arrivant, un grand homme puissant qu'entourait l'ombre et le halo de la pauvre lumière rougeâtre oscillant aux mains du bonhomme. Alors, vite, Fanny rentra dans la cuisine pour allumer une seconde chandelle.

Quand ils furent tous dans la petite salle à manger, assis sur les chaises alignées contre le mur de chaque côté de la table ronde, avec un petit rond de sparterie sous les pieds, ils se regardèrent un moment. Rien d'autre n'avait été échangé entre eux que le dur baiser d'arrivée, singulière salutation d'autrefois donnée et reçue sans plaisir et sans intérêt. Et maintenant, ils ne trouvaient pas les paroles qu'il fallait pour commencer.

La haute taille de l'oncle Nathan faisait un rectangle sombre sur le mur ramagé de clair et sa surprenante figure de demi-pay-san de la cité du val, comme ciselée dans du granit rouge avec force et finesse à la fois, s'achevait dans une charmante chevelure inattendue toute en petites boucles d'argent.

Enfin, il soupira et dit:

--Et, comme ça, la v'là partie, ma pauv'sœur. Et vous v'là toutes seules, alors.

Sa grande bouche régulière et rasée souriait presque, mais sa voix était plus grave que ses médiocres condoléances. Il avait l'air

à la fois de les plaindre et de se moquer un peu. Les demoiselles Bernage, qui connaissaient le vieil oncle Le Brument, n'y firent pas attention. Et Berthe, pénétrée de cette importance subite que la mort fait rejaillir autour d'elle, répondit:

--Oui, elle a passé dans la soirée, vers les huit heures et demie.

Après cela, elle dit--un peu plus comme une fille qui vient de perdre sa mère:

--Not' pauv' mère! Elle se repose à présent. Mais nous...

Et elle finit sa phrase dans son mouchoir.

Fanny, muette, croisait et décroisait ses mains sur ses genoux, d'un geste inconscient. L'oncle Nathan reprit:

--Avez-vous vu le pasteur?

--Pas «depuis», dit Berthe, mais il était encore là hier.

La bouche ironique se plissa encore. Le vieillard regardait Fanny qui, les yeux perdus dans le halo de la chandelle grésillante, semblait absente de la scène. Et il dit, penché vers elle:

--Elle a-t-il dit quelque chose, ta mère?

Fanny le regarda en tressaillant violemment. Et, tout à coup, ramenée à la réalité, elle écouta les paroles qui semblaient encore résonner et elle dit, comme si elle comprenait leur sens caché:

--Non, rien.

Berthe avança entre eux sa grosse tête blonde.

--Qu'est-ce que tu dis, Fanny! Si, elle a parlé tu sais bien.

Mais son interruption tomba dans le vide sans toucher personne, et elle recula en les regardant toujours.

Au bout d'un instant, l'oncle Nathan reprit:

--Y' aura du monde à l'inhumation. Du temps du père Bernage, y' aurait eu toute la ville. Mais à présent c'est plus la même chose: j' suis vieux, vous êtes restées filles. C'est des familles qui s'en vont.

Il avait posé ses mains à plat sur ses genoux, et discourait, comme pour lui-même, de sa voix mordante, en regardant la flamme. Il continua:

--Le grand-père Jean Bernage, avec sa fabrique, c'était un homme! Y en a eu du monde ici, du temps que les mouchoirs de Beuzeboc étaient dans leur beau! Le père Jean, i' causait à Rouen, le vendredi, à tu et à toi avec tous les messieurs des grosses fabriques. Tout ça est mort. Tout ça est fini. Ça a commencé du temps de ton père, Alfred Bernage. L'argent s'en va d'ici. Et pas seulement de chez vous, mais de toute la vallée. Ça s'en va, comme c'est venu, sans qu'on «save» pourquoi. L'argent s'en va.

Il semblait répéter le mot avec complaisance, peut-être avec volupté. Et il ne regardait toujours pas les affligées qu'il venait consoler, comme si son discours était d'une portée générale, ou encore chargé d'un sens intelligible à lui seul.

Berthe dit à mi-voix:

--T'aurais bien pu allumer une bougie, au lieu de c'te chandelle.

L'oncle Nathan reprenait:

--L'argent? Où qu'il est aujourd'hui? On ne sait pas. Il est toujours plus là où qu'il était. Y en a qu'en ont. Peut-être. C'est pas ceux qu'on croit. L'argent n'est pas...

Il s'interrompit pour écouter quelque bruit qui venait du corridor noir. Et il dit d'une voix changée, moins âpre:

--Votre père était un bon homme. Mais il ne savait pas gagner de l'argent. Il avait des idées à lui là-dessus, crainte de nuire au monde, ou n'importe. Des bêtises! On ne va pas loin avec ça. Et ma sœur, qui le menait dans tout, elle a pas pu l' mener là-dessus. Ah! mais non!

Il regarda Fanny tout à coup:

--Tu lui ressembles à ton père, toi, Fanny, d'un sens... Et, si ton père avait «vit», il y a des choses qui seraient pas arrivées. Pas que ça soit plus mal comme ça, non, peut-être; on ne sait pas, on ne peut pas dire.

Il rêva un moment, comme s'il résumait des pensées profondes. En face de lui, elles ne bougeaient pas: Fanny pâle et inerte, Berthe comme tendue par une idée fixe, qui la faisait froncer les sourcils d'attention. Enfin, le vieillard se leva:

--Faut que j'm'en retourne. Il est tard.

Fanny dit doucement:

--Voulez-vous la voir?

--Ça peut pas se refuser.

Ils montèrent tous trois l'escalier. A la porte, ils pausèrent un instant, pour rassembler ce courage qui se détourne devant le visage de la mort. Et ils entrèrent.

* * * * *

Quand elles furent seules, et que le pas du vieillard eut décrépu jusqu'à s'éteindre sur la route de Villebonne, sèche et sonore sous la lune, les deux sœurs se regardèrent.

--Quelle heure est-il? demanda Fanny.

Et Berthe répondit, comme si elle attendait la question:

--Dix heures et demie.

Alors Fanny reprit:

--Nous allons la veiller chacune à notre tour. Veux-tu aller te reposer d'abord?

--Non, dit vivement Berthe. On restera ensemble, c'est mieux.

Fanny fit un geste vague qui acquiesçait.

Quand elles revinrent, elles avaient changé leurs robes contre des peignoirs et chacune s'était fait deux grosses tresses qui tombaient, brunes et soyeuses, de chaque côté de la figure pâle de Fanny, blondes et rudes, sur les épaules de Berthe. Elles ressemblaient ainsi à deux grandes pensionnaires dans leur première robe longue, car les vingt-neuf ans sonnés de Fanny gardaient, plus que les vingt-cinq de sa sœur, un air d'innocence et d'ignorance.

Elles s'assirent, l'une au pied, l'autre à la tête du lit. Sur la commode, une bougie brûlait avec un halo rouge. Fanny avait

joint les mains et semblait prier. Berthe la regardait fixement. Et le visage de la morte était coupé de grandes ombres, qui bougeaient un peu lorsque la flamme vacillait.

Les yeux de Fanny rencontrèrent les yeux de Berthe et ce fut comme si le charme du silence se rompait entre elles. Quelque chose dans le regard de sa sœur surprit l'aînée. Pourtant, elles n'avaient guère l'habitude de s'analyser; leur milieu endormi leur vie engourdie, une sorte de fatalisme provincial leur faisait accepter passivement choses, êtres et événements. Était-ce cette atmosphère de mort qui agitait autour d'elles l'eau morte de leur âme? Fanny se replia un peu plus et attendit.

Ce fut assez long. Berthe ne semblait pas pouvoir formuler cette question qui était si clairement inscrite dans ses dures prunelles bleues. On devient malhabile à parler de certaines choses lorsque la parole n'a servi jusque-là qu'à exprimer l'ordinaire de l'existence. Enfin elle dit:

--Fanny!

L'autre répondit en tremblant:

--Eh bien?

--Qu'est-ce qu'il peut y avoir dans cette lettre?

L'interpellée eut ce léger souffle exhalé qui marque la fin d'une appréhension. Ce n'était pas là ce qu'elle avait craint. Et elle répéta:

--La lettre?

--Oui, la lettre qu'elle a demandée et que tu lui a mise dans les mains.

--Je ne sais pas, dit lentement Fanny.

Berthe resta saisie.

--Ce n'est pas possible! Où était-elle, d'abord?

Fanny indiqua le globe.

--Là? Et on ne le savait pas? Et d'où vient-elle? Et de qui?

Ses yeux s'aiguisaient, implacables. Fanny la sentit en proie à une de ces crises de curiosité qui la possédaient parfois: et un découragement l'envahit à l'idée de la lutte.

--C'est son affaire et pas la nôtre, dit-elle avec douceur.

--Mais c'est la nôtre aussi, puisque tout ce qui est à elle est à nous maintenant.

Il y eut un silence dans lequel l'écho des mots se prolongea et sembla leur donner toute leur valeur. Et Berthe reprit plus fermement:

--Il faut que nous sachions ce qu'il y a dans cette lettre.

Fanny se débattit encore.

--Non, Berthe, ce ne serait pas bien. Maman serait fâchée.

--Au contraire. Si c'est quelque chose d'important, nous devons le savoir. Car, enfin, elle n'avait peut-être plus toute sa tête quand elle t'en a parlé. Sans ça, elle ne t'aurait pas demandé de la détruire.

Elle avançait des yeux éclairés en dedans par sa passion contre ceux de sa sœur, comme pour forcer physiquement son consentement. Et elle ajouta:

--Il faut même que nous le sachions. C'est notre devoir.

Fanny eut un gémissement de défaite devant ce mot qu'elle ne savait comment conjurer. Un mot dont elle avait tant souffert déjà quand sa mère le dressait devant elle comme un obstacle infranchissable. Et elle se couvrit la figure de ses mains pour ne pas voir Berthe qui soulevait le drap mortuaire.

Quand elle les écarta, sa sœur tenait la lettre. Alors, elle gémit:

--Oh! Berthe, qu'est-ce que tu as fait? Dès que maman a été morte, tu lui as désobéi!

L'autre avait pâli sous le rose cru qui fardait naturellement ses joues pleines. Mais ses yeux triomphaient. Et elle parla si fermement que Fanny sentit vaciller sa conviction intérieure.

--Non, dit-elle, il fallait le faire. Tu verras que j'avais raison.

Sa respiration était un peu courte. Elle sourit pourtant et ajouta:

--Nous la lui redonnerons, va!

Trop de choses se pressaient dans la tête de Fanny pour qu'elle pût réfuter cette parole-ci qui lui paraissait monstrueuse comme l'acte et le geste qu'elle venait de voir. Il lui semblait que tout cela était un rêve affreux commençant avec la mort de sa mère, et elle ne s'étonna même plus quand elle vit sa sœur tirer de l'enveloppe la lettre vouée au tombeau par la voix de la mourante, en disant avec un frisson:

--Oh! qu'elle est froide!

Et puis, elle s'approcha de la bougie. Fanny la suivait des yeux, hallucinée. Était-ce vrai? Était-ce arrivé? Oh! tout ceci aurait un châtement: le Ciel le voulait! Elle se leva à moitié de sa chaise. Alors, Berthe se retourna.

--Comme ça, tu ne sais pas du tout ce que c'est? Du tout?

Fanny fit non, toujours comme en rêve, et elle étendit la main pour une défense suprême du secret de la morte. Berthe détourna les yeux. Le moment passa qui aurait pu changer le destin: la lettre dépliée livrait déjà un peu du mystère _qui ne pouvait plus_, à présent, rester caché.

Berthe lut.

--«Tours». Ça vient de Tours. Comme c'est drôle! On ne connaissait personne à Tours. Enfin, voyons.

Et elle commença:

«Madame,

«C'est avec étonnement que vous lirez cette lettre, je n'en doute point. Pour moi, quelque habitué que je sois, de par mon ministère, à de pénibles démarches, il n'en est pas qui m'ait coûté davantage. Il se peut, en effet, que le message que je suis chargé de vous transmettre apporte le trouble et le désordre au sein d'une famille unie. Il est possible qu'elle brise la douce confiance qui unissait entre eux les membres de cette famille, en révélant un secret jusque là ignoré...

«Veuillez donc croire, madame, que je suis au regret d'être la cause involontaire de vos ennuis et soyez assurée qu'il ne faut

rien de moins que la certitude d'accomplir un devoir sacré pour que je me permette une telle démarche.

«Je laisse la plume à mon infortuné pénitent qui doit à présent parler pour lui-même afin, s'il se peut, de toucher votre cœur.

«Croyez bien, madame, je vous prie, à mes sentiments très chrétiens.

«† MARIE-ADRIEN BRUNEAU, _Curé de Saint-Gilles_.»

Berthe laissa tomber la lettre et regarda sa sœur.

--Comprends-tu un mot?

Fanny ne répondit même pas. Au fond de ses yeux pâles, grands ouverts par la surprise, un petit nuage montait: souvenir, crainte, angoisse?

Berthe reprit:

--Un curé de Tours? A nous, des protestants! Qu'est-ce qu'il pouvait avoir à nous dire? Et ce secret dont il parle... Sais-tu, toi? As-tu une idée?

Fanny fit non de la tête car, déjà, elle n'était pas maîtresse de sa voix.

Berthe retourna la lettre. Le papier jauni se montra vide d'écriture. Elle reprit l'enveloppe et poussa une exclamation étouffée.

--Il y en a une autre, c'est ça!

Elle déployait un mince papier quadrillé qui criait sous ses doigts animés d'une sorte de hâte voluptueuse. Mais elle le déplia, le lisant avant de commencer, comme pour faire durer ce plaisir aigu. Et elle dit encore :

--Ah! enfin, voilà! Nous allons savoir. Ça vient aussi de Tours et cette fois, c'est daté.

* * * * *

Tours, le 30 mai 1883.

Fanny fit un mouvement, mais Berthe ne voyait rien, rien que la lettre qui enfin allait assouvir cette folie de curiosité qui la tenaillait.

--Ça commence aussi: «Madame», dit Berthe. Et elle lut:

«Je mets la main à la plume afin de soulager la peine que j'ai qui est grande. Je vous ai fait bien du tort et j'en ai du regret, me voyant sur un lit de maladie. On pense à tout quand on se voit dans une position pareille que j'ai été et on reconnaît ses torts. Ça fait que je me suis dit que j'allais vous dire tout ce que j'ai sur le cœur, en vous priant de me pardonner, vu que je veux faire réparation.

«Madame, tout ça est venu un peu de votre faute. Pourquoi que vous êtes partie quand le régiment a passé par Beuzebec? On laisse-t-il une demoiselle toute seule comme ça parmi des soldats? (surtout si jeune!) Toujours est-il que le malheur est plus vite arrivé qu'on ne croit et que vous êtes donc un peu fautive, comme je le dis plus haut. Mais, pour moi, je n'ai pas oublié, comme j'aurais pu et comme d'autres auraient fait. Et donc je peux le dire, que j'ai traîné le souvenir partout avec moi depuis ce

jour. Alors, voilà ce que je viens vous dire. D'abord que j'ai bien du regret de ce que j'ai fait, car, vraiment, c'était une enfant plutôt qu'une femme et j'aurais pas dû. Mais, enfin, c'est pas tout ce qu'on dira qui changera rien; alors, passons à la suite.

«Je suis jardinier de mon métier. Je gagnais déjà bien avant mon congé, et j'espère arriver à m'établir après, car mes parents m'ont laissé quelques sous. Ça fait que d'ouvrier je pourrais devenir petit patron. Ça s'est vu. Me voilà libéré en septembre, donc que je prendrais chez moi, qu'est pas très loin d'ici dans le Saur-murois, un fonds que j'ai entendu parler et que je pourrais me marier. Donc, que si votre demoiselle, elle voulait bien alors de moi tout à fait comme époux, je serais consentant et bien satisfait.»

Berthe laissa tomber la lettre et regarda sa sœur. Sa curiosité était dépassée. C'était comme si la porte qu'elle avait voulu entr'ouvrir avait cédé brusquement en la précipitant dans un abîme. Mais Fanny, aussi pâle que la morte, la regardait avec des yeux brûlants. Et elle dit impérieusement de sa douce voix qui se brisait dans le paroxysme:

--Et après? après?

Vraiment, c'était elle qui semblait haleter à présent de cette curiosité vitale qui séchait tout à l'heure les moelles de sa sœur. Et Berthe, cette fois, ne put qu'obéir, machinalement.

Elle reprit:

«...et bien satisfait. Peut-être que vous allez croire que je cherche à faire, comme on dit, une bonne affaire en regardant au-dessus de ma condition. Non, madame, je ne suis pas de ces

gens-là. J'ai bien vu que vous étiez du monde plus haut placé que moi et que vous avez apparence de fortune, je jure que ça n'est rien pour moi là-dedans et que c'est le regret seulement qui me fait parler. Preuve en est que je vous demande votre fille toute nue et rien avec, que je lui ferai une position par mon travail.

«Il faut encore que je vous informe que ma maladie est une fluxion de poitrine, que j'ai bien souffert et pensé étouffer, donc que ça m'a fait réfléchir sur le tort que j'avais fait à votre demoiselle pour l'empêcher peut-être de se marier ou lui causer du dommage pour sa conduite vu la méchanceté du monde. Mais le major dit que me voilà guéri tout à l'heure et que c'est la maladie des plus vigoureux.

«Donc, madame, ayez aucune crainte et donnez-moi votre fille en toute sûreté si le cœur lui en dit comme à moi (que je ne l'ai jamais oubliée). Je la rendrai heureuse de toutes les façons. Et, craignez-rien, à preuve que c'est pas pour vous faire déshonneur, vous entendrez plus jamais parler de moi si vous ne faites pas réponse à la présente, que je comprendrai que c'est non que ça veut dire.

«Madame, je termine cette longue lettre que M. le curé a bien voulu relire pour moi en vous saluant avec le plus grand dévouement.

«LUDOVIC VALLÉE.»

Le dernier mot tombé, un silence pesant régna. Quelque chose de tangible était sorti de cette lettre jaunie, de ces papiers condamnés à la mort et qu'on ressuscitait malgré la défense de la morte. Quelque chose de vivant venait de naître dans cette

chambre funéraire et les deux sœurs pressentaient obscurément que leur vie allait en être changée.

Ce fut comme une torpeur momentanée dont elles sortirent en même temps, car le moment des cris, des indignations et des larmes était arrivé et elles n'étaient pas de ceux qui ont la sagesse suprême de savoir y échapper.

--Alors, dit Berthe, tu comprends tout ça?

Fanny mit sa tête dans ses mains, du grand geste féminin qui cache la honte en cachant ces yeux qui la proclament. Et pourtant, ce n'était pas la honte qui la poignait. Car elle répétait tout bas: «Il a écrit! Il a écrit!»

Quelques instants coulèrent ainsi, et elle releva la tête. Elle était transformée. Son visage blanc brillait dans la pénombre et ses yeux pâles, enfin allumés par la vie, y mettaient une flamme ardente. Et, comme malgré elle, Berthe cria:

--C'était donc toi?

Fanny inclina la tête.

--Mais comment? mais comment? demanda encore l'autre, passionnée d'étonnement et de curiosité, honteuse un peu aussi et avide de tout cet inconnu brûlant qu'elle sentait là, sous sa main, ranimé comme un feu retrouvé sous la cendre.

Et Fanny dit avec une véhémence nouvelle qui, plus que tout le reste encore, était surprenante:

--Je vais te dire, je vais tout te raconter. Et tu verras, tu comprendras.

Elle passa la main sur ses yeux.

--Mais voyons, comment commencer? C'est si loin! Depuis onze ans! et c'était pas oublié mais comme engourdi, vois-tu. Il faut que je retrouve tout.

Elle s'arrêta encore pour se recueillir, penchée, les bras allongés sur ses genoux et les mains nouées, tandis que Berthe, en face d'elle, se penchait aussi pour mieux absorber la révélation qui allait tomber sur son envie comme la pluie sur la terre sèche. Plus tard, plus tard, peut-être, elle songerait à s'indigner, à juger, à condamner, à dire tout ce que son époque, sa coutume et sa race voulaient qu'elle dise dans une circonstance pareille, mais, d'abord, elle allait apprendre, goûter, manger et digérer ce secret, ce vieux secret oublié qui lui avait été volé si longtemps mais qui revenait au jour miraculeusement.

Fanny sentit un peu de tout cela dans le simple mouvement qui rapprochait de la sienne la figure avide. Ce ne fut qu'une lueur perdue dans le foyer ardent qui s'allumait dans tout son être.

--Ecoute, dit-elle.

«C'était cette année-là que dit la lettre, non, l'année d'avant, que le malheur a commencé. J'avais pas encore dix-sept ans et toi treize. Tu allais encore à la pension et moi j'avais fini. Cet été-là, il faisait très chaud, et maman était allée à notre petite ferme de la Hétraye avec toi, pendant trois ou quatre jours, parce que la femme du fermier était malade. Et moi, on m'avait laissée ici, à cause d'une couvée tardive que j'avais faite moi-même et que le père Oursel n'aurait pas su surveiller. C'est de là que tout est venu. A peine étiez-vous parties qu'on a dit qu'un régiment allait

passer, comme presque tous les ans, pour aller aux tirs des prairies de la basse Seine. Et, le lendemain, il était là avec tout ce bruit de musique et de tambour qui remplit la ville.

«Et voilà le père Oursel qui vient me dire qu'on va nous envoyer du monde à loger. Je ne savais que faire quand l'oncle Nathan arriva.

«--Ce n'est rien que ça, qu'il me dit, au lieu d'un officier, j' te vais faire envoyer des soldats qu'on mettra à la remise avec de la paille.

«Je voulais qu'il aille chercher maman en voiture.

«--Non, non, qu'il me dit, ça sera très bien comme ça. C'est pas la peine de fatiguer mon cheval qui vient de rentrer.

«Tu sais comme il est, l'oncle Nathan, là-dessus! Enfin, j'étais si jeune, il m'a persuadée que c'était très bien comme ça. Pensait-il seulement que j'étais une jeune fille toute seule? Il ne s'est jamais marié. Sait-il?

«Il était cinq heures à peu près quand ils sont arrivés. Il y en avait deux. Des soldats, ça se ressemble tous sur le moment, j'y ai pas fait attention, et puis j'étais pas hardie, je l'ai jamais été, mais de ce temps-là je l'étais encore moins. Enfin, je leur ai dit ce que l'oncle Nathan m'avait recommandé et je les ai laissés. Alors, derrière mon rideau, je les ai regardés aller et venir.

«Il y en avait un qui avait une figure de paysan, pas mauvaise et de bonne santé, et je voyais qu'il regardait toujours vers la maison. Enfin, il est venu trouver le père Oursel pour lui dire que son camarade, un petit brun trapu, était de Gruville et qu'il allait coucher chez lui, qu'il ne faudrait rien dire. Le soir est venu; ils

avaient fait leur ménage dans la cour; le père Oursel leur faisait chauffer leurs plats, enfin, le camarade est parti. La grille a fait un coup sourd, et, sans savoir pourquoi, je me suis sentie malade. Alors je suis descendue au jardin, poussée par je ne sais quoi. Le soldat était toujours dans la cour. Il fumait, assis à califourchon sur une chaise. A travers la grille, il me regardait marcher dans les allées et, sans le voir, je sentais ses yeux sur moi. Il ne m'a rien dit et je suis rentrée enfin. Je me rappelle. Le chèvrefeuille sentait fort dans l'air et on entendait les rossignols du Val à la Reine qui commençaient leur chant.»

Elle s'arrêta. Pourtant, elle ne ramassait plus les mots en hésitant comme lorsqu'elle avait commencé. Peu à peu, les souvenirs longtemps comprimés dans sa mémoire se déplaient et renaissaient comme ces fleurs sèches qu'un peu d'eau fait revivre. Autre chose l'arrêtait: une douceur, une langueur qui lui serrait la gorge pendant qu'elle décrivait ce soir d'été, cette nuit chaude, cette terrible nuit douce et cruelle qu'elle avait cru oublier tant d'années et qui sortait du passé aussi réelle que naguère.

Berthe, qui n'avait pas bougé et qui semblait recueillir chaque mot dans tout son être tendu, dit ardemment:

--Et puis?

Fanny laissa passer des mots étouffés à travers ses mains qui cachaient sa figure.

--Je ne sais pas comment te dire ce qui est arrivé, je ne sais pas.

De force, Berthe lui enleva les mains.

--Mais si, dis, tu peux bien me dire, je n'ai plus dix-sept ans, moi!

--Ah! c'est trop dur! Je croyais que c'était fini, mort, pour toujours et que jamais, jamais, je n'aurais à en parler.

Berthe dit plus doucement:

--Mais si, raconte-le, ça te fera du bien maintenant, au contraire.

Fanny continua:

--La nuit est venue tout à fait, mais si belle, si douce, que j'ai laissé ma fenêtre ouverte. De mon lit, je sentais tout le jardin qui montait. Et je me suis endormie sans le savoir. Et alors, alors, Berthe, je me suis réveillée, réveillée, comprends-tu, dans les bras d'un homme!

Il y eut un long silence. Fanny s'était caché la tête sur le lit et ses épaules rythmaient ses sanglots muets, Berthe se leva et alla entr'ouvrir les volets. La froide lune d'avril entra obliquement, mais l'air était presque tiède. Berthe resta debout un moment, et puis elle se retourna, droite, grande, large et un peu formidable ainsi sur la fenêtre qu'elle semblait défendre. Et elle dit:

--Et alors, tu as supporté ça? Tu n'as donc pas de sang dans les veines! Tu ne pouvais pas te débattre, crier, appeler?

La désolée releva du lit une figure hagarde. Elle semblait si loin encore que les paroles ne lui parvenaient pas clairement.

Elle bégaya:

--Crier quoi? Appeler qui? Il était déjà trop tard. Est-ce qu'on m'avait jamais parlé de ça? J'aurais dû savoir qu'on verrouille sa porte, qu'on ferme sa fenêtre... Mais jamais maman ne parlait de la vie, tu le sais bien. J'étais perdue, abandonnée, toute seule. Le père Oursel était déjà si cassé dans ce temps-là... Et s'il avait reçu un mauvais coup?

--Ah! si tu avais le temps de penser à tout ça! Enfin, quand on n'est pas consentant, tout de même!

Elle n'acheva pas. On a beau être sœurs et vivre de la même vie entremêlée durant des années et des années, il n'est point de mots pour aborder des choses qui sont comme si elles n'existaient point.

Ce fut Fanny qui reprit:

--Et la honte, la honte que le monde vienne, crois-tu que c'est rien? Comment est-ce que j'aurais regardé maman quand on lui aurait raconté ça?

Berthe ne répondit rien sur le moment, comme si l'argument était vraiment sans réplique. Et puis, enfin, elle dit:

--Tout de même, on peut se défendre. C'est pas possible: il y a autre chose que tu ne dis pas.

Fanny baissa encore la tête. La clairvoyance implacable de sa sœur à courtes vues ordinaires lui paraissait surnaturelle. Elle se soumit:

--Oui. Mais je ne peux pas expliquer. Et je ne sais pas si tu comprendrais.

Berthe se pencha. Il lui fallait entrer sa volonté dans cette chair faible qui ne savait pas résister.

--Dis-le, dis-le.

--Depuis la mort de papa, depuis sept ans, personne ne m'avait jamais dit un mot bon. Maman, si froide, si dure; et toi, qui n'aimais pas qu'on t'embrasse, ni qu'on te parle doucement. J'étais comme trop privée, même, de paroles douces. Et, tout d'un coup, quelqu'un qui vous répète cent fois: «Je t'aime, je t'aime», tu crois que ce n'est rien, ça?

Elle était presque à genoux. Sa douce figure levée semblait implorer la cause de l'amour. Et, du haut de sa grande taille, la cadette laissait tomber sur elle le dédain, le mépris que ses yeux, sa bouche, son corps même exprimaient. Et elle dit:

--Si c'était ça que tu voulais, tu ne pouvais pas attendre? J'attends bien encore, moi!

Fanny détourna les yeux. Sans pouvoir l'exprimer, elle sentait qu'elle n'était pas comprise, qu'elle ne le serait jamais et que cette phrase, si difficile à dire pour sa sœur et à entendre pour elle, cette énormité proférée à voix haute ne jetait aucune lueur de vérité entre elles. Elle soupira sans rien dire. Et les pensées des deux sœurs suivirent chacune leur route dans le silence.

Ce fut Berthe qui, la première, revint à la réalité, car tout ceci n'était qu'un peu de passé ressuscité, mais il y avait autre chose de plus passionnant encore à apprendre.

--Et alors, c'est lui qui a écrit?

Fanny releva la tête et ses yeux pâles se ranimèrent. Le présent rentrait en elle et, pour un instant, elle oubliait que c'était aussi du passé. Elle répéta avec ravissement:

--Il a écrit!

Et à peine eut-elle dit cela qu'elle se souvint qu'onze ans avaient passé sur cette nouvelle étonnante arrachée à l'ensevelissement. Mais toute sa joie ne tomba pas, parce qu'elle était habituée à se contenter d'ombres de bonheur. Elle répéta seulement deux ou trois fois:

--Ludovic Vallée! Ludovic Vallée...

Berthe dit avec une sorte de violence, contenue à cause de la morte:

--Tu ne vas pas dire que tu ne savais même pas son nom?

Fanny la regarda avec cette espèce de candeur qui, à vingt-neuf ans, paraissait si déconcertante:

--Mais non, dit-elle simplement.

Un souffle plus frais glissa dans la chambre. Berthe se tourna pour fermer la fenêtre, et puis elle regarda la morte qu'elles avaient oubliée. Alors, comme frappée subitement, elle demanda:

--Et c'est tout? Tu l'as donc dit à maman?

L'aînée fit oui de la tête.

--Pourquoi? Moi, je l'aurais gardé pour moi toute seule.

La martyrisée eut une rétraction un peu plus forte. La torture ne sera jamais tout à fait abolie tant que la terrible _question_ de

famille subsistera. Elle se souvint. Il fallait dire tout, puisqu'elle n'avait pas eu la force de garder son secret «pour elle toute seule», ou puisqu'une sombre fatalité pesait sur elle depuis la découverte de la lettre condamnée à mort. Enfin, les mots vinrent:

--Il a bien fallu que je le dise.

Et elle ajouta, après un silence:

--Je n'ai pas pu le cacher.

Et, cette fois, elle s'abîma à terre, secouée de sanglots, contre le lit froid, le lit de sa mère morte, qui n'avait jamais été son refuge au temps de sa mère vivante.

Du temps coula. Berthe, cette fois, était restée sans mouvement. L'étonnement, surtout, de découvrir un secret là où elle n'en avait pas deviné, elle qui en voyait partout. Elle parla enfin:

--Ainsi, tu as eu...

Elle s'arrêta, incapable de dire un mot de plus.

Fanny fit oui, tout en pleurant.

--Chez nous, chez nous, oh!

Si Fanny avait regardé sa sœur, elle aurait vu clairement, l'orgueil froissé, la colère de caste, le puritanisme blessé aussi se combattre en elle. Dans son trouble, elle comprit pourtant que cette faute si bien cachée, si inconnue, si oubliée, apparaissait à l'autre comme une nouvelle, réelle, éclatante. Et elle dit:

--Personne, personne n'a rien su.

Les traits de la grande fille se détendirent.

--Ah! personne?

--Seulement l'oncle Nathan et la vieille Marthe, notre ancienne bonne.

Berthe s'assit. De sa grande main, elle toucha les épaules de la pleureuse.

--Allons, ne pleure pas comme ça. Puisque c'est fini et oublié, qu'est-ce que ça te donne? Et dis-moi comment tout ça est arrivé.

Fanny obéit. Elle obéissait toujours à ceux qui savaient commander. Et, assise en face de l'autre, elle reprit cette confession qu'elle arrachait par bribes à sa mémoire endormie qui tressaillait pour se réveiller.

--Le régiment est reparti le lendemain à cinq heures. Je me suis barricadée dans ma chambre. J'étais comme folle et surtout honteuse. Il me semblait que ça se serait vu sur ma figure. Quel tourment! Tout ce que j'ai souffert! Enfin, maman est revenue. On dit que les mères voient tout. Non. Elle n'a rien su de ce qui était arrivé avant que je le lui dise. Ma vie changée, perdue, elle ne l'a pas devinée.

Elle regarda furtivement la morte comme si cet humble reproche était encore de trop envers celle qui n'entendait plus.

--Enfin, j'avais fini par m'habituer à ce malheur, à ce mensonge, quand j'ai compris que mon péché ne pouvait pas rester caché. Mais j'étais si jeune, si enfant encore que je ne faisais pas vraiment attention et c'est à ce moment-là que maman m'a questionnée. Oh! ça, ne me demande pas! Ce serait comme s'il fallait recommencer!

Berthe se pencha curieusement.

--Elle a été colère?

Fanny eut un frisson des épaules.

--Je ne peux pas te dire. Elle m'a soutenue. Mais comme elle était sévère! et sans pitié du tout...

«Enfin, elle a décidé tout avec l'oncle Nathan. Tu sais que la vieille Marthe était retirée dans son pays, à Bures, tout au bout du département, près de la Somme. Alors, on a répandu le bruit que j'étais malade et que nous allions consulter à Paris. Et nous sommes allées vivre trois mois à Dieppe. Février, mars, avril. Ces mois-là ne sont pas comme d'autres pour moi, depuis.»

Berthe dit, comme si elle gardait un contrôle ouvert et qu'elle s'en trouvât satisfaite:

--Oui, je suis restée en pension, je me rappelle. J'allais chez l'oncle Nathan le dimanche. Il disait que tu étais malade. Et puis?

Toute reprise par ses souvenirs, Fanny à présent se réveillait, frémissante, dans ce temps aboli qui effaçait le présent.

--Et puis, dit-elle, le moment est arrivé et j'ai bien souffert. Quel mal et quel tourment, tout ensemble! On ne peut pas savoir! Et surtout, quand je l'ai eu là contre moi, mon petit à moi, que c'était dur de me dire: «Faut pas que je me laisse aller à l'aimer!» Mais maman était là, toujours la même que tu l'as vue. Si sévère, si froide! Elle m'aurait pas quitté l'aimer. Et puis, j'étais si jeune, je ne savais pas, je n'osais pas. Plus tard, peut-être que j'aurais eu plus de courage...

Elle dit encore:

--Peut-être...

«Mais elle a tout arrangé pour moi. Tout. Elle n'a pas voulu que je lui donne à téter. J'aurais pu, pourtant. Je t'assure! Et puis, trois jours après, elle est rentrée toute seule. Et je n'ai rien osé lui demander. Enfin, quand je me suis relevée, elle m'a emmenée à la gare, et, là, nous avons pris le train pour Paris. En passant devant la station d'un petit pays qui avait un clocher pointu dans la verdure, elle m'a dit:

«--C'est là qu'il est, avec la vieille Marthe.

«Et c'est tout ce que j'ai su de mon petit garçon.»

Elle se tut. Berthe attendit un peu, et puis elle dit:

--Ah! il a été élevé là; alors, à Bures. Et la vieille Marthe, est-ce qu'elle écrivait?

Fanny avoua:

--Je ne sais même pas. Maman ne m'en a plus parlé, jamais, la première. Et tu sais comme elle était! On avait peur de commencer sur quelque chose qui ne lui plaisait pas. Et puis on dit: «l'amour maternel», mais ça ne vient pas toujours comme ça, au début. Moi, c'est comme si on me l'avait tué en moi, d'avance...

Comme elle s'arrêtait, Berthe commença:

--Enfin, tu en étais débarrassée, de c' t' enfant, et heureusement.

Fanny ouvrit grands ses yeux incolores qui ne comprenaient pas ce langage...

--Oh! non, c'est pas ça! Mais j'étais trop contrariée en tout. Il aurait fallu que je résiste tout de suite, alors, mais c'était trop tard, je ne pouvais plus. Et, par moments, il me semblait que ce n'était pas à moi, mais à une autre que c'était arrivé. Et j'y pensais comme on pense à une histoire qu'on a vue, sans en être...

«Et c'est drôle, ce que je vais te dire; au lieu que ça s'efface, ça m'est revenu plus fort depuis quelque temps, depuis que j'étais plus femme. L'âge, l'âge de se marier qui passe. Alors, on pense: «Mais je sais ce que c'est et j'en ai eu un enfant aussi!» Et alors, j'ai bien songé à lui depuis quelque temps. Même, j'ai pris sur moi d'en parler à maman. Oh! les jours et les jours que j'ai retourné ça! Les fois que je suis venue pour lui dire et que je n'ai pas osé! Les phrases que j'ai commencées: «Dites-moi, maman...» et que je finissais par autre chose! Enfin, un jour, j'ai été jusqu'au bout:

«--Maman, il aurait dix ans, mon petit Félix...

«C'était l'année dernière, au 20 du mois de mai, qui est le jour de sa naissance. Elle m'a répondu, sans me regarder, mais, tout de suite comme si elle attendait ce mot-là tous les jours depuis toutes ces années:

«--Oui, il est vivant. Il se porte bien.

«Ça m'a fait tant de plaisir que je lui en aurais reparlé cette année encore.»

Berthe dit avec aigreur:

--Pourquoi donc? Elle avait raison, maman. Je trouve qu'elle a fait pour le mieux. Vois-tu un peu qu'on ait su ça ici? Et puis

qu'est que ça t'aurait donné de savoir ce qu'il devient, cet enfant du malheur?

Fanny courba la tête. Déjà, elle sentait une volonté se substituer à celle de la morte, en la continuant. Berthe, selon son habitude, répéta ses arguments:

--Vois-tu un peu si maman n'avait pas agi comme il le fallait? Notre vie ici sur laquelle on n'a jamais rien dit et toutes nos habitudes, qu'est-ce que ce serait devenu? Est-ce rien d'être des gens comme il faut, que tout le monde respecte? Si personne ne s'est jamais douté de rien, tout est pour le mieux.

Fanny ne disait rien. Même elle n'entendait pas ce langage sous lequel sa mère l'écrasait jadis. Car, dans ce bouleversement de toute sa vie évoquée, voilà qu'elle retrouvait ce qui l'avait fait parler, la lettre, la lettre, ce fait nouveau. Et elle dit:

--Et voilà surtout ce qui m'a enlevé tout le courage que j'aurais pu avoir, c'est de n'avoir jamais rien su de ce malheureux... du, du soldat.

--De Ludovic Vallée, fit Berthe. Appelle-le par son nom, puisque tu le connais, à présent.

Sa cruauté fait saigner le tendre cœur ouvert. Fanny sanglota.

--Oui, oui, si longtemps j'avais espéré qu'il se douterait, qu'il saurait! Il avait pas la figure d'un mauvais gars, non, je le savais bien. Et il a écrit. Il me voulait. Et moi, je n'ai rien su, rien, et mon petit est sans père et sans mère!

Elle s'abattit encore sur le parquet, la figure dans les draps. Sa rancune de doux être écrasé par la meule de la vie, sacrifié aux

siens et au monde, crevait enfin après dix ans de silence, de résignation ou de fatalisme.

Berthe la regardait avec plus d'étonnement qu'elle n'en avait encore laissé voir dans cette heure étonnante. La bougie baissa en jetant, avant de s'éteindre, de grandes lueurs tremblantes qui semblèrent animer le visage de la morte d'une vie surnaturelle. Et le grand froid de l'aube se répandit dans la chambre.

II

Sous le blanc soleil d'avril, les invités à l'enterrement se pressaient au jardin qu'emplissait le ronron de la fabrique d'en face. Car, déjà, la maison était pleine et l'on s'étouffait dans le vestibule pour arriver plus près du salon où avait lieu le service. La pièce aux volets entre-bâillés s'assombrissait encore de cette assemblée de gens empaquetés dans les opaques étoffes de deuil qui boivent la lumière.

Le cercueil paraissait immense. Quelques couronnes le paraient, et la senteur fraîche et forte des jacinthes se mêlait à l'étrange odeur du crêpe qui est celle même des cérémonies funèbres.

Droite auprès du cercueil, Fanny voyait et entendait tout, à travers le voile noir qui déforme odeurs et sons. Elle paraissait frêle et petite auprès de la grande taille de Berthe qui allait au-devant des arrivants, du pasteur, plaçait et déplaçait, faisait enfin l'office de maîtresse de maison et de conductrice du deuil.

La voix du pasteur montait péniblement dans la pièce matelassée d'assistants, trop pleine d'étoffes, de chaleur, d'odeurs. Ici et là, un mot plus clair sonnait : _la justice, la vie éternelle_. Et, tout à coup, Fanny entendit une phrase qui lui parut remplir toute la pièce. «Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.»

Ceux qui ont le cœur pur. Ceux qui ont le cœur pur. Elle ne pouvait plus entendre autre chose. Et, elle se souvint que c'était ce qu'on avait mis sur les lettres de faire-part, le verset choisi de l'Ecriture proposé par le pasteur, adopté par Berthe, et passivement approuvé par elle.

Alors, ce fut comme si la parole venue du fond des siècles faisait déborder ce chagrin trouble et passionné qui recouvrait sa douleur filiale. «Ceux qui ont le cœur pur». Voilà le seul mot trouvé digne de sa mère, de sa mère qui depuis dix ans la sacrifiait, la martyrisait, la dépossédait, de sa mère qui, jadis, l'avait volée en lui dérobant cette lettre.

Le service continua. Elle n'entendit plus rien, retirée tout entière dans son cœur en tumulte. La prière, la bénédiction qui courbe les têtes, et la sortie, le jour éblouissant, comme argenté d'une lumière pure, le jardin fleuri de crocus, de primevères, de jacinthes, et enfin ce départ si émouvant, si dur, ce dernier départ de ceux qui ne rentreront plus, tout cela ne pénétra pas en elle. Son âme humble et fidèle était fermée désormais à sa mère.

Le cortège descendit et monta les routes et les rues mal pavées. Deux par deux, les hommes d'abord, en noir, avec ces habits étriqués et démodés qui sont ceux des cérémonies à travers une vie entière et quelquefois deux, et puis les femmes, dans ce

profond deuil provincial, sans lequel on n'oserait assister, en Normandie, à une «inhumation», et qui est la charmante sympathie visible de la race.

Il y avait «tout Beuzeboc, à la suite», comme dit plus tard Berthe avec orgueil. Le vieux nom de Bernage, qu'on retrouve dans tous les parchemins concernant les _religionnaires_, était bien respecté encore, malgré son éclat diminué avec la fortune déclinante. Derrière Nathan Le Brument et tous les cousins laboureurs ou herbagers que les collines et la plaine avaient envoyés en souvenir de la cousine Brument, marchait M. Fautais, roi des filateurs et tisseurs de la vallée. De très vieilles gens se souvenaient fort bien d'avoir entendu son grand-père, le colporteur, crier son fil dans les rues de Beuzeboc. Et son père avait laissé à sa mort trente-deux millions à partager entre ses huit enfants. Pour lui, il cachait son insignifiance sous une morgue extrême qui ne l'empêchait point de rester méticuleux sur le chapitre généalogique du pays. La famille Bernage faisait partie de ces premiers fileurs de coton, colonisateurs de la vallée, et M. Fautais s'en souvenait toujours dans les grandes occasions. C'est pourquoi son impeccable haut-de-forme honorait le cortège entouré d'une considération accrue.

En haut de la Rue-aux-Chevaux, les porteurs s'arrêtèrent pour souffler. Le long ruban noir se resserra, chaque couple venant buter aux talons du suivant. Au fond des allées couvertes et des ruelles, on entendait crier les enfants s'appelant au spectacle de l'enterrement. Et les seuils étaient tous occupés.

Berthe et Fanny marchaient en tête des femmes et bien loin de la morte dont les séparait la cohorte indifférente des hommes, bien qu'un seul s'en trouvât proche par le sang. La démarche de

Berthe montrait son importance aux gens de la ville. Fanny marchait comme une automate, les yeux à terre, l'esprit bien loin. Elle vivait en rêve depuis cette nuit de révélation qui coupait sa vie en deux. Pourtant, elle avait fait les gestes de l'habitude et tous ceux qu'exigeaient les circonstances nouvelles, mais elle ne les suivait pas et n'y mettait rien de son être intérieur.

Au cimetière, on entra dans un concert d'oiseaux parmi les feuilles naissantes. Le grand jardin délicieux succédait brusquement à la traverse sordide du faubourg. Le chemin gravit la colline presque à pic qui s'adoucit enfin vers le faîte. Le cortège s'étendit en s'arrondissant autour de la fosse. Au sortir de la ville encaissée, l'azur et la lumière semblaient la baigner avec douceur.

On entendit la voix de l'officiant prendre ce timbre émoussé des paroles dans l'air libre et vibrant. Il y avait des violettes le long des murs et des chemins herbeux, et l'odeur indicible du printemps normand montait de l'enclos, fécond plus que tous ceux d'alentour.

Fanny, droite, près du caveau profond, entendit encore: «Heureux ceux qui ont le cœur pur» et son cœur en révolte n'éclata pas. Maintenu à cette place qui était la sienne par des raisons plus puissantes que des mains qui l'y eussent tenue de force, elle écouta ou parut écouter; elle fit tomber la terre qui retentit si affreusement sur le cercueil, elle gagna l'allée et la sortie, elle se rangea près de la barrière et serra les mains de toute la ville qui défilait devant elle.

Enfin, ce fut la dernière main, et il n'y eut plus que les sœurs dans le cimetière, avec l'oncle Nathan et le vieux père Oursel.

--Ça y est, dit l'oncle d'un ton soulagé. Venez-vous, les filles?

Il dut se rendre compte après coup que sa phrase ne sonnait point comme il fallait, car il ajouta:

--Ma pau'r sœu'! C'est pas ça qui y changera rien, à c't' heure.

Berthe regardait disparaître dans l'allée tournante les derniers assistants, quelques humbles femmes du peuple, qui avaient jeté le crêpe léger d'autrefois sur le bonnet blanc, et Fanny, les yeux à terre, regardait en elle-même.

Ils partirent tous les quatre, le père Oursel un peu en arrière, par bienséance. Ils étaient fort regardés et sentaient les yeux embusqués derrière chaque rideau blanc qui tremblait; aussi ne parlèrent-ils pas jusqu'au retour à la maison bouleversée.

L'odeur écœurante du crêpe et des fleurs enfermées leur sauta au visage. Ils s'arrêtèrent dans le vestibule, incertains. Ce ne fut qu'un instant, un de ces courts instants où l'instinct crie quelque chose qu'on écoute avant de le faire taire. L'oncle Nathan y céda, pourtant. Il redressa dans la porte sa haute stature.

--Vous n'avez plus besoin de moi, mes pau'r filles? demanda-t-il. Alors, je m'en vas. J'ai de l'ouvrage chez moi.

Il toqua son front contre le leur avec un air de cérémonie, et s'en fut hâtivement. Le père Oursel sortit en même temps pour gagner la cour, et les deux sœurs se trouvèrent seules dans la maison dont elles étaient à présent maîtresses.

Quand elles furent en haut de l'escalier, Berthe dit:

--Y en avait du monde! Aurais-tu cru? Ah! on peut dire qu'on est bien vu dans le pays. Notre pauvre mère est partie

accompagnée.

Fanny hocha la tête machinalement. Toutes ces paroles qu'elle entendait depuis trois jours tombaient autour d'elle sans toucher son entendement. Berthe la regarda et puis, lui saisissant l'épaule :

--Quoi, tu m'entends? Qu'est-ce que tu as, ma pauvre fille? tu es toute frappée! Que veux-tu, faut nous faire une raison!

Elle paraissait naturelle, avec son bon sens bien assis, bien traditionnel et conservateur, dans sa tristesse officielle et légale, dosée selon les convenances les mieux établies. Avait-elle tout oublié: la scène de la chambre mortuaire, la découverte de la lettre, et la nuit des aveux qui bourdonnaient encore dans la tête de l'aînée et qui, depuis, empoisonnaient la source des larmes qu'elle devait à sa mère et qu'elle ne pouvait pas verser pour elle? Le regard de ses yeux incolores chercha tout cela sur la figure de sa sœur, et n'y trouva rien. Le peu d'intimité qui reliait leurs natures dissemblables, ce lien lâche et fort des habitudes, tout paraissait rompu. Et Fanny ressentit cela si fort, quoique confusément, que les mots qu'elle ne commandait jamais avec aisance, affluèrent à sa bouche :

--Qu'est-ce que j'ai? Tu demandes ce que j'ai?

--Tu as, tu as comme moi que nous avons perdu notre pauvre mère, mais je le supporte bien, moi!

D'un air égaré, Fanny passa sur son front sa main froide, car elle venait de comprendre tout à fait que la mort de sa mère n'était pas au fond de sa peine, n'y était pour rien peut-être. Elle savait mal scruter son âme, et resta étourdie de ce qu'elle y dé-

couvrait. Mais, déjà, le courant vertigineux de pensées et de sensations qui la roulait depuis trois jours l'avait reprise. Et elle osa dire:

--Ce n'est pas ça.

Interdite du son même de ces paroles, Berthe cria:

--Comment? Comment?

Vite, pour se donner du courage, Fanny osa dire:

--C'est pas seulement ce malheur-là, pour moi, c'est tout qu'est changé, tout.

--Mais comment? répéta Berthe.

Sombre, Fanny répéta:

--Tout, tout.

Elle dérobait ses yeux translucides avec une sorte de dernière pudeur de son secret. Et il fallut que Berthe la forçât enfin hors d'elle.

--Ça te travaille donc, toute cette histoire de l'autre jour, je parie?

Elle fit oui, sans rien dire.

--Mais, ma pauvre fille, qu'est-ce que tu vas te faire du tourment avec tout ça qu'est fini et mort! Enfin, tout de même, si tu n'avais pas trouvé cette lettre, tu n'aurais pas été déterrer ça?

Fanny ne songea même pas que ce n'était pas elle qui avait voulu lire la lettre: elle ne savait jeter les reproches comme des projectiles de combat, et puis son idée fixe l'emportait. Et elle dit:

--Je ne l'avais jamais oublié, mais, maintenant, c'est redevenu comme quand c'est arrivé. Tout ce que j'ai raconté, ça m'a fait comme si je recommençais ce temps-là.

Elle se tut et acheva lentement:

--Parce que je vois que je n'ai pas fait ce que j'aurais dû.

Berthe la regarda avec stupéfaction. Jamais peut-être ces murs n'avaient entendu de semblables paroles, le devoir ne s'étant jamais trouvé discuté chez les Bernage. Et, comme malgré elle, il fallut qu'elle demandât:

--Et qu'est-ce qu'il fallait donc faire?

Mais Fanny ne répondit pas. Il faut aux pensées nouvelles le temps de s'acclimater, de perdre la honte de leur nudité dans laquelle elles se présentent à nous. Ce n'est qu'ensuite qu'on peut les habiller et les présenter au monde.

Rien d'autre ne pouvait être dit. Et, tout à coup silencieuses, les deux sœurs se séparèrent.

III

Il y eut un ou deux jours de répit que remplirent les tristes soins ménagers qui suivent les réalités de la mort. Chacune des sœurs remuait ses pensées. Fanny se courbait durement sur sa tâche, pliait sans merci son corps aux plus sévères besognes. Et jamais son esprit un peu engourdi par tant d'années de vie monotone n'avait fait autant de chemin.

Le troisième jour, après une de ces fines pluies d'avril qui font tout à coup embaumer la terre, Fanny sortit dans le jardin comme le soir venait. Une langueur infinie était dans l'air mouillé qui se chargeait de tous les parfums des fleurs nouvelles. Le ciel, d'un ton de perle, se nuancait de rose à l'ouest, au-dessus du viaduc de brique orangée dans la verdure neuve des collines. De la terrasse à mi-côte qui surplombait les toits et la perspective de la creuse vallée, il semblait qu'on flottât dans le brouillard bleu si tendre qui est comme le voile de la Normandie printanière.

Fanny sentit son cœur se fondre de douceur en elle: les choses inconciliables et difficiles qui se battaient dans sa tête parurent soudain faciles, et elle alla trouver sa sœur.

Berthe descendait les quelques marches de pierre qui menaient à la terrasse. Le tablier à carreaux noirs et blancs mettait une note familière sur sa stricte robe noire. Sa figure haute en couleur luisait sous la grosse torsade de ses cheveux de paille blonde. Le jardin, qui ne s'apercevait pas de la présence furtive et comme suppliante de Fanny, parut soudain habité.

L'aînée retint son courage prêt à lui échapper; et, dès qu'elle fut près de sa cadette, elle dit:

--Berthe, il faut que j'aille à Bures.

Il n'y eut pas de stupéfaction sur le visage de la jeune fille, et les paroles de surprise vinrent trop vite pour n'avoir pas été préparées.

--Tu veux aller à Bures! Mais pourquoi, ma pauv' fille? Te voilà repartie dans tes inventions.

--C'est pas des inventions, tu le sais bien, toi! Et puis, j'ai bien réfléchi à tout, j'ai retourné ça dans tous les sens, je ne serai pas tranquille tant que je ne saurai pas ce qui est arrivé.

Berthe fit quelques pas, le front plissé, les yeux à terre. Et puis, elle prit sa sœur par le bras.

--Viens, on pourrait nous voir de la rue.

Elles gagnèrent un banc au bout du potager, sous un noisetier, qui prenait ses premières feuilles pareilles à des papillons d'or vert. La colline, au flanc de laquelle était coupé l'emplacement de la propriété, portait en contre-bas une ligne de maisons ouvrières dont les toits d'ardoise effleuraient le mur du jardin. Et l'étrange petite cité suspendue descendait ainsi la côte en escalier jusqu'au fond, où se cachait, honteuse, la rivière, sous les murs et les ponts. C'était une retraite haut placée et pourtant bien isolée, que les sœurs affectionnaient parce qu'elle leur permettait de voir les passants de la route sans en être aperçues.

Berthe reprit la première:

--Pourquoi que tu veux aller à Bures?

Alors, Fanny laissa couler son cœur.

--Parce que, depuis que j'ai revu tout ça, je ne peux plus vivre comme avant. Parce que je ne sais même pas ce que maman a fait pour lui. Il a-t-il tout ce qu'il lui faut? Est-il vivant seulement? Je ne sais rien, rien!

Berthe écoutait déferler ce grand flot d'amour maternel qui, tout à coup, montait vers elle d'un élan si éperdu. Sans marquer d'émotion, elle dit posément:

--C'est-il pas plutôt à cause de ce que tu as appris dans la lettre?

La pâle figure enivrée eut une brusque onde de sang. Elle joignit les mains.

--Oh! ça, dit-elle, oh! ça!

Elle ne trouvait rien pour exprimer tout ce qui s'agitait en elle. Et Berthe insista:

--Oui, je vois bien que c'est ça qui a tout fait revenir. Voyons, tu ne m'avais jamais même dit un mot à moi, avant.

Elle ne s'aperçut pas de l'étrangeté de ses propres paroles. Elle oubliait son premier geste, elle ne se souvenait plus d'avoir arraché bribe à bribe ce secret du cœur où il dormait.

Mais les mots vinrent enfin au secours de l'ainée.

--Non, dit-elle doucement, pour ce qui est de la lettre, il est trop tard. Un homme n'attend pas onze ans. C'est fini ça. Mais, pourtant, je suis bien contente qu'il ait écrit, bien contente.

Et ces petites paroles banales furent la seule oraison funèbre du rêve de toute sa vie de femme. Ce rêve dont la réalisation lui avait été offerte dérisoirement quand elle ne pouvait plus le saisir.

Elle sourit un peu à cette pensée trop belle, et elle reprit:

--Non, ce n'est pas ça, mais c'est que tout est repassé devant moi justement à présent. C'est comme--elle hésita--comme un jugement du Ciel. Peut-être qu'il faut que je m'en occupe. Ce pauvre enfant tout seul si longtemps! Et puis, si maman faisait

quelque chose, c'est à nous de le continuer. Et alors, il faut savoir ce que c'est.

Elle s'agitait, étreignait ses mains et jetait ses pauvres arguments gauches comme si elle avait eu besoin de se convaincre qu'elle était vraiment libre et maîtresse d'agir à sa guise.

Berthe écoutait, les yeux détournés, calme en apparence. Elle dit:

--Maman n'envoyait pas régulièrement. Nous l'aurions su. Elle a peut-être donné une somme à la vieille Marthe. Mais voilà cinq ans qu'elle est morte; alors, puisque nous n'avons entendu parler de rien, c'est que notre nom n'a pas été prononcé.

--Mais justement, il «manque» peut-être, le pauvre petit gars! Je ne peux pas penser à ça. Il faut que je sois tranquille.

--Mais si maman a donné une somme, c'est justement pour qu'on n'en entende plus parler.

Le son de ces dures paroles, durement dites, les fit seulement s'apercevoir ensemble qu'elles ne se répondaient pas, mais qu'elles poursuivaient chacune sa pensée, en alternant. Et, stupéfaites, elles ne surent plus que dire.

Le soir montait. Au ciel, le rose s'était fané en un gris un peu plus clair que le fond des nuages. Les mille cassolettes de la bordure de violettes brûlaient un parfum ineffable. Les écharpes bleues s'épaississaient sur les collines. Un chat bondit sur le mur en miaulant. Fanny sentit plus affreusement sa solitude, et se débattit pour en sortir.

--Berthe, commença-t-elle, peux-tu pas te mettre à ma place?...

C'étaient les seules paroles qu'il ne fallait pas dire. L'importance, la souveraineté des mots est grande sur les simples. Les sœurs Bernage, un peu bourgeoises, un peu paysannes encore, et pénétrées surtout de l'esprit citadin des petites villes, n'en usaient guère, et les ressentaient vivement. Berthe se redressa:

--A ta place! J' me suis pas mise dans l' cas d'y être moi. Pourquoi que je m'y mettrais?

L'étroitesse, la sécheresse de son cœur parurent à nu. Fanny se rétracta, et dit humblement:

--C'est pas ce que je voulais dire, bien sûr, tu ne peux pas me comprendre tout à fait...

Piquée, cette fois, Berthe l'interrompit:

--Je ne peux pas me mettre à ta place, mais je peux tout de même te comprendre, peut-être!

Elle s'arrêta un instant pour rassembler, sans doute, ses arguments épars, et reprit:

--Tu te fais du tourment pour rien. Maman était une femme de tête, tu le sais bien. Si elle ne t'en a jamais reparlé, et pas même avant de mourir, c'est qu'elle avait arrangé les choses une fois pour toutes.

Elle débita cela d'une haleine et s'arrêta pour en regarder l'effet.

L'obstination que Fanny montrait pour la première fois ne parut pas entamée. Elle leva doucement les épaules et ce petit geste familier marqua la fatalité plus fortement que des paroles qui n'auraient pu être que des redites, après l'essentiel exprimé.

* * * * *

Le lendemain, elles montèrent dans la chambre de la morte pour examiner ses papiers. Berthe, préoccupée de la loi, comme tout Normand, avait parlé du notaire et de la convocation qu'elles n'allaient pas manquer de recevoir.

--Si on dérangeait quelque chose qu'il ne faut pas?

Fanny s'était serré les mains avec angoisse. Son habitude d'enfant craintive toujours soumise à sa mère ne pouvait la quitter d'un coup. Pourtant, le nouveau sens mystérieux qui menait sa vie depuis quelques jours prit le dessus, car elle dit doucement:

--Qu'est-ce que tu veux qu'on dérange? S'il y a des choses pour le notaire, on le verra bien.

Le vieux secrétaire, qui avait vu la splendeur des Bernage et contenu leur fortune, livra ses tiroirs en ordre. Et telle était encore la domination de la morte que ses filles les ouvrirent avec hésitation, comme si, vraiment, elles commettaient un abus de pouvoir ou, tout au moins, une indiscretion. La grande curiosité de Berthe semblait assouvie d'un seul coup et au delà, par la révélation du secret de famille, ainsi qu'une soif trop étanchée dégoûte de boire. Et ce fut Fanny qui osa porter la main sur ces papiers qu'elles n'avaient jamais regardé, que de loin, avec un peu de crainte.

Et elles ne trouvèrent rien. Dans les factures rangées par liasses d'années, dans les registres, dans les paquets de lettres, rien, rien ne se rapportait à la tragique confession de l'aînée. Pourtant, un tiroir secret livra un petit agenda. Il était de l'année 1883 et contenait toutes les dépenses concernant le voyage à Dieppe et à Paris, avec les prix d'hôtel, de sage-femme et de pharmacie consignés à un centime près. Le nom de la vieille Marthe ne s'y trouvait pas. Seulement, sur la dernière page employée, la mère Bernage avait marqué de son écriture ferme de paysanne bourgeoise ceci: «Malandain, 2.000 francs.»

Deux mille francs! Les sœurs se regardèrent: une telle somme consacrée à un tel but! Le cœur de Fanny se desserra un peu envers sa débitrice et diminua quelque chose sur sa terrible créance. Et Berthe eut un cri suprême d'indignation. Deux mille francs retirés à l'héritage commun pour un enfant inutile!

Comme si elle lisait ses pensées, Fanny dit:

--Elle a pris ça sur ma part. Ça ne te fera pas de tort.

--C'est la justice, rétorqua Berthe d'un ton soulagé.

Et, après avoir réfléchi, elle ajouta:

--Tout de même, deux mille francs en une fois!

Elle s'arrêta encore et reprit:

--Elle pouvait bien demander de jamais le revoir, là contre.

La figure de Fanny, qu'elle observait, se tira un peu, mais, comme elle ne disait rien, Berthe continua:

--Mais qui c'est que ces Malandain?

--J'ai jamais entendu leur nom, dit Fanny.

--Ce serait-il des parents à Marthe. Mais on a dit qu'elle n'avait plus personne dans le pays.

Fanny réfléchissait, les sourcils bas.

--C'est des gens que Marthe connaissait et à qui on aura confié le petit.

--Mais c'est donc pas Marthe qui l'a élevé elle-même?

L'objection travailla un instant dans le silence: et puis l'aînée trouva la réponse:

--Elle avait déjà soixante-dix ans, Marthe, tu sais bien, quand elle nous a quittés deux ans avant. A cet âge-là, elle n'a pas voulu se risquer à élever un enfant...

Berthe hocha la tête. C'était plausible.

--Ça se peut. Et on a trouvé une famille qui a bien voulu le prendre. Pour une somme, une somme pareille! conclut-elle avec une rancune ravivée.

Fanny prit courage.

--Tu vois bien qu'il faut que j'aille voir ce que tout ça est devenu.

Elle se représentait celui qui n'était déjà plus pour elle l'enfant anonyme, devenu un gars de onze ans, vêtu comme les petits paysans de village, mal chaussés et sales. Et elle souffrait aussi de cela.

Berthe parut en comprendre quelque chose, car elle dit, de ce ton de colère froide qui était le sien:

--C'est malheureux, tout de même, d'avoir des choses pareilles dans une famille!

Un silence s'épaississait autour de la phrase cruelle. Mais Fanny, blessée, dit encore, comme en s'excusant:

--Il faut que j'y aille. C'est plus fort que moi.

Berthe affectait de ranger les papiers avec calme. Et elle dit, comme quelqu'un qui veut convaincre un enfant en le raisonnant:

--Et qu'est-ce que ça te donnera, quand tu l'auras vu?

Fanny la regarda. Cette sœur, qui avait grandi à côté d'elle en partageant tout, elle la sentait soudain loin d'elle, partie, comme si elle avait marché seule sur la route commune. Confusément, elle sentit tout cela et répondit:

--Ce sera tout: je l'aurai vu. Je saurai s'il a ce qu'il faut.

--Et, poursuivit Berthe avec une sorte de patience appliquée, après, qu'est-ce que tu feras?

--Rien.

--Ah! rien?

Elle paraissait mal convaincue. Pourtant, elle ne cherchait pas les yeux de sa sœur, qui détournait les siens. Car il est des moments de trouble où ceux mêmes qui vivent d'une vie commune ne peuvent supporter leurs regards.

Elle ramassa les papiers épars, les rangea, ferma les tiroirs, tandis que Fanny restait inactive, les mains abandonnées, les yeux perdus dans la vision des choses lointaines qui semblaient l'éblouir.

* * * * *

Leur départ eut lieu par un matin de la fin de mai. Ces premiers jours de deuil, d'habitude si vides, leur avaient semblé pleins à déborder. Un formidable présent se dégageait de ce message du passé que leur apportaient la lettre et ce simple _item_ du livre de comptes. Berthe avait essayé du raisonnement, de la bouderie, du silence, de la colère; mais tous les moyens échouaient devant la douceur obstinée de Fanny.

--Il faut que j'y aille, disait-elle.

--Mais enfin, osait demander Berthe, qu'est-ce que tu veux faire pour lui? Tu vas pas aller défaire tout ce que maman a fait, pour nous perdre de réputation?

Fanny, alors, d'un geste épouvanté, venu du fond de sa nature, avait repoussé l'idée du scandale. Et Berthe sentit sans doute qu'il valait mieux céder pour en finir et tuer, peut-être, ce désir qui devenait dangereux, car Fanny, manifestement, serait partie seule.

Il fallait trouver des prétextes. Ce fut le plus difficile. Le père Oursel, dénué de curiosité personnelle, servit seulement de véhicule aux explications nécessaires pour les voisins. Les quelques amis, des veuves, de vieilles demoiselles, un ou deux couples âgés, la famille du pasteur, nécessitaient plus de frais. Alors Fanny se souvint d'une amie qu'elle avait eue à la pension et qui

l'avait invitée bien souvent, jadis, à aller passer quelques jours à sa ferme d'Offranville. Elle s'épouvantait pourtant de ce men-songe. Berthe la calma.

--Nous irons la voir aussi, c'est bien facile.

Mais, comme Fanny voulait lui écrire, elle s'y opposa, afin qu'elles pussent garder l'entière liberté de leurs mouvements.

Elles furent étonnées du peu de surprise qu'excita leur projet qu'elles annonçaient en rendant les visites de deuil. Un peu dé-çue, Berthe dit à Fanny:

--C'est drôle. Ça a l'air de leur sembler tout naturel. Pour un peu, on dirait qu'on s'y attendait.

Elle réfléchit longtemps là-dessus, soucieuse, renfrognée et plus préoccupée de ce détail que de leurs préparatifs, sans effleurer cette raison profonde que les amis s'intéressent toujours moins à notre vie qu'ils n'en ont l'air, à moins qu'il ne s'agisse de la renverser du pied comme une fourmilière pour voir ce qu'il y a dedans.

Elles gagnèrent Dieppe par Rouen et les adorables vallées qui entre-croisent leurs gorges vertes, des falaises de la Seine jusqu'à celles de la côte. Un dais blanc et rose qu'étaient les troncs noirs des pommiers couvrait le pays vert. Le train fila deux heures dans un paysage identique. Les deux sœurs ne le voyaient même pas. A Dieppe, elles errèrent dans la triste gare sans oser quitter les salles d'attente pour les quais tout proches. Enfin, le premier train omnibus les mena à Bures.

Elles descendirent du wagon, effarouchées au fond de leurs voiles noirs comme deux oiseaux nocturnes. Leur seule intention

à peu près claire consistait à s'enquérir de la vieille Marthe, comme si elles ignoraient sa mort. Mais l'embarras du voyage, l'émoi de l'arrivée dans ce pays inconnu les désorientaient. Fanny ne se souvenait que d'un seul voyage, et Berthe n'avait jamais passé une nuit hors de la maison de la route de Villebonne ou de la ferme de la Hétraye. Et, surtout, la volonté agissante qui menait leur vie leur faisait défaut tout à coup, depuis la mort de leur mère.

Elles regardèrent la route blanche qui tournait en s'enfonçant sous les arbres. Le joli village ne livrait rien qu'une ceinture de verdure fraîche qui, de loin, paraissait impénétrable. Toute leur résolution fléchissait. Berthe posa la main sur le bras de l'aînée.

--Tu vois bien, on ne pourra jamais!

Fanny, irrésolue pour la première fois, depuis qu'elle était menée par cette force étrange intervenue dans sa destinée au moment même où la volonté de sa mère s'éteignait, s'arrêta, saisie.

Vraiment, allait-il falloir retourner? Était-ce cela peut-être qu'il fallait faire? Ce devoir difficile à trouver était-il là?

A ce moment d'hésitation, deux galopins débouchèrent du couvert, criant et se poursuivant; et ce fut comme l'ordre qu'attendait Fanny.

--Faut y aller, puisque nous sommes venues, dit-elle.

Et elle prit la route.

Après une descente jusqu'à une rivière toute verte de mirer du vert, la route se cassait en deux pour remonter une pente le long de laquelle le village s'étagait.

--Et alors? demanda Berthe.

Fanny répondit comme si elle attendait la question et que la réponse lui fût dictée:

--On va passer à la mairie.

Justement, celle-ci apparaissait en haut de la côte, flanquée des deux écoles. Les voiles noirs voltigèrent un instant à la barrière derrière laquelle un beau jardin commençait à fleurir. Mais déjà les voyageuses avaient été aperçues.

Par la fenêtre ouverte, quelqu'un cria: «Entrez!» Et elles se trouvèrent à la porte du lieu officiel. La femme de l'instituteur descendait l'escalier.

--Vous venez pour la mairie, mesdames? Mon mari est absent, aujourd'hui jeudi, mais je peux vous renseigner.

Alors Fanny dit, avec difficulté, comme si c'était le commencement de son secret qu'elle dévoilait:

--Nous voudrions savoir si la vieille Marthe Leplay est encore vivante.

La femme de l'instituteur réfléchit, la tête inclinée.

--Marthe Leplay? Une vieille fille? qui demeurerait dans une petite maison, la dernière là-haut? Je me rappelle, moi. Je ne l'ai pas connue longtemps, il n'y a que six ans que nous sommes à Bures et elle est morte un an après notre arrivée, je crois bien.

Ardemment les deux sœurs l'écoutaient. Personne à les voir n'eût pu deviner qu'elles n'ignoraient rien de ce qu'on croyait leur apprendre. Même elles firent «Ah!» d'un identique mouve-

ment des lèvres, avec cette détente des traits qui marque la stupeur d'une triste nouvelle.

Les trois femmes se regardèrent un moment avec tout l'inexprimé entre elles.

--Vous la connaissiez, sans doute? demanda enfin la femme de l'instituteur.

Et Berthe répondit très vite:

--Oui. Elle a été servante chez des parents à nous et nous la connaissions très bien. Et, comme nous passions dans le pays...

Par honte de ces subterfuges et surtout de la hardiesse avec laquelle ils étaient débités, Fanny détournait les yeux.

--Ah! c'est ça, c'est ça! dit la femme de l'instituteur.

Et elle répandit encore sur les visiteuses toute une poussière de ces mots insignifiants qui satisfont la politesse en donnant le change à la curiosité.

Toutes trois reprenaient insensiblement le chemin de la barrière. Quand la femme de l'instituteur eut ouvert la grille, Fanny demanda, pâle jusqu'aux lèvres:

--N'y a-t-il pas ici une famille qu'elle connaissait?

--Quelle famille voulez-vous dire? Dites-moi le nom, je vous renseignerai. Je connais tout le monde, moi, ici, voyez-vous.

--Oh! des fermiers, je crois, des braves gens dont elle parlait quelquefois.

--Eh bien, comment?

--Malandain, dit-elle négligemment. Malandain, je crois bien, toujours, n'est-ce pas?

Elle consultait sa sœur des yeux. Faiblement, celle-ci acquiesça d'un signe de tête.

--Malandain? Malandain? Non, dit lentement la femme de l'instituteur, je ne vois pas ça ici. Mais c'est un nom que j'ai entendu. Ça pourrait être sur Londinières; de l'autre côté de la voie, là-bas.

Elle faisait les gestes qui indiquent vaguement une direction par-dessus les routes, les arbres et les terres vers un point idéal. Et, de nouveau, elle répéta:

--Par là, ça se pourrait, oui.

Et, tout à coup, elle les regarda plus directement qu'elle ne l'avait encore fait et dit:

--Alors, vous voulez les voir, ces Malandain?

--Oh! se hâta de dire Berthe, c'est pour nous promener, parce qu'on est ici. Sans ça, vous pensez bien qu'on ne serait pas venu de chez nous!

--Vous êtes sans doute de loin?

En lançant cette question un peu trop précise pour le protocole provincial, la femme de l'instituteur éteignit instinctivement son regard trop aigu sous ses paupières, et se baissa pour arracher d'un air négligent un pissenlit étalé sur le gravier de l'allée.

Quand elle releva la tête, elle vit, à son indicible étonnement, les deux demoiselles déjà au milieu de la route, qui lui faisaient

de grands coups de tête accompagnés d'abondants remerciements.

Quand les sœurs eurent atteint la rivière sous le chemin ombré, Berthe dit :

--J'ai eu peur. Quelle curieuse que cette femme-là, crois-tu !

Fanny secoua les épaules de ce geste las qu'elle avait souvent. Et elle dit seulement :

--On va y aller.

Berthe s'arrêta. Devant elles, le chemin remontait jusqu'à la voie ferrée, assez raide entre ses hauts talus herbeux, et, bien après les bâtiments de la station, on le voyait filer, blanc entre les deux rubans verts, à perte de vue sur une colline ronde qui fermait l'horizon. Il faisait chaud ; les étoffes noires et le crêpe emmagasinaient le soleil. Berthe ruisselait. Elle dit violemment :

--Tu vas pas encore nous faire tourner en bourrique, non ?

Fanny ne répondit pas et continua à marcher ; et Berthe dut presser le pas pour la rattraper.

--Mais quoi ! cria-t-elle, qu'est-ce que tu veux ? Nous voilà à la gare, retournons chez nous.

Fanny tourna à demi la tête et, avec une patience inébranlable, elle répéta :

--On va y aller, je veux voir. Après, je serai tranquille.

Berthe saisit un mot pour y accrocher la discussion.

--Voir quoi, pauv' fille? Qu'est-ce que tu verras? A tout bien prendre, si on finit par les dénicher, ces gens-là, qu'est-ce que tu iras leur dire?

Fanny marchait toujours. Quelques mètres à présent les séparaient. Sans tourner la tête, elle répondit:

--Je leur dirai rien. Je verrai s'il est bien, et c'est tout.

--Et s'il est mal?

Fanny fit encore un geste. Elle n'osait pas se retourner. Son éternelle douceur et sa soumission de toujours n'étaient pas si oubliées qu'elle ne les regrettât, comme un vêtement aisé auquel on est habitué. Et la gare proche était une étape rude à franchir. Elle sentait que, si elle ralentissait un instant, elle n'aurait jamais la force de vaincre la discussion qui s'engagerait. Aussi dépassa-t-elle le passage à niveau sans ralentir.

Berthe, pourtant, faillit se fâcher pour de bon. Elle héla sa sœur, mais un employé qui roulait à regret une futaille vide sur le quai, se retourna si vite qu'elle dut se taire. Et, après avoir hésité quelques secondes devant les rails, elle la suivit.

Le soleil de mai, qui paraît subitement si lourd en Normandie, chauffait la route montante toute dénudée, car elle s'en allait à l'assaut de ces rondes petites collines singulières qui amorcent la falaise crayeuse du littoral. Derrière, tout le doux pays de Bray s'étalait mollement, les pieds dans l'eau de ses prés, diapré par ses bocages capricieux. La folle expédition s'annonçait longue, aucun signe de village ne paraissait à l'horizon que bornait un pays montueux et boisé. Berthe rejoignit sa sœur et l'arrêta de force.

--Ça va-t-il durer longtemps, cette comédie-là?

Fanny la regarda. Cette grossièreté glissait sur son âme d'aujourd'hui sans y pénétrer. Et elle ne trouva rien à répondre.

Alors la grande cadette lui secoua brutalement le bras:

--Parle, au moins! J' suis là à te suivre au lieu de reprendre le train... Crois-tu que c'est pour mon plaisir? Tu ne sais seulement pas où tu vas! As-tu demandé quelque chose à quelqu'un?

Sous cette avalanche de mots, Fanny se fit plus petite. Elle se sentait si loin de tout cela sans pouvoir l'examiner. Et sa pauvre réponse fut pourtant pathétique:

--Berthe, laisse-moi, il faut que j'aille jusqu'au bout.

--Mais, encore une fois, dis ce que tu veux faire après! Enfin, tu veux lui donner de l'argent, ou le ramener ce... ce bâtard?

Elle lâcha le mot qui n'avait jamais passé ses lèvres, car il y a des choses qu'on ne dit pas chez les puritains. Et, une fois dehors, sa résonance parut les étourdir toutes deux. Fanny entendait, cette fois.

Mais elle ne montra rien. Elle ne se révolta pas, elle ne cacha pas sa figure dans ses mains, elle se remit seulement à marcher avec une espèce de désespoir forcené. Et Berthe dut la suivre.

Elles marchèrent ainsi longtemps. Comme il arrive alors, le balancement du corps endormant la fatigue des muscles, elles ne sentaient plus qu'un besoin machinal d'aller, d'aller toujours. Le soleil allongeait leurs ombres. Autour d'elles, des champs, du seigle déjà haut, du blé, et du colza en fleur dont l'odeur sucrée affadissait l'air. La colline ronde tournée, une autre s'était offerte,

puis une gorge entre deux autres. Enfin, le bois de l'horizon traversé, un village s'ouvrit. Depuis une heure, pas une parole n'avait été échangée, mais, ici, Berthe s'arrêta.

--Ça ne peut pas durer comme ça. Faut prendre quelque chose.

Fanny parvint à ralentir et puis à cesser cette marche forcenée qui la menait comme malgré elle.

--Comment! dit-elle, où?

--Mais, à un café, n'importe!

--Au café!

Elles se regardèrent, terrifiées à cette seule pensée. Au café, elles, les demoiselles Bernage!

Berthe fit un mouvement de la tête un peu désespéré et elles repartirent.

La première maison du village se trouva précisément être un débit de boissons et de tabac. Cela les rassura et elles entrèrent dans le dessein de demander des timbres. L'emplette faite, elles s'enhardirent à prier timidement la buraliste de bien vouloir leur donner une tasse de café.

--Avec un peu de lait, dit Berthe, et une tartine de beurre, s'il y a moyen.

La buraliste, une forte femme joviale, dit que c'était facile si ces dames voulaient bien passer dans la salle du café. Les sœurs jetèrent un regard effrayé vers ce lieu de perdition où deux ou

trois voix rurales se cognaient contre les murs nus. Mais elles ne bougèrent pas:

--Si ça ne vous faisait rien de nous le donner ici... dit timidement Fanny.

La petite boutique bourdonnait comme une cage à mouches. Dans une armoire vitrée, du gruyère achevait de moisir auprès d'un camembert aplati. Un moulin à café cuivré dominait le comptoir. Sur des rayons, on voyait des étoffes pliées. Et une odeur de hareng saur et de chicorée flottait sur tout.

La buraliste regarda les sœurs avec étonnement. Préférer la boutique au café constituait une innovation qui ne laissait pas de la surprendre. Pourtant elle dit:

--Si vous voulez, si vous voulez.

Et elle pénétra dans la salle d'où elle rapporta deux tasses épaisses.

Sur le coin trop haut du comptoir, elles burent leur café douceâtre. La buraliste vaquait autour d'elles, en femme qui ne demanderait pas mieux que de causer. Enfin, elle commença:

--Sans doute que ces dames viennent de loin?

Après avoir bu avec méthode, Berthe hocha la tête.

--Ça se voit, dit encore la commère.

Un silence fut peuplé par le bruit des mouches affolées par l'arôme nouveau du café chaud. Et Fanny demanda avec précaution:

--Connaissez-vous un nommé Malandain, ici?

Berthe frémit. La question dévoilée parut soudain remplir la pièce. La commère allongea son cou à plis de graisse hors du caraco à carreaux.

--Malandain? Oui, j'avons ça, dit-elle. Vous l' connaissez?

Berthe intervint encore dans la dangereuse explication:

--Oh! dit-elle, au hasard, pour tâter le terrain, c'est du monde de Bures qui nous a dit qu'à sa ferme on trouverait du beurre ou, toujours, des œufs.

La débitante considéra profondément ceci et en trouva le défaut:

--Mais, dit-elle, ils en ont, à Bures!

--Oh! dit encore Berthe, un peu trop vite, c'est parce qu'on se promenait, pas? On est à Dieppe, alors, on s' promène.

La commère fit voyager ses yeux aigus sur ces baigneuses de mai, en villégiature à Dieppe, qui se «promenaient» à vingt kilomètres. Et elle dit, mystérieusement, comme quelqu'un qui prépare un coup de théâtre:

--Eh bien, il est là, justement, au café, Malandain, Albert Malandain, si c'est lui que vous voulez.

Les sœurs se levèrent d'un seul mouvement, prêtes à fuir. Et Berthe dit avec embarras:

--Oh! ce n'est pas qu'on ait besoin de le voir, c'est seulement pour aller à sa ferme.

--Eh bien, il vous y mènera, car il s'en retourne.

Elle alla vers la salle de café, ouvrit la porte, et cria:

--Maît' Albert! On vous demande!

Il y eut un bruit de chaises repoussées et de pas lourds. Et un homme parut au seuil, avec une barbe de cinq jours sur une grosse figure réjouie de luron. Il paraissait à peine trente ans.

--Me v'là, la maîtresse!

--C'est ces dames qui «baignent» à Dieppe qui sont venues vous acheter des œufs et du beurre.

Une malice sournoise égayait les yeux vifs de la matrone.

Le paysan bégaya:

--Ces dames-là? L' beurre, est pas bien le jour. On l' fait d'main pour le marché. Mais pour les œufs, ça s' peut, oui, ça s' peut.

Il les regardait avec embarras et surprise, de côté, sans oser les fixer.

Alors, Fanny encore se décida:

--Eh bien, allons, dit-elle.

Ils sortirent ensemble dans le bruit des paroles de la buraliste et du fermier qui luttèrent de politesse dans les adieux. Le soleil, déjà oblique, chauffait la petite place où aboutissaient les chemins verts de la campagne. Ils en prirent un et furent bientôt entre deux haies de pommiers qui passaient de longs bras chargés de bouquets blancs et rose au-dessus des haies basses.

--C'est-il loin, vot' ferme? demanda Berthe.

--Point, dit-il, est la dernière ed' la route.

La glace rompue, il reprit:

--Comme ça, ces dames viennent de Dieppe?

--Oui, répondit Berthe sèchement.

Le cœur de Fanny battait follement. Cette fois, son fils lui devenait presque tangible à travers cet homme si difficilement trouvé. Et, tout à coup, elle songea: «Il est bien jeune pour l'avoir depuis cinq ans avec lui.» Mais elle n'osa rien tenter pour éclaircir le mystère, car elle savait bien qu'elle reconnaîtrait son fils dès qu'elle le verrait.

Enfin, ils arrivèrent à la barrière. Le fermier la poussa et ils se trouvèrent dans ce grand reposoir fleuri qu'est une ferme normande en mai. L'herbe haute touchait parfois les basses branches et il régnait un demi-jour religieux entre ce vert et ce blanc. Ils s'engagèrent dans un sentier silencieux qui courait parmi les arbres et, de loin, ils aperçurent la maison rayée noire et blanche et toute bordée de ravenelles couleur de feu.

Un chien tira follement sur sa chaîne en aboyant et une femme parut au seuil.

Fanny s'arrêta. Elle ne pouvait plus avancer vers son fils inconnu.

Le fermier cria:

--Est des dames, des baigneuses de Dieppe qui veulent des œufs, car pour du beurre...

La fermière, coiffée de mèches blondes, se flanquait de deux petits enfants aux cheveux décolorés. Sa jeunesse déconcerta Fanny. Elle montra un sourire édenté pour dire:

--Est sûr!

Ils restèrent à se considérer tous les six, étrangement, comme lorsqu'il y a une signification cachée sous les regards. Enfin, Berthe se mit à parler avec volubilité puisqu'il fallait rompre ce silence dangereux.

La jeune femme lui répondit. Comment bouter à une causette avec des «étrangers» quand, depuis des jours, parfois, on n'avait vu que les bêtes de la ferme?

Et Fanny, à l'abri de cette conversation, regardait de toute son âme autour d'elle, sans apercevoir la petite silhouette qu'elle cherchait.

A grand renfort de politesse hospitalière, on fit entrer les dames pour leur offrir «une» bol de lait. Mais, dans la maison, il n'y avait qu'une grand'mère cassée qui accomplissait au fond de l'âtre immense quelque une de ces besognes mystérieuses des vieilles femmes.

La jeune fermière parlait toujours, entre deux taloches à l'aîné des enfants, lorsqu'il devenait trop importun. Et, tout à coup, Fanny entendit cette phrase:

--Du temps du cousin Malandain qu'était «sur la ferme» avant nous.

Et elle dit, comme malgré elle:

--Il n'y a pas longtemps que vous êtes ici?

--Non, répondit l'homme. J'avons r'pris la ferme à mon cousin qu'est parti du côté d'Abbeville.

Il déroula une longue histoire compliquée, pleine de considérants sur les tenants et aboutissants de l'exode du cousin et de sa famille.

Dans sa tête douloureuse, Fanny calcula. Cinq ans que la vieille Marthe était morte. Et, sans souci des convenances rurales, elle l'interrompit.

--Alors, il y a longtemps qu'ils sont partis?

--Deux ans, dit l'homme, deux ans qu'y a eu à Pâques.

Ainsi, il avait alors neuf ans. Elle demanda encore:

--Ils avaient des enfants?

--Oui, trois, sans compter...

Fanny répéta:

--Sans compter?

Tous restèrent en suspens comme si les paroles qui allaient être dites devaient tomber dans ce silence d'attente. Et Malandain prononça:

--Oh! rien, un p'tit gars qu'ils avaient recueilli, un nourrisson.

Malgré elle, Fanny dit encore:

--Petit?

--Non, dans les neuf, dix ans.

Berthe avança d'un pas devant Fanny.

--Allons, dit-elle, c'est pas tout ça, faut nous en r'tourner. Quelle heure qu'il peut bien être?

La longue horloge gainée de bois luisant sonnait justement six heures. Elle s'écria:

--Si c'est possible! Et on ne sait seulement point l'heure de notre train pour Dieppe!

Mais la fermière s'exclama qu'il fallait prendre un bol puisque, précisément, une servante apportait un seau de lait. Elle s'empressa, mit sur la table du pain, du beurre salé et du lait qui moussait encore. Malgré le goûter qu'elle venait de prendre, Berthe ne refusa rien, mangea, but et parla beaucoup pour masquer le silence de sa sœur qui vida seulement son bol d'un trait.

--Elle est pas forte, et elle n'en peut plus, expliqua-t-elle.

Tous les identiques yeux bleus de la famille Malandain s'ouvraient grands par-dessus la longue table de cuisine pour regarder avec profit la visite inattendue. Et le fermier dit posément:

--J' vas pas êt' sans vous «porter» jusqu'à la «gâre».

Il fallut accepter. Les demoiselles, munies de deux douzaines d'œufs soigneusement calées dans de vieux numéros de _La Gazette du Village_ sortirent dans la cour.

Elle étincelait sous le soleil couchant. Les pommiers fleuris s'ouvraient comme des parasols couverts de neige. Fanny regardait sans voir. Tout lui semblait fini. Et un grand accablement tombait sur elle. Tant surmonter d'obstacles pour en arriver là,

pour s'en aller sans ce regard dont elle se serait contentée pour toute la vie!

Ce fut comme en rêve qu'elle prit congé de la fermière aux mèches blondes, qu'elle monta le haut marchepied de la charrette. Le jeune cheval partit furieusement à travers les arbres magiques, et tourna de court la barrière. Berthe causait avec Malandain pendant que la voiture dévalait les pentes de la colline ronde et que la contrée verte venait à eux comme un beau parc sinueux.

Le fermier les laissa à la gare après tous les compliments voulus de part et d'autre. Le fier petit cheval dansa, et partit. Et les demoiselles se retrouvèrent enfin sur le quai de la gare, seules en face d'elles-mêmes.

Il y eut d'abord le silence gêné qui précède les explications et dans lequel, comme dans un bain, se retrempent les individus avant de s'affronter. Et puis, tout le ronron des Malandain était encore dans leurs oreilles et il leur fallait le laisser diminuer et s'éteindre.

Berthe installa sa sœur sur le banc avec le paquet baroque qui contenait les œufs et elle disparut dans la gare pendant que Fanny rêvait, accablée.

Quand elle revint, elle jeta:

--On a l' temps jusqu'à presque neuf heures et demie!

En donnant ce coup de sonde, elle cherchait les yeux pâles de sa sœur. Celle-ci leva la tête.

--Le train pour Dieppe?

--Qu'est-ce que tu veux que nous fassions ici à présent?

Alors Fanny rassembla tout son courage.

--Etre venues si près! dit-elle d'une voix tremblante.

Berthe fit front aussitôt devant le danger.

--Justement! J'ai fait ce que tu voulais; tu as vu que ça ne servait à rien. Il n'y a plus qu'à nous en aller.

--Pourtant, dit encore Fanny, pourtant...

--Pourtant quoi? Tu ne vas pas le poursuivre encore plus loin? On a fait l'impossible, tu vois bien.

Elle s'arrêta et ajouta avec rancœur:

--Presque au risque de se faire remarquer.

Un moment, elles regardèrent le double ruban d'acier clair qui semblait animé de vitesse pour gagner l'horizon embrumé. Un étrange accablement venait à Fanny: voyage manqué, but manqué, vie manquée. En ce moment s'achevait quelque chose qu'elle ne retrouverait jamais plus et qu'elle aurait voulu passionnément retenir. Elle n'était jamais née tout à fait à l'amour maternel, et elle le regrettait déjà... Mais comment expliquer ce qu'elle sentait, ce qu'elle voulait défendre, et ce besoin qui la soulevait? Toutes ces choses confuses en elle s'embrouillaient l'une dans l'autre en un enchevêtrement inextricable. D'un effort désespéré, elle balbutia pourtant:

--J'aurais tant voulu le voir, le voir seulement une fois!

--Puisqu'il n'y est pas!

Elle osa préciser:

--On aurait pu chercher les vrais Malandain.

--A Abbeville! cria Berthe, comme elle eût dit: «A Bornéo!»

--C'est pas si loin, dit Fanny d'un air qui doutait déjà.

--Par exemple! C'est pas seulement dans le département!

Fanny eut un regard terrifié. C'était vrai, c'était vrai! Berthe poursuivait son avantage:

--On est déjà loin de chez nous, _élinguées_ là, aussi loin qu'on peut, mais sortir du département; alors, ça, par exemple!

Fanny fit un geste vague.

--Ça doit être par là!

--Par là, par là, l'Angleterre aussi est par là? On n' peut pas aller partout. Non, faut être raisonnable. Si tu avais dû le retrouver, ce serait fait. Tu vois bien que je t'ai écoutée, je t'ai laissée aller, je suis même venue avec toi!

Elle écrasait sa sœur sous toutes ces raisons timbrées au «Je» majuscule. Lentement, Fanny rentrait dans son rôle sacrifié d'aînée déchue de son droit d'aînesse. Et, par une étrange illusion, il lui semblait que Berthe lui disait enfin tout ce que sa mère, dans son terrible silence, avait pensé d'elle. Oui, c'est ainsi qu'elle eût exprimé les choses. Et elle ne sentait plus où étaient la raison et la vérité.

Le jour baissait. A présent, les deux rails rapides recueillaient les restes mourants de la lumière sur le ballast sombre. Le vert des arbres et le blanc des pommiers se confondaient en une teinte d'une douceur infinie. Des cris d'enfants, des meuglements

de bestiaux montaient du village. Et la grande haleine humide et salée de la mer se répandait sur le pays avec la nuit et le vent du nord.

Fanny serrait ses mains l'une contre l'autre comme lorsqu'elle réfléchissait profondément. Berthe, sans presque tourner la tête, la regardait. Peut-être, en vérité, tant l'habitude de la vie commune émousse la curiosité, la regardait-elle pour la première fois, avec le désir de la voir telle qu'elle était, de pénétrer dans cette âme fermée à laquelle elle n'avait jamais frappé, de la connaître, enfin, puisque son intérêt l'exigeait.

Elle tira sa montre. Il restait encore plus d'une demi-heure avant l'arrivée du train. Alors, elle se pencha, posa sa main sur le bras de sa sœur, et dit:

--Ecoute, Fanny.

* * * * *

Elle parla longtemps. Sa voix un peu aigre s'adoucissait, ses paroles coulaient comme une eau intarissable. Et Fanny, à travers son étourdissement et cette hébétude qui lui venait, comprenait que, pour la première fois, quelqu'un essayait de la convaincre. Et une sorte de reconnaissance lui venait pour sa sœur et pour toute cette grande peine de temps et de paroles qu'elle lui consacrait.

Depuis l'événement bouleversant, elle était comme un mendiant qui vient d'hériter. Douze ans elle avait obéi à ce dur commandement d'oubli et fait vœu de pauvreté morale. Et voilà qu'au moment où la mort de sa mère ouvrait sa geôle, les dons tombaient dans ses mains.

La lettre, d'abord, la lettre, trésor inestimable qui lui avait rendu ce vif goût de la vie qu'elle ne possédait plus; l'enfant, qui était vraiment né quand elle avait osé évoquer son existence et la revivre avec la sienne. Oui, elle se sentait si riche, si riche, en vérité, qu'elle pourrait peut-être plus facilement abandonner telle ou telle chose en ce moment de plénitude que lorsque la réaction serait là.

Mais il fallait à ce petit fantôme d'enfant le temps de disparaître. C'est ainsi qu'elle écoutait sa sœur avec une attention revenue de loin, mais présente, et dans laquelle les arguments raisonnables de Berthe trouvaient enfin un écho.

Poursuivre cette équipée serait une folie. Déjà, on avait risqué de se faire remarquer en quittant Beuzeboc sans motif valable. Et cette enquête menée à découvert était encore plus dangereuse. Aussi, pourquoi ne pas profiter de cette indication du destin? Ce serait une folie plus grande d'aller à Abbeville rechercher l'enfant si miraculeusement éloigné! D'ailleurs, il y aurait un danger véritable à se rapprocher des Malandain. S'ils se révélaient intéressés, cupides? S'ils tentaient d'abuser de ce qu'ils devineraient?

Berthe se penchait pour ajouter à ses paroles cette persuasion du regard qui violente ceux qu'elle ne révolte pas. Fanny hochait doucement la tête sans répondre davantage. Une fois, elle dit enfin:

--Oui, ça, c'est vrai.

Et, quand elle eut dit cela, elle ne s'appartenait déjà plus. Sa personnalité meurtrie, qui s'était débattue pour se révéler dans cette crise d'amour maternel, se repliait dans la prison de l'habitude. Il arrive moins rarement qu'on ne le croit de retrouver ses

chaînes avec soulagement. Et puis, les êtres chimériques se fatiguent vite de l'action; et Fanny possédait maintenant de quoi alimenter sa vie intérieure pendant des années par les événements que venaient de lui révéler ces quelques semaines. Et, enfin, le grand argument de Berthe répondait en elle à une étrange certitude. Il lui était clairement signifié par l'insuccès complet de leur démarche qu'elle ne devait pas aller plus loin.

Maintenant, les rails semblaient d'argent bruni, et le ciel prenait cette froide couleur des nuits glacées du printemps normand. Les deux sœurs ne parlaient plus. Tout avait été dit. Fanny sentait sa peine s'engourdir dans sa fatigue de corps et sa lassitude d'âme; et Berthe détournait une figure triomphante.

A l'extrémité de la voie, un point rouge apparut dans la brume. Il augmentait sans qu'on entendît encore aucun bruit, et, en un instant, les rails l'amènèrent, après qu'il les eut happés de ses roues voraces.

Le convoi s'arrêta, haletant et ferraillant. Berthe s'était levée.

--Allons, monte, dit-elle en poussant sa sœur vers un compartiment.

Fanny se retourna:

--Mais, as-tu des billets?

--Des billets pour Beuzeboc? Je les ai pris pendant que tu te reposais sur le banc. Oui, nous serons chez nous ce soir, ou demain matin par Clères plutôt que de retourner par Dieppe.

Fanny monta. Tout était fait, arrangé, réglé pour elle et sans elle. Les billets avaient été pris avant que leur avenir se fût discu-

té devant les rails brillants qui couraient vers l'horizon! Elle s'assit et posa sa tête dans le coin assombri. Des images passèrent sous ses paupières closes: le singulier clocher ardoisé de Bures, les mèches blondes de la fermière. Et un nom: Abbeville. Sur sa poitrine, la copie de la lettre faisait un angle dur qui la blessait un peu.

Le joug retombait, plus pesant que jamais, sur ses faibles épaules habituées à plier. Beuzeboc demain, sa chambre, son lit, la solitude. Résignée, elle accepta cette compensation, et referma son cœur sur sa déception maternelle.

Le train s'ébranla. Alors, elle ouvrit les yeux et passa la tête par la portière pour voir s'éloigner, diminuer et disparaître le village où son enfant avait vécu.

DEUXIEME PARTIE - I

Fanny ouvrit les yeux dans la nuit. Elle quittait un cauchemar confus, toujours semblable, comme si, même en rêve, elle ne pouvait échapper à la monotonie.

Une fois de plus, elle reconnut toutes ces choses familières qui l'entouraient, ces meubles de famille dont l'existence est tellement plus longue que la nôtre qu'ils nous semblent immuables et presque éternels. La lune collait sa figure plate aux carreaux. Tous les soirs, Fanny repoussait sans bruit les volets qu'elle venait de fermer ostensiblement, tant elle aimait voir apparaître cette clarté qui semble monter pas à pas l'escalier nocturne.

Son esprit, encore éparpillé dans le cauchemar, rentrait lentement en elle. Et, comme cela arrive toujours à ceux qui ont vécu, il souffrait pour reprendre cette place réduite où il lui faut se comprimer. Pourtant, son rêve était fatigant et sans issue: elle voyait sa mère sur son lit de mort, mais vivante encore, et qui lui demandait quelque chose qu'elle n'arrivait pas à deviner. Et les fossoyeurs l'emmenaient que Fanny n'avait pu encore la comprendre. Elle marchait près du cercueil ouvert de la morte-vivante qui lui parlait. Et, au cimetière, M. Bernage venait au-devant du cortège. Là, elle éprouvait cette sorte d'allègement, cette joie particulière aux rêves, si pleine vraiment et d'une qualité si haute qu'elle ne peut être comparée à aucun mouvement de l'âme ou à aucune jouissance physique de l'existence réelle. Car son père ne regardait pas la morte, mais il ouvrait les bras et serrait sa fille contre lui. Alors, sous une sensation d'étouffement, elle s'éveillait.

Elle rêvait cela depuis dix ans, depuis la mort de sa mère, plusieurs fois par an. Du coin du subconscient où il était embusqué, le rêve déroulait ses tableaux, toujours les mêmes, auxquels elle assistait pantelante, torturée et actrice en même temps que spectatrice. Elle redoutait les nuits qui le ramenaient. Et, cependant, l'étrange bonheur de la fin était bien la seule joie qu'elle connût en ce monde.

Jamais, pourtant, elle ne pensait qu'elle fût malheureuse. Et elle ne l'était sans doute pas. Ces dix années avaient passé sur elle comme les gouttes d'eau de la fontaine pétrifiante sur un objet. A présent, elle était solidement engainée sous les couches successives, et il fallait le rêve pour qu'elle sentît la joie remuer encore

dans son cœur, son cœur chaudement endormi dans sa prison de pierre.

La lune, maintenant, était traversée exactement par le second barreau de la fenêtre. Il devait geler dehors, car l'air de la grande pièce froide glaçait les joues de Fanny. Jamais on ne faisait de feu dans les chambres, encore que le bûcher regorgeât de bois. C'est ainsi que les demoiselles Bernage avaient été élevées et ainsi qu'elles continuaient, sans bien savoir pourquoi. Cette seule pensée évoquait une idée de luxe coupable, de péché... et le froid venait, durait et repartait comme un fléau contre lequel on ne luttait pas à partir du premier étage.

Fanny, frileuse à s'engourdir l'hiver, se renfonça un peu plus sous son énorme édredon rouge. Et les pensées de l'insomnie commencèrent à rouler dans sa tête.

Elle songea d'abord avec ennui que c'était le lendemain son anniversaire. Oui, elle allait «prendre»--puisqu'on parle des années comme d'une affaire qu'on saisit plutôt que comme d'une horloge sur laquelle on regarde avancer les aiguilles--elle allait prendre trente-neuf ans.

Elle n'avait rien d'une coquette, pourtant, et sa vie, macérée dans la mortification secrète, sous deux yeux implacables, (ceux de sa mère d'abord, ceux de sa sœur ensuite), ne réservait aucun plan à la vanité ni à la coquetterie la plus lâche.

Mais il n'est au pouvoir d'aucune femme de tuer tout à fait la femme en elle, et cette quarantième année commençante la glaçait de répulsion. C'est qu'il faut toujours qu'on s'évade et que cette quarantaine murait l'espoir de sa trentaine: un espoir tapi en elle comme une bête plate sous un pavé, son espoir obscur,

immobile et engourdi, et pourtant vivant et fort, l'espoir de sortir un jour de sa vie et d'échapper enfin à son passé.

Les rayons arrivaient sur son lit. Elle ferma les yeux et bougea un peu la tête, comme elle faisait toujours, puisqu'il est notoire, au fond des provinces, que la folie se prend ainsi. Et, un moment distraite, elle retrouva bientôt la chaîne de ses pensées.

L'espoir de se marier. D'abord, elle ne l'avait guère encouragé. La première, la seconde année suivant la mort de sa mère, sa tragédie était trop saignante encore en elle pour laisser place à des projets. L'enfant et l'homme. L'homme et l'enfant.

L'inconnu d'un soir, l'affreux passant haïssable, était devenu le pauvre jardinier qui suppliait. Et, par le miracle de la lettre, elle avait enfin pu l'imaginer et sortir de ce malheur anonyme qui était le sien. Et elle l'avait récréé, débarrassé de cet uniforme qui lui faisait peur, et vêtu de ses habits de travail, en humbles étoffes déteintes par le soleil et par la pluie, avec des mains rugueuses qui sentent le thym ou la ciboulette et, quelquefois, la violette et le géranium.

Jardinier justement! Elle aimait tant les fleurs et tout le travail mystérieux des graines et des racines sous la terre! Alors, ce grand bouleversement qui avait suivi la mort de sa mère, ce rafraîchissement de sa plaie cicatrisée, cet éblouissement de ce qui aurait pu être, cette soif de son enfant, tout s'était achevé dans une rage de pensées silencieuses dont elle bâtissait un château autour de ses deux héros.

Berthe l'observait avec des yeux aiguisés, sans rien trouver de ce que sa sœur cachait jalousement, car il semblait à Fanny qu'elle serait morte de honte si elle en avait laissé voir même le

reflet sur sa figure. Aussi, un peu plus encore s'était-elle appris à murer ce visage résigné, à le rendre inexpressif, à éteindre ces yeux incolores, dont l'opale fonçait si rarement.

Et ces deux années-là avaient été les plus remplies de son existence, après celle de son aventure. Tant d'imaginations les peuplaient que, par moments, il lui semblait déborder de pensées nouvelles. Et elle pouvait enfin aimer à son gré dans le silence, sans crainte et sans limites.

Mais les sentiments les plus désintéressés ne peuvent se nourrir éternellement d'eux-mêmes. Ce fut l'homme qui s'en alla le premier. Il n'était déjà que l'ombre d'une ombre, ce soldat mué en jardinier, qui ne s'était vraiment incarné dans sa véritable identité que dix ans après le drame. Il pâlit peu à peu, s'effaça et devint enfin, au fond de la mémoire de Fanny, un souvenir comme les autres.

L'enfant eut la vie plus dure. Pourtant, elle n'avait connu de lui que ce premier cri qui poignarde les mères d'une blessure inguérissable. Elle ne savait plus, déjà, ce qu'était devenu le petit gars de douze ou treize ans. Mais, parce qu'elle avait vu le pays où il avait vécu, un peu plus de réalité l'entourait. Et cet élan furieux de son cœur vers lui, cette poursuite désespérée l'avait rendu plus vivant encore, puisque, enfin, elle savait bien qu'elle n'avait pas poursuivi un mort, et s'était arrêtée volontairement. Il agonisa donc longtemps, des jours et des mois, et des années, et, même, il ne mourut jamais tout à fait. Car tous les liens peuvent se détendre et se briser dans l'âme et dans les sens, sauf le lien de la maternité.

Un jour vint, cependant, où ce triste bonheur amer qu'elle avait fait de son malheur ne remplît plus son âme ni sa vie secrète. C'est la loi constante des sensibles qu'un grand chagrin ou un grand bonheur contente aussi bien leur appétit, mais que le vide leur est mortel. Fanny sentit, un jour, le néant monter en elle, et ce fut alors qu'elle s'aperçut, pour la première fois, qu'elle était une vieille fille de trente ans passés.

Et, dans cette nuit de révision mentale, elle se souvenait de toutes les tentatives matrimoniales si singulièrement échouées. Comme si un mystérieux signal eût été hissé par le destin, c'est alors qu'on avait commencé à vouloir «la marier».

Le premier prétendant était un cousin de la défunte femme de l'oncle Le Brument: un vieux garçon bizarre et riche, qui habitait à Autretôt. Les deux sœurs le connaissaient de réputation, ce Samuel Lambart, couvert de gros bijoux d'or rouge, oint, cosmétique et parfumé, et dont le patois sonnait gras. Jamais, pourtant, il n'était parvenu jusqu'à cette vallée, bien lointaine pour un paysan qui ne sortait pas de son canton.

Après sa première visite, l'oncle Nathan avait parlé, avec de transparents sous-entendus, de son cousin Lambart, «qui était fatigué de vivre seul». D'abord, elle s'imagina que c'était pour Berthe. Mais l'oncle, la prenant à part, avec mille cérémonies, l'assurait que c'était elle, Fanny, qu'il voulait «comme aînée d'abord, bien entendu».

Le sieur Lambart n'était point positivement repoussant, avec sa bonne figure d'égoïste bien soigné, et ces recherches qui plaisent aux mi-citadines un peu puritaines que sont les filles de la vallée.

Et la pauvre Fanny s'était sentie éblouie par cet honneur et ce possible moyen de bâtir encore une vie par-dessus l'autre. Mais les perplexités avaient commencé. Et aussi les tourments suscités par Berthe. Bien persuadée que la venue du riche parti la concernait, il avait fallu l'entremise de l'oncle Nathan pour la détromper, et Fanny supporta de bien furieux assauts de colère, d'humeur et de dédains.

Elle s'en fût d'autant décidée si un redoutable obstacle ne l'eût arrêtée. Lambart savait-il son passé? A la première question, l'oncle Nathan abandonna le sourire éternel qui plissait ses yeux et serra ses lèvres sur ses longues dents.

--Non, personne ne sait rien. Rien, répétait-il avec une sorte d'orgueil entêté. Et c'est pas toi qui iras lui dire, ma fille. J'crois, toujours!

Elle se souvenait encore si bien comment elle avait répondu.

--Mais si, il faut qu'il le sache.

Et la lutte qui avait suivi avec le vieux madré, et tous les arguments, patiemment répétés sans fin et sans fatigue, et qui, pourtant, s'écrasaient contre le mur de sa résolution cette fois inébranlable.

Et l'entrée de Berthe dans la partie, pour la première fois de l'avis de sa sœur et qui disait, en détournant ses implacables yeux bleus.

--C'est des choses qu'il faut dire à un homme.

Et le départ de l'oncle, courroucé, et jurant qu'elles étaient deux folles ensemble, ne sachant pas profiter de leur chance ex-

traordinaire assurée par la sage prévoyance de sa feue sœur, qui avait réussi à cacher l'affaire à tout un pays affamé de scandale.

De la suite surnageait ceci dans sa mémoire: la ténacité du sieur Lambart, contrecarré dans son désir pour la première fois de sa vie d'enfant gâté et d'homme riche, coq de village et roi de campagne; ses démarches répétées et cette quasi-persécution dont il l'entourait à chacune de leurs entrevues, son embarras à elle, qui se changeait en tourment, puis en obsession. Et tant de choses encore, tant de ces sentiments et de ces sensations qui passent en colorant les jours avant de se faner: les heures où elle faiblissait, car elle se sentait touchée enfin de cette constance, les heures de tentation où elle voyait combien c'était facile de ne rien dire et les heures où elle retrouvait sa force intacte.

Et le jour où elle avait annoncé à l'oncle Nathan qu'elle parlerait à Samuel Lambart. Ce repas plein de gaillardises voilées, entre les lippées du vieux garçon, grand mangeur et buveur, les regards significatifs de l'oncle, et l'ostensible bouderie de Berthe.

Elle s'était fixé de lui parler au jardin. Là, entre les plates-bandes bordées de buis et fleuries de toutes les plantes démodées, ils avaient tous vagué sans but, avec cette âme du dimanche, rassasiée et bienveillante. Mais elle ne savait vraiment comment dire, comment faire pour amorcer cette incroyable révélation.

Et la collation était arrivée, puis le départ, qu'elle n'avait rien dit encore, décidée à écrire le lendemain.

Mais le lendemain amenait l'oncle Nathan armé d'une nouvelle combinaison. Elle entendait encore les paroles tomber de cette bouche serrée d'avare.

--T'as rien dit, ma fille, pas? Bien, il est encore temps de ne point faire de malheur. Puisque tu ne te décides point, Berthe fera aussi bien l'affaire de Lambart que toi.

Et Berthe, consultée, ne disait pas non. Alors, écœurée, fatiguée et délivrée au fond, Fanny avait consenti à ce nouveau marché.

Le prétendant rustique, toutefois, l'avait refusé, ce marché. Cette femme qui s'offrait ne lui disait rien. C'est celle qui se refusait qu'il voulait: la pâle, l'effacée, la triste, si éloignée pourtant de son idéal normand, dont la plantureuse Berthe, aux cheveux de chaume, aux yeux de mer, à la chair de lait, aurait dû s'approcher bien plus: les raffinements ne se trouvent pas seulement chez les raffinés.

Il y avait eu encore des semaines de pourparlers, dont Fanny ne se souvenait pas sans fatigue. C'était un jeu inextricable, ainsi mené: Lambart qui voulait Fanny, Berthe qui voulait Lambart, Fanny qui acceptait Lambart à condition de tout lui dire, l'oncle Nathan qui conduisait la ronde et défendait à Fanny de parler. Et comme aucun ne voulait abandonner sa position, ils restaient là, sans avancer ni reculer, jusqu'au moment où le temps s'était entremis, comme il le fait si miséricordieusement lorsqu'on le lui permet.

Et Lambart était reparti régner dans son village, non sans que l'oncle eût réussi à lui vendre un cheval à gros bénéfice. Berthe avait fermenté d'un degré de plus; et Fanny, plus silencieuse, plus effacée, était restée intacte aux yeux du monde.

Maintenant, il lui fallait faire un effort pour retrouver dans sa mémoire la grosse tête pommadée, sans cou, de l'ancien cultiva-

teur, et ses doigts en boudin, avec la bague chevalière monumentale. Et, pourtant, elle n'entendait jamais sans mélancolie prononcer son nom. Voilà: si elle avait voulu, elle serait Mme Lambert, avec une «position» à Autretôt, et peut-être des enfants autour d'elle.

Quand elle pensait à cela, (et cette nuit encore, seule, dans l'ombre de ses rideaux), elle rougissait d'une sorte de honte à cause de son fils, son fils perdu, son fils mort peut-être, son fils auquel il lui semblait qu'elle faisait tort par cette seule pensée.

Elle se retournait dans son lit, un peu enfiévrée sous la plume. La lune était tout en haut du dernier carreau. Le sommier craqua et Fanny songea tout à coup que Berthe allait l'entendre et deviner son insomnie, puisque demain elle prenait trente-neuf ans.

Berthe! Rien que son nom lui faisait toujours un peu peur. Comme elles auraient pu être heureuses, pourtant, se consoler de tout en s'aimant! Mais voilà, Berthe lui en voulait de lui avoir barré la route. Et même de plus loin encore. Elle lui en avait voulu depuis le jour où elle avait appris son malheur. Et de plus loin encore, comme si, mystérieusement, elle le pressentait. N'était-elle pas singulière cette curiosité que, toute petite, elle lui témoignait? Elle l'épiait, des heures, avec patience et courait vite avertir sa mère si Fanny se trompait ou négligeait un devoir. «Car je n'étais vraiment pas méchante, songea-t-elle encore, et je ne désobéissais pas exprès. Pourquoi donc est-ce que ma sœur ne m'a jamais aimée?»

Elle sonda un moment ce mystère qui la séparait de l'être le plus rapproché d'elle de chair et de sang, et, une fois de plus, elle

n'y trouva aucune explication. C'est comme ça, comme ça. On n'y peut rien.

Le sommeil semblait voltiger autour de ses yeux, sans s'y poser assez pour les fermer. Trente-neuf ans! Elle pourrait être mariée depuis huit ans avec Lambart, ou depuis cinq avec le prétendant que M. Pommier, le pasteur, lui avait proposé. Ce prétendant était un veuf, un pasteur chargé de six enfants, le dernier au maillot. Le cœur de Fanny avait bondi vers lui sans le connaître. Celui-là, Berthe ne le lui jalouerait pas!

--Elever les enfants des autres, en voilà un goût! disait la grosse fille avec mépris.

Tout de même c'était un honneur que cette offre, et Fanny en jugea aux traits empoisonnés que décocha la cadette. Son rêve de bonheur dura peu; elle recommença à se torturer de doutes. Fallait-il pas, et plus que jamais, avouer son passé? Elle finit par se résoudre à tout dire à M. Pommier, sous le sceau du secret.

Comme elle allait le faire, la nouvelle arriva que le veuf se trouvait très malade d'une pneumonie. Elle retint son aveu. Trois jours après, son prétendant mourait.

Elle resta frappée de cette coïncidence terrifiante, et un peu persuadée qu'il lui était défendu de chercher à refaire sa vie. Aussi refusa-t-elle le troisième fiancé, un herbager, familier de l'oncle Nathan, qui vint se proposer directement, en homme qui ne craint pas plus les femmes que les chevaux. Il s'en alla trop furieux pour y songer: la seconde n'aurait peut-être pas dit non.

Cette fois, la porte parut fermée pour toujours sur les prétendants, car les années coulèrent toutes pareilles sans rien qui les

distinguât l'une de l'autre. La quatrième prenait fin. C'était un amoncellement de jours identiques que les saisons seulement coloraient différemment. Fanny ne les avait pas aimées: elle ne les regrettait pas! Et, pourtant, elles lui coulaient entre les doigts comme du sable fin, sans qu'elle pût les retenir.

La lune n'était plus à la fenêtre, mais très haut au ciel. La clarté tombait, plus tendre et plus bleue. Ses trente-neuf ans sonnèrent à la pendule de la cuisine, car elle était née le 25 février à une heure du matin. Toute la maison en vibra.

Alors, comme si elle n'attendait que cela, Fanny se tourna une dernière fois dans son lit, et s'endormit.

II

Le père Oursel déposa auprès de l'âtre ses sabots qu'il tenait à la main et dit:

--Le nouvel instituteur est arrivé.

Sa voix, tout à fait cassée maintenant, fit un bruit de grêle dans la vaste cuisine, mais les deux sœurs n'y entendirent pas cet accent prophétique des paroles qui vont modifier le cours de la vie.

Elles se tenaient toutes les deux auprès du feu qui montait dans la grande cheminée à la mode d'autrefois qu'elles n'avaient jamais voulu changer. Pourtant, la cuisinière ronflait au bout de son tuyau coudé au centre de la pièce, unissant ainsi, à l'image de ses maîtresses, le présent à l'avenir. Ensemble, elles levèrent la

tête, puisqu'il faut toujours considérer la bouche d'où sort une nouvelle. Et Berthe dit:

--Comment, déjà?

Le vieillard branla sa tête sèchement sculptée en plein bois.

--Oui, il sera venu avant son mobilier. Fallait, faut croire.

Berthe réfléchit un moment, et proféra d'un ton sentencieux:

--Une école ne peut pas s'arrêter. Quand le vieux M. Auzoux est mort, j'ai bien pensé que son remplaçant ne tarderait pas à arriver.

Les années écoulées avaient renforcé en elle ce désir d'avoir toujours raison, ce bonheur d'avoir prédit les choses, de les avoir connues avant chacun. Et, dans les moindres futilités, comme dans les événements graves, elle commençait d'abord par vérifier avec complaisance l'exactitude de ses prophéties. Fanny arrêta le mouvement machinal de ses mains qui épluchaient des pommes de terre et demanda de sa douce voix un peu lassée:

--Vous venez de le voir, père Oursel?

Le bonhomme secoua la tête pour affirmer. Il parlait si peu que deux phrases de suite lui paraissaient une coupable prodigalité, comme si tous ses mots lui étaient comptés jusqu'à sa mort et qu'il en sût le nombre.

Berthe répondit à sa place:

--Bien sûr qu'il l'a vu, puisqu'il en parle.

Et, combattue entre son désir de prédire et son besoin d'apprendre, elle ajouta, mais plus comme une affirmation que

comme une question:

--Sans doute qu'il amène sa famille avec lui.

Le père Oursel fit non. Elle s'oublia jusqu'à le regarder avec étonnement.

--Il serait garçon? Un jeune, alors, un remplaçant?

Au fond de sa gorge râpeuse le vieil homme râcla des sons qui faisaient au total:

--Bel homme, déjà vieux.

Le soleil convalescent de février entra par les carreaux de la fenêtre qui montrait la chevelure des arbres poudrée d'un givre étincelant sur un ciel d'un pâle bleu de cristal. Quelque chose de nouveau parut entrer dans la pièce avec les rayons ressuscités, quelque chose de frémissant: une ombre d'aventure qui pointait au fond de la vie monotone et déserte des deux sœurs.

Pâle clarté de février, paroles éparses dans la pièce: «Un bel homme, déjà vieux.» Ce fut ainsi que Silas Froment entra dans l'existence des demoiselles Bernage.

* * * * *

Un mois plus tard, tout ce qui était à apprendre sur le nouveau voisin se trouvait su, grâce à Berthe. Célibataire de quarante-cinq ans, l'instituteur montrait une belle carrure dans sa haute taille. Des cheveux noirs grisonnaient aux tempes. Son masque rasé se découpait avec la sécheresse d'une médaille. Il vivait seul, absolument seul. Une vieille femme, grand'mère de l'un des élèves, engagée pour tenir son intérieur, rapporta qu'elle n'avait guère de besoin tant monsieur montrait de soin et de propreté.

En mars, il attaqua le jardin qui doublait l'école en longueur, à la hauteur des toits en cascades du «bas de la ville». Son prédécesseur, âgé et souffrant, l'avait quelque peu abandonné. Il y passa tous ses instants de loisirs et, par les beaux jours de cette saison qui se trouva précoce, les sœurs entendaient au-dessus de la petite ruelle entre leurs deux jardins, ces bruits familiers du jardinage: pas lourds des sabots bottés de terre, choc de la bêche contre un caillou, chute de deux outils qui sonnent le fer.

Et cela donnait un sourd agrément à leur propre travail.

Aux sorties de l'école, l'instituteur accompagnait ses élèves jusque dans la rue. Alors, cachées derrière leurs rideaux, elles le voyaient ouvrir la porte d'où la volée des écoliers se dispersait. Il surveillait les petits, les mettait sur le trottoir, les regardait s'éloigner. Parfois, une mère l'arrêtait. Il inclinait sa haute taille, penchait la tête. On le voyait sourire ou froncer le sourcil. Et les sœurs le regardaient, de loin, fascinées, sans qu'il soupçonnât leur existence.

Un jour, pourtant, ils firent connaissance. Les deux jardins possédaient une porte donnant sur la ruelle, et il se trouva que les deux sœurs, l'ouvrant, trouvèrent le voisin debout sur son seuil.

Fanny fut si surprise qu'elle fit: «Ah!» et recula. Mais Berthe la poussa en avant. L'instituteur avait fait un mouvement pour rentrer, puis il s'arrêta, se découvrit largement. Confuses, elles passèrent; Berthe retroussait sa jupe avec dignité et marchait à petits pas. Fanny avait envie de courir.

Quand elles eurent terminé, au «bas de la ville», une commission sans importance que Berthe écourta, elles reprirent la singu-

lière petite ruelle qui se serre entre les «étentes» des fabricants, franchit la rivière salie par les teintures et toute la chimie des usines et finit par des escaliers de grès abrupts, toujours peuplés d'enfants. Et elles virent que l'instituteur était toujours là.

--Allons-nous-en, proposa Fanny.

--Par exemple, fit Berthe à demi-voix.

Elle l'entraîna dans son sillage, littéralement, car son imposante personne, forte en chair et haute en couleur, fendait l'air comme un flot, avec puissance et régularité. Lorsqu'elles furent à sa hauteur l'instituteur fit un pas en avant et se découvrit encore.

--Mesdames, dit-il, nous sommes voisins, je le sais, et je suis heureux de vous présenter mes hommages.

Berthe rougit et Fanny pâlit, mais ce fut la cadette qui retrouva la première sa présence d'esprit.

Elle fit un pas en avant:

--Monsieur, nous sommes bien honorées vraiment.

Elle s'arrêta, embarrassée, et finit:

--Nous serons bons voisins, j'espère.

Le grand homme rasé écoutait avec déférence, son chapeau toujours à la main, et il dit:

--J'en serai charmé pour ma part. Adieu, mesdames.

Il fit un large geste de son chapeau pour le remettre et rentra chez lui.

Berthe fourrageait la serrure avec émotion. Enfin, la clef tourna et elles rentrèrent.

Le soleil de quatre heures chauffait doucement le jardin. L'air avait cette odeur de promesse si fugitive, spéciale à ce premier réveil de la terre en certaines années.

--Crois-tu qu'il est aimable! fit Berthe.

Fanny ne répondit pas. Il n'y avait jamais besoin de répondre avec Berthe.

--Et poli, et tout!

Elle fit encore quelques pas:

--Ça nous fera un bon voisin.

Fanny descendit pour aller du côté du poulailler et Berthe continua vers la maison. Chacune emportait avec elle l'image du bel homme, avec sa tête un peu argentée et sa figure où la volonté était écrite avec la douceur; cette première image qui est la seule exacte et la seule valable de toutes les photographies successives que la vie donnera d'un être par la suite.

A présent, il n'y avait pas de jour qu'elles n'eussent un salut de l'instituteur. A l'entrée ou à la sortie de onze heures et demie, à la rentrée d'une heure et demie ou à quatre heures, le grand voisin était là, tête nue, au milieu du flot des enfants. Et souvent Berthe se trouvait comme par hasard à la grande barrière du jardin ou à la petite porte de la maison, ou encore à une fenêtre d'où elle pouvait surveiller un si grand panorama que l'école ne semblait en être qu'un infime détail. Fanny, au contraire, se cachait près de ses poules ou bien sur ce banc d'où on voyait la route sans être

vu. Et elle apercevait l'instituteur, le temps qu'il passait devant la barrière qui coupait le mur.

Il entra ainsi peu à peu dans leur vie, avec lenteur et sûreté, sans qu'elles s'en aperçussent.

Mais ce ne fut que deux mois plus tard qu'elles firent sa connaissance officielle.

La chose eut lieu chez le vieux M. Gallier, le pasteur en retraite. Il habitait, sur l'ancienne route de Villebonne, une maison de briques posée entre deux jardins comme une rose entre deux feuilles. C'était un petit Méridional trapu et laid, avec des yeux charbonneux, d'où partait un regard aigu sous le plissement de ses paupières lasses. Son visage rasé portait des favoris raccourcis, selon la mode immuable des ministres du temps: ses lèvres épaisses tombaient ainsi que les mille plis de sa peau basanée. Il était bourru et spirituel, comme le sont les méridionaux de montagne, avec réserve et finesse. Sa femme, une maigre personne qui n'avait jamais voisiné avec aucune beauté, conservait à un degré surprenant ses deux seuls avantages: un teint normand de roses et de lis et d'épais cheveux blonds ondulés. Tout de noir vêtue depuis la mort de son fils unique, elle portait souvent un tablier de moire qui accrochait ses mains rugueuses de ménagère.

Mieux qu'une merveille de propreté, sa maison était la propriété réalisée sur cette terre.

Chaque vendredi, elle donnait de petits thés à quelques personnes de la ville. Les demoiselles Bernage y étaient souvent invitées, honneur qui les flattait intarissablement. Avec elles, quelques vieilles dames se retrouvaient dans le salon au beau parquet de mosaïque, deux veuves, une demoiselle mûre et un

couple âgé d'égoïstes à deux, touchants dans leur amour prolongé.

Elles étaient là quand M. Silas Froment, leur nouveau voisin, arriva. Rien que par sa façon d'entrer, de saluer, il mit tout à coup un peu de vie dans la pièce triste où on osait à peine, pour s'asseoir, retirer les sièges de leur place le long du mur. Berthe, qui échangeait une conversation endormie avec une des veuves, parut se réveiller, et son lourd chignon blond lança des rayons sous la lampe.

Quand on les présenta, elle inclina la tête en souriant.

--Mais, dit M. Gallier, vous êtes voisins, à propos!

Elle en convint en peu de mots. Fanny rougissait avec embarras. Tous trois, ils se regardaient d'un air de complices, à cause de cette entente tacite avec laquelle ils évitaient de parler de leur première entrevue.

A présent, tout le salon était ranimé. M. Gallier préparait une conversation politique: l'autre vieillard s'approchait de l'instituteur, car, par cette loi mystérieuse qui régit les salons de province et quelques autres, les trois hommes se rejoignaient déjà. Mme Gallier souriait d'un air rêveur, en songeant que son fils pourrait être aussi un bel homme fort et dominateur. Berthe et Fanny vibraient encore des paroles dites et des paroles sous-entendues. La demoiselle mûre essayait instinctivement le plus seyant des sourires et les vieilles dames, ne pouvant mieux, laissaient paraître un regard attentif sur leurs visages endormis.

Fanny regardait tout cela comme en un rêve, sans comprendre d'où arrivait cette douceur qui venait de se répandre dans la

pièce depuis un moment, sentant seulement, comme les autres, l'attrait de la nouveauté, le désir de briller et tout ce qu'amenait enfin la présence d'un homme.

A certains moments, par-dessus les épaules des messieurs, tournés pour la discussion, les sœurs rencontraient un regard de malice lancé par les beaux yeux bruns de M. Froment. Et quelque chose d'inconnu, comme une ivresse légère, montait à la tête de Fanny, plus silencieuse que jamais, avec son air sage et ses mains croisées sur ses genoux.

Le thé arriva et fit diversion. Il était toujours excellent, comme dans toutes les petites villes normandes qui, d'instinct ou d'atavisme, comprennent les choses d'Angleterre. Un gâteau aux raisins, fait à la maison, circulait, ainsi que deux coupes de gâteaux «à deux sous» de chez le pâtissier. Les veuves et la demoiselle minaudèrent: «Qu'est-ce que je vais prendre?», tandis que leur choix visait une «conversation» ou un «royau» arrêté entre tous dès l'entrée des plateaux.

Les messieurs, appelés, se rapprochèrent. Mais, encore, ils se retrouvèrent alignés tous les trois comme les chaînons d'une indestructible chaîne, entre les alignements de dames. La conversation confidentielle qui déferlait par petites vagues mortes s'arrêta tout à fait, comme si, tout naturellement, le silence nécessaire se préparait pour ces longues histoires que les hommes racontent en s'écoutant parler.

Silas Froment était en face de Fanny. Et, malgré tous ses efforts, elle ne pouvait s'empêcher de le regarder. Elle ne se lassait pas de la courbe de ses sourcils, qui venait si exactement mourir à l'arête délicate et ferme de son nez. A la dérobee, entre une ré-

ponse donnée et un silence attentif, il jetait aussi les yeux sur elle avec un intérêt mystérieux qu'elle sentait et qui faisait courir son sang plus vite, selon un rythme qu'elle ne connaissait pas, car elle était vierge de sens, sinon de corps.

Berthe parlait et riait. Son cou et sa gorge robustes tendaient la soie de son corsage bleu marine ourlé d'une dentelle blanche; elle était la femme la plus femme de la réunion, et Fanny le sentait. Mais elle voyait le regard de l'instituteur glisser sur elle avec indifférence et chercher le sien.

L'heure du départ arriva. Les dames se levèrent avec de petits cris effrayés.

--Comme il est tard!

--On ne va pas vous prendre, affirmait le vieillard à la demoiselle mûre.

Il y eut le brouhaha des conversations décousues du départ:

--Y a-t-il de la lune seulement?

--Quel froid pour la saison!

--C'est pourtant le printemps dans trois jours!

--Au revoir et merci de votre bonne soirée.

--Et adieu, mes amis!

--Alfred, éclairez ces dames.

La bonne Mme Gallier prononça:

--M. Froment et ces demoiselles Bernage s'en vont ensemble, comme de juste.

--Je crois que c'est pas possible de faire autrement, dit Berthe gracieusement.

L'instituteur protesta de sa bonne volonté et ils sortirent dans la rue baignée de lune. Le vieux couple les accompagna jusqu'au bas de la route en pente. Là, il y eut encore des adieux, des mots qui sonnaient plus fort qu'on n'aurait voulu dans l'air froid, et qui allaient frapper dans les fenêtres des maisons endormies. Et puis les demoiselles s'en allèrent avec leur cavalier. C'était la première fois de leur vie qu'elles se trouvaient seules dans la rue avec un homme à marier. Et elles en éprouvaient autant d'émoi que si elles avaient été de toutes jeunes filles. Plus, peut-être, parce qu'elles ne sentaient plus cet avenir illimité devant elles, et que l'angoisse était comme un levain dans leur émotion.

D'abord, elles furent silencieuses. Leur ombre les précédait. L'une en longueur, celle de M. Silas Froment; l'autre en largeur, celle de Berthe, et enfin, l'ombre fluette de Fanny, fragile comme elle, et mince.

Berthe regardait derrière elle et aussi devant, aux carrefours où quelqu'un pouvait se cacher. Elle avait un peu peur et un peu envie d'être vue avec leur cavalier.

--Y a-t-il longtemps que vous connaissez M. et Mme Gallier? demanda l'instituteur, comme ils tournaient le coin de la ruelle qui s'achevait en escalier, après avoir enjambé la rivière sur un petit pont couvert.

Berthe se hâta de répondre:

--Oh! je crois bien! On les a toujours connus, pour dire. Quand j'étais petite, M. Gallier me semblait déjà vieux.

Elle riait niaisement, d'un rire qui, aussi, voulait se rajeunir. La rivière proche grondait jusqu'à la roue du moulin et faisait entendre son grand bruit de chute en nappe.

Au pied de l'escalier, le bruit ayant diminué, l'instituteur demanda:

--Puis-je vous aider, mesdames?

Elles eurent un geste effarouché, le même, et Berthe répondit:

--Oh! non, monsieur, on a l'habitude. Merci!

Il faisait pourtant presque tout à fait noir dans l'espèce de cave que formaient d'un côté les murs d'une propriété et, de l'autre, les grands arbres qui retenaient dans leurs racines la terre des talus. Les demoiselles montaient vite, émues de sentir l'ombre presque opaque envelopper leur compagnon avec elles. Le bruit de la rivière décroissait peu à peu; enfin, la route de Villebonne apparut, blanche sous la lune.

--On a beau être accoutumé, dit Berthe, c'est toujours haut.

L'instituteur hocha poliment la tête et il regarda Fanny, comme s'il attendait les paroles qu'elle n'avait pas encore prononcées. Son cœur battait jusque dans sa gorge et elle dit faiblement:

--Oui, c'est haut.

Ils se remirent à marcher. L'instituteur, maintenant, était chez lui, mais il tint à mettre les demoiselles Bernage devant leur porte. Alors il se découvrit et sa belle figure apparut, ferme et nette, dans la clarté qui la sculptait en force. Il prit la grande main de Berthe, offerte la première; ensuite, Fanny donna la

sienne, qu'il serra doucement d'abord, et puis plus fort, avec une insistance volontaire.

Il n'y eut que quelques secondes de trop. Déjà, pourtant, avec la prompte entente du couple qui s'aimante contre le danger, ils virent que Berthe attendait la fin de leur étreinte.

L'instituteur fit encore un salut, et s'en alla. Son pas net sonnait sur la terre froide; il décrut, s'arrêta, reprit et cessa.

Ce fut la musique qui berça la nuit blanche de Fanny, enfiévrée, étonnée et honteuse de sentir en elle quelque chose qui répondait à ces pas d'homme sur la terre, quelque chose qu'elle croyait mort à jamais et qui s'éveillait seulement: son cœur engourdi de vierge froissée.

III

L'année s'écoulait, scandée au rythme des grandes fêtes. Pour les deux sœurs, la vie s'activait ou se ralentissait avec elles. Mais cette saison-là prenait aux yeux de Fanny une signification nouvelle, car c'était la première fois que le grand espoir de l'amour mûrissait en elle.

Les semaines de Passion vinrent et s'en allèrent dans un printemps précoce qui réveilla brusquement la terre glacée sous les brumes normandes. Il y eut les sorties pour les services du soir de la semaine sainte, alors qu'une seule étoile s'allumait dans un ciel indiciblement violet et que l'air semblait presque tiède.

Les sœurs «montaient» au temple et toujours retentissait derrière elle et au fond de la poitrine de Fanny le pas vif de l'instituteur.

Il remplissait les fonctions de lecteur et, de leur banc, les demoiselles voyaient sa haute taille se dresser au-dessus de la petite chaire placée à l'ombre de la grande. Dans sa bouche, la liturgie prenait pour Fanny une beauté plus grande, plus poignante, et les commandements tonnaient avec leurs défenses et leurs sanctions, terriblement.

Il chantait aussi à pleine voix, entraînant les auditeurs clairsemés du début du service, le long des psaumes aux paroles naïves et profondes:

__Comme la cire fond au feu,__ __Ainsi des méchants devant Dieu__ __La force est consumé-é-e...__

Et Fanny sentait un bonheur confus, parce que sa voix se mêlait en un mariage mystique à la voix qui dominait toutes les autres.

Cependant, Berthe changeait d'attitude. Ce soupçon que Fanny avait senti peser sur elle s'était sans doute apaisé, car elle n'en montrait plus rien et recevait avec émotion les attentions du voisin.

Dans les maisons qu'elles fréquentaient, on les interrogeait sur M. Froment et on racontait ce qu'on avait appris sur lui. C'était ainsi qu'elles surent son histoire, de la bouche de Mme Gallier.

Il était de Picardie, cette province qui fournit tous les instituteurs protestants de la région. Et il se trouvait quelque peu en disgrâce à l'école de Beuzeboc, à cause d'une grande ombre

d'amour qui l'enveloppait. On disait cela à voix basse, comme si ces choses de mystère ne supportaient ni le jour ni le bruit, ou comme s'il avait été là, à écouter.

C'était, dans la grande ville de l'Ouest, où il se trouvait: une femme mariée qui s'était tuée pour lui. On ne savait pas bien le rôle de M. Froment dans la tragédie. Pas tout à fait répréhensible assurément puisqu'il exerçait toujours. Il lui en restait comme un reflet de fatalité plutôt que de culpabilité, qui s'attachait à lui, à tous ses mouvements, et le transformait en héros d'amour dans la fadeur ambiante des gens et des choses.

--Et, concluait pathétiquement Mme Gallier, on dit qu'il ne s'est jamais consolé.

Berthe interrogea avec une espèce d'avidité.

--Vraiment? Mais y a-t-il longtemps?

Mme Gallier passa avec incertitude ses mains rêches sur son tablier de moire.

--Je crois qu'il y a cinq ou six ans.

--Alors, on l'a envoyé dans un petit poste avant de le nommer ici?

--Mais oui, il vient de l'Eure; d'un bourg, je crois.

Fanny écoutait sans rien dire, comme toujours, mais tellement mieux que tous ceux qui sont distraits par leurs propres paroles. Et il arrivait généralement que les autres posaient les questions qu'elle aurait voulu poser elle-même.

--Et a-t-il encore ses parents?

--Non, personne, personne. C'est un orphelin, sans frères, ni sœurs, tout seul.

Fanny pensa comme elle le faisait quand on prononçait ce mot devant elle: «Il est comme mon petit Félix!»

Car, au fond d'elle-même, il ne restait plus que ceci de son malheur lointain: le nom de son fils et, puisqu'il faut bien se représenter un être, une silhouette qui restait indécise entre l'enfant et l'homme. La catastrophe presque disparue, comme la figure du coupable, comme la lettre et comme le voyage, tout s'enlisait sous le sable mouvant des jours et des habitudes que la marée de la vie apportait sans relâche.

Et cette similitude de sort avec son fils fut encore quelque chose qui l'attira vers le bel homme romantique et triste.

Souvent, elle montait dans les anciennes «étentes» à coton de la fabrique désaffectée qui bordaient la ruelle. Et là, elle regardait vivre l'école, dont le petit peuple, épelant, chantant, récitant, n'était que le reflet du maître. Entre les lames de bois inclinées, elle ne voyait rien que le toit, les fenêtres ouvertes, le jardin, mais cet espionnage furtif la remplissait d'un émoi un peu coupable.

La Pentecôte vint dans la gloire fleurie des pommiers. L'œil fatigué de blancheurs ne distinguait plus, au long des routes, les jeunes filles marchant sous leurs voiles, des arbres escaladant les pentes sous leur parasol neigeux. Il y eut un beau service, plein de chants éclatants, et l'émotion de l'Eglise autour de ses lis emplit le vieux temple. Ce jour-là, pour la première fois, Fanny sentit son cœur chanter l'hosanna en elle.

Lentement, elle s'éveillait à l'amour, comme ces roses d'automne qui éclosent avec tant de peine à travers les froides rosées, les nuits glacées et les pâles soleils et qu'un jour glorieux d'octobre vient enfin ouvrir jusqu'au calice. Le miracle commença vraiment pour elle par cette Pentecôte.

Ce fut chez M. Poirier, le pasteur, qu'ils se rencontrèrent, cette après-midi-là. Les sœurs, ayant décidé cette visite nécessaire, «montèrent» au presbytère vers cinq heures. Sur le seuil du salon, Fanny eut un mouvement de recul. M. Froment était là, assis dans un fauteuil et qui lui souriait, comme s'il l'attendait. Et, dès ce moment, ils furent isolés des autres, et sans l'embarras qu'on éprouve dans un tête-à-tête trop ardemment désiré.

Ils sortirent au jardin que fleurissaient de grands rhododendrons pourpres, violets et blancs et une azalée arborescente couleur de feu, unique dans la ville. Quelques dames en visite et le pasteur marchaient lentement le long des allées. Fanny et l'instituteur se trouvaient l'un près de l'autre et Berthe, prise malgré elle par Mme Poirier, ne pouvait intervenir.

Ils allaient sans rien dire. Sous sa toque de paille et de ruban, le profil de Fanny descendait purement et, pour la première fois, elle songeait: «Est-ce que je suis bien?»

Les minutes s'ajoutaient les unes aux autres, et le silence, dangereux de pensées, devint enfin intolérable. Alors Silas Froment commença une phrase quelconque, d'une voix qui tremblait un peu.

Il n'y eut rien de plus ce jour-là. Mais, pour Fanny, le miracle avait eu lieu. Cette voix d'homme, cette voix virile et chaude qui,

pour elle, s'était cassée dans l'émotion, contenait un aveu qui surpassait son attente.

Des jours, elle en vécut. Elle se disait: «Je suis sûre maintenant que c'est moi qu'il aime.» Et toute une théorie de rêves très purs et un peu enfantins se déroulaient dans sa tête de quarante ans, nourris du peu de littérature qu'elle possédait, car sa triste expérience était d'autre sorte et ne lui servait pas plus que si elle avait appartenu à une autre.

Cependant, la petite ville aux yeux vigilants ne faisait encore que les regarder. Ils se voyaient chez des tiers, au hasard des visites et, parfois, en une de ces conduites du soir, qui sont de rigueur. Jamais le voisin n'était entré chez les sœurs, et leurs rencontres sur la route, leurs conversations à la petite porte de la ruelle se trouvaient déjà soigneusement cataloguées, étiquetées dans l'herbier de la médisance, pour en sortir en temps voulu.

Cela n'allait guère plus loin pour le moment. D'ailleurs, en province, on ne médit que d'un couple, et cette cour timide, qui se passait à trois, ne tombait pas sous la critique. Surtout on ignorait laquelle des deux sœurs pouvait être l'élue, et la critique a besoin, pour se manifester, d'une sorte de certitude. On disait donc seulement, en voyant les deux sœurs revenir du temple, tandis que l'instituteur les suivait de loin ou quand, les ayant rattrapées, il s'arrêtait pour une conversation de cinq minutes à la grille: «M. Froment est bien aimable avec ces demoiselles.»

L'opinion générale croyait qu'il choisirait Berthe.

Entre les deux sœurs, pourtant, la balance paraissait tellement égale que la jalousie de Berthe, si prompte à l'ordinaire, ne s'éveillait pas. Quand elle parlait à Fanny du voisin, sa figure se

pavoisait d'espoir, tant que l'autre, gênée, détournait les yeux. Mais son silence habituel l'environnait si bien et Berthe songeait si peu à l'observer que son embarras ne comptait pas.

Elle traversait cette période cruelle et délicieuse que toutes les femmes ont connue à un moment quelconque de leur vie profonde, et dont l'âge ne fait que doubler l'amère douceur, puisqu'il y mêle le goût de cendre de l'avenir déjà presque consommé. Elle se disait: «C'est la dernière fois, la dernière. Après, personne ne me regardera plus comme cela.»

Des dates tombèrent encore: la Fête-Dieu, le 14 juillet qui étend sur la vallée un réseau de sonneries de clairon et finit en apothéose avec les fusées du feu d'artifice. Fanny sentait le temps s'écouler avec la joie de sentir mûrir son bonheur et la crainte horrible de ne jamais pouvoir le cueillir.

Enfin le jour fut là, si tôt qu'il la prit au dépourvu, comme toutes les choses trop espérées.

C'était un chaud après-midi de juillet, où le ciel, d'un bleu sombre, roulait de gros nuages blancs au-dessus de la vallée qu'ils suivaient jusqu'à la Seine, cachée derrière les dernières collines de l'horizon. Berthe partit faire en ville quelques courses qui la retiendraient une couple d'heures. D'ailleurs, elle caressait secrètement l'espoir de se faire offrir, chez une des vieilles dames de leur société, un de ces petits goûters soignés que les femmes sans hommes préfèrent aux repas classiques.

Fanny, un peu alanguie par la chaleur, préféra rester, et sa sœur, contre son habitude, n'essaya pas de la contraindre. Vers quatre heures, elle songea à descendre au jardin où elle devait couper quelques légumes.

Au fond, la petite porte brune de la ruelle, qui l'attirait toujours magnétiquement, était fermée. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Le père Oursel préparait des rames sous le hangar, avec cette patience des gens âgés pour lesquels le temps paraît si singulièrement indéfini. D'un geste machinal elle tira la ceinture de la blouse mauve qu'elle portait, rajusta l'empiècement carré formé par un ruban de velours noir, redressa son petit tablier de maison en cotonnade du pays. Son manque d'éclat même, la rareté de ses gestes, la lenteur de son allure lui donnaient quelque chose d'apaisant, de rafraîchissant dans la langueur oppressante du jour. Elle avait pris le Journal de Rouen pour le lire sur le banc ombragé; mais, quand elle vit le désert qu'était le jardin brûlant, sous le soleil, elle plia le papier en deux pour s'en coiffer.

Elle revint du carré avec trois artichauts à la main, comme un bouquet. Cette fois, elle dut passer près de la petite porte et, malgré tout ce qu'elle s'était défendu en raisonnant, elle posa les doigts sur la clenche de fer triangulaire. Le métal brûlait si fort qu'elle le lâcha aussitôt. Et cette défense naturelle de la serrure décida tout à fait l'instinct qui la guidait. Elle ouvrit la porte.

De l'autre côté de la ruelle, Silas Froment ouvrait la sienne.

De saisissement, ils ne dirent rien, tout d'abord, se regardant à satiété. Et puis ils se déprirent enfin des yeux, et cherchèrent les paroles qu'il fallait.

--Ah! dit Silas. Ça, par exemple! c'est une rencontre inattendue.

Et, comme ils se rendaient compte combien elle avait été attendue et espérée, ils sourirent ensemble d'un air contraint.

Sans bouger de sa porte, Fanny tendit la main. L'instituteur fit alors un pas pour la prendre. Et quand il tint, cette main, petite, fraîche et fondante dans la sienne, quelque chose de résolu passa dans ses yeux incertains, et il dit:

--Je voulais justement vous parler, mademoiselle Bernage, et j'avoue qu'en ouvrant cette porte, j'espérais beaucoup qu'un heureux hasard...

Sa phrase continua longuement. Ainsi que toujours, il parlait avec soin, avec recherche, avec satisfaction. Fanny l'écoutait, charmée, comme si jamais elle ne se lasserait de l'entendre sous le soleil implacable qui flambait entre les murs de la ruelle. Et ce ne fut que quand il eut fini qu'elle comprit tout à fait le sens de ce qu'il disait. Il voulait lui parler! Du coup, elle eut un tremblement, et ses mains fraîches se glacèrent. Enfin, elle dit:

--Me parler, monsieur Froment, vraiment?

Il se pencha et dit gravement:

--Oui, j'ai quelque chose à vous demander.

Elle osa le regarder en face, de ses yeux pâles et, dès cet instant, elle sut ce qu'il avait à lui dire et ce qu'elle lui répondrait.

Pourtant, l'habitude, la réserve la retenaient là sur cette porte qu'elle n'osait livrer. Et elle dit:

--Mais...

Il comprit, et, indiquant son jardin à lui, qui, derrière l'ombre portée de l'école à cette heure-là, semblait un asile de fraîcheur, il dit:

--Si vous voulez!

Elle eut un geste de défense, et recula sur le seuil. Alors, avec respect et autorité, il passa devant elle, et referma la porte.

--Vous êtes seule? demanda-t-il.

Elle fit oui, de la tête, soulagée, à présent qu'il était entré, de n'avoir plus à choisir. Il fit un geste du côté du père Oursel.

--Et votre domestique?

--Le père Oursel ne parle jamais. D'ailleurs il est sourd.

Il saisit doucement le bras de Fanny et la guida vers le banc ombragé du noisetier. Quand elle fut assise, elle s'aperçut avec confusion qu'elle tenait les trois artichauts et qu'elle était encore coiffée du journal. Elle l'enleva à la hâte pour le déposer sur le banc, sous les légumes, et lissa un peu ses cheveux. Ses pensées tournaient avec rapidité derrière son front. Elle se demandait avec crainte: «Comment est-ce, comment est-ce, un homme qui vous demande?» car elle n'avait gardé de l'amour que l'effroi des gestes et des propos. Et l'herbager qui était venu à brûle-pour-point se proposer était d'une autre sphère que le maître d'école.

Cependant, Silas Froment semblait se recueillir. Le bourdonnement continu de la fabrique d'en face remplissait l'air. Sans tourner la tête, elle le voyait, beau, sévère, avec sa tempe argentée et son grand air de sagesse; et elle se disait: «Jamais, jamais, je ne pourrais lui dire!» Alors, cela déborda de ses lèvres, comme ces nausées que rien au monde ne peut retenir, et elle dit:

--Monsieur Froment, moi aussi...

Surpris, il la regarda. Surpris, du son de sa voix, mais non des paroles qu'il ne comprenait même pas. Alors ce regard trop doux l'arrêta; elle sut qu'elle ne trouverait jamais les mots nécessaires, et, un peu lâchement, elle voulut l'entendre d'abord. Elle savait bien que son silence faisait parler les autres.

Il attendit un instant, toujours en la regardant, et il dit enfin:

--Mademoiselle, vous trouvez très singulière ma démarche, mais il fallait que je vous parle. Nous ne nous voyons jamais que par hasard et au milieu des autres... et j'avais besoin de vous voir seule.

Il s'embarrassait, se perdait dans le labyrinthe des mots qui se refermait sur lui. Une pause lui redonna son sang-froid. Il continua:

--Vous a-t-on parlé de moi?

Fanny fit oui de la tête.

--Ah! dit-il, c'est ce que je pensais.

Il s'arrêta quelques secondes, comme indécis sur ce qu'il allait dire, puis, avec un geste qui balayait, il reprit:

--Eh bien, tout cela, c'est du passé; j'ai résolu de vivre une nouvelle vie et, pourtant, je n'en trouvais pas le courage. Mais je vous ai vue, j'ai compris que c'était vous qui pouviez m'aider. Mademoiselle, voulez-vous m'épouser?

Fanny ferma les yeux pour savourer son bonheur avant que rien ne s'y mêlât.

C'était ainsi, c'était ainsi! Respectueux, doux et ardent à la fois, la tête découverte et les yeux implorants, toute la force age-

nouillée devant la faiblesse, voilà comme elle avait toujours rêvé un amoureux. Elle ouvrit les yeux. Il n'avait pas parlé d'amour. Alors elle dit, le visage détourné, avec cette confusion que les femmes savent qu'elles doivent montrer:

--C'est un grand honneur, monsieur, je ne vous dis pas non.

Il se redressa, comme fouetté dans son orgueil. Elle eut peur et étendit la main:

--Mais, peut-être, seulement...

Il se pencha, prit sa main dans les siennes, qui tremblaient.

--Je serai si heureux, Fanny, voulez-vous?

Elle sentit qu'il lui était aussi impossible de dire non que de se lever et de s'en aller. Et son silence acquiesça.

Il serra encore sa main avant de la laisser aller. Et ce fut tout. Leur situation à découvert sur le banc, la proximité du père Our-sel, qu'on voyait toujours remuer des branchages, les obligeait à garder l'apparence, qu'ils devaient avoir, de deux voisins causant de choses indifférentes.

Et puis Silas Froment se leva et, machinalement, Fanny reprit les artichauts. Alors, rapidement, il se baissa et, la figure tout près de la sienne il dit à voix basse:

--Vous m'avez promis, vous m'avez promis.

Il allait peut-être l'embrasser, mais, prise d'un émoi singulier en revoyant, après plus de vingt ans, la figure d'un homme au-près de la sienne, elle retira un peu la tête. Il reprenait:

--Il faut que je m'en aille. Quand nous verrons-nous?

Alors, d'un seul coup, tous ses soucis redescendirent sur elle: Berthe et sa jalousie, son opposition possible, et, surtout, ce secret qu'il fallait avouer. Et, pour aller au plus vite, elle dit:

--Non, non, je ne veux pas qu'on le sache encore, pas encore.

Elle parlait avec une hâte et une ardeur qui lui étaient si étrangères qu'il la considéra étonné.

--Ah! dit-il.

Il réfléchit un peu et ajouta:

--Il faut que nous soyons mariés à la rentrée.

Il avait pris ce ton de certitude avec lequel les hommes ordonnent ces choses. Fanny eut un frisson d'angoisse. Comment lui dire? Elle commença:

--J'aime mieux que ma sœur...

Il l'interrompit:

--Mais vous ne dépendez de personne, ni moi non plus. C'est ce qu'il y a de bien dans un mariage comme le nôtre. Voulez-vous que je lui parle?

Avec épouvante elle le regarda. Voyons, il fallait lui dire. Mais quoi? quels mots trouver pour parler de ce passé oublié, mort, en poussière? Vingt ans, plus de vingt ans! Elle savait si mal parler des choses de tous les jours, comment pourrait-elle parler de cela? Elle cherchait avec désespoir les paroles qu'il fallait. Et, en levant les yeux sur lui, elle vit qu'il souriait et que toute sa belle figure avait pris un air de tendresse. Il se pencha, saisit sa tête entre ses mains et, sans la baiser, l'appuya contre la sienne. Ce

fut si doux qu'elle défaillit de joie en fermant les yeux. Quand elle les rouvrit, elle était seule. De la porte, il lui envoyait un dernier geste d'adieu; et Berthe ouvrait la grille.

IV

Ce ne fut qu'à la fin de sa nuit d'insomnie qu'elle songea qu'il ne lui avait rien avoué de lui-même. Jusque-là, elle avait tourné et retourné ses remords, qui la brûlaient d'une brûlure intolérable. En songeant à cela, elle s'assit sur son lit. A mi-voix, elle dit: «Silas, Silas!» Et elle se rappela pour la vingtième fois ce moment de douceur qui était le premier de sa vie, ce moment où elle avait vu cette grande tendresse illuminer la belle figure de son ami. Elle répéta: «Mon ami, mon ami!»

Pourtant, il n'avait rien avoué. A la vérité, une phrase la tourmentait: «Tout cela, c'est du passé.» Mais aucun mot n'expliquait ce que voulait dire «cela». «Vous a-t-on parlé de moi?» aussi: question adroite pour éclairer ce qu'elle savait, et qui n'avouait rien.

Ainsi, il lui offrait sa vie sans rien lui dire de ce qu'elle contenait. Il ne croyait même pas lui devoir compte du passé.

Elle gémit tout haut: «Et moi, et moi!» Car, dans cette espèce d'innocence, d'honnêteté que rien n'avait pu détruire en elle, il ne lui semblait pas que cela la déliât de son devoir. Non. Elle se disait: «Voilà les hommes. Ils ont de la chance.» Et c'était tout. «Comment lui apprendre?» Car c'est toujours là qu'elle en reve-

nait. Et, à l'heure actuelle, elle ne comprenait pas comment elle n'avait pas trouvé moyen de parler.

Berthe, à côté, ne devait pas dormir, car elle l'entendit se retourner. Et ce fut un nouveau tourment. Où trouver le courage de dire à Berthe: «Je suis fiancée à M. Froment»?

Alors elle prit une résolution: «Je ne suis pas fiancée, tant que je ne lui ai pas avoué mon malheur. S'il ne veut plus, Berthe ne saura rien.»

Mais, déjà, elle tremblait en songeant à ces yeux vigilants et cruels qu'il faudrait abuser, et sa peine lutta avec sa joie jusque dans le sommeil qui vint la surprendre à l'aube blanche.

* * * * *

Le lendemain, après le repas du soir, les sœurs allèrent respirer la fraîcheur des prés de la vallée, comme c'est la coutume d'été un peu intermittente. Elles gagnèrent par les escaliers l'ancienne route de Villebonne, qui serpente entre les haies vivaces, à moitié folles, qui bordent les «cours» à pommiers. La grande chaleur de la journée cédait à la fraîcheur qui montait du sol toujours gorgé d'eau par la rivière, et descendait des bois qui suivent les collines sans arrêt. Le ciel était une coupe d'émeraude sur le vallon vert, dans le déchaînement des herbes et des feuilles de juillet, alors que, les fleurs étant passées et les fruits pas encore distincts, il semble qu'il ne soit qu'une couleur au monde pour peindre la terre normande.

A la rencontre d'une femme accompagnée d'une petite fille, Fanny s'arrêta. Elle reconnaissait une élève de l'école du dimanche, qui, justement, était absente de la dernière classe.

Berthe la laissa avec elle et continua sa route. Elle venait de tourner le coude brusque que fait le chemin encaissé, quand elle remarqua sur le talus un homme assis. C'était un chemineau, un de ces êtres sans âge, cuits, recuits et lavés au chaudron du ciel, et sur lesquels tout, même le visage, semble rapiécé.

La curiosité de Berthe ne touchait pas aux spectacles de la vie inconnue; elle passa sans remarquer qu'il la regardait avec insistance.

Derrière elle, il se mit debout d'un mouvement de reins plus animal qu'humain, et la suivit. Le ciel fonçait très vite. Déjà, au-dessus du Val-à-la-Reine, paraissaient quelques étoiles, et la voix affaiblie du rossignol descendit d'en haut sur la vallée.

Berthe se retourna pour voir si sa sœur arrivait et se trouva face à face avec le vagabond. Il leva la main vers son espèce de coiffure.

--Mademoiselle! fit-il.

Elle se retourna tout à fait, et le dévisagea.

--Quoi donc?

Tant de dédain résonnait dans ces simples mots que le dur-à-cuire le sentit.

--Faites excuse, dit-il. J'ai besoin de vous causer.

--A moi?

--Oui. Je sais bien que vous êtes les dames de la maison blanche, là-haut.

Berthe, qui ne manquait pas de courage, se sentit interdite. Un mendiant ou un voleur! Elle regarda autour d'eux. Par fatalité, sur la route fréquentée, aucun passant ne s'annonçait. Mais l'homme continuait:

--N'ayez aucune crainte. Je ne suis pas-t-un malfaisant. Raccommodeur de faïence, c'est tout. Mais c'est pas par rapport à ça. C'est une commission.

Berthe, qui avait fait deux pas en arrière, s'arrêta, surprise.

--Une commission?

Et, tout à coup, elle songea à Silas Froment.

--Quoi donc? demanda-t-elle plus doucement.

--Ah! je savais bien que vous m'écouteriez, dit-il avec importance. Voilà c' que c'est. C'en est un que j'ai rencontré là-bas (il fit un geste de sa tête hirsute vers une orientation vague) qui m'a dit: «Si tu passes à Beuzeboc sur le trimard, une fois, t'iras là et là.» Il m'a bien expliqué vot' maison; et tu lui diras, à la plus vieille, tu lui diras de ma part...

Il hésitait. Berthe dit:

--Mais qui, d'abord? Dites-le une bonne fois.

Alors il s'approcha et, tout bas, sa figure hérissée de mèches de cheveux et de barbe, à la fois malpropres et décolorés, tout près de celle de son interlocutrice, il dit:

--Vallée...

Elle ne comprit pas tout d'abord.

--Vallée? Qui donc?

Subitement, la mémoire du nom maudit lui revint et, sa curiosité enfin bien allumée, elle questionna encore:

--Et d'où alors?

Il refit son geste bizarre, et prononça lentement:

--Poissy. Centrale. Prison.

Malgré sa maîtrise, elle faillit se trahir. Mais le temps pressait. Il ne fallait pas que Fanny vît le messenger. Alors, elle composa son visage le plus indifférent.

--Ce n'est pas pour moi, dit-elle. C'est ma sœur aînée qui s'intéressait à ce malheureux. Je lui dirai.

L'autre leva la main.

--C'est donc pas vous la plus vieille? J' croyais.

Elle pinça les lèvres, sensible à ce coup, au milieu de son bouleversement.

L'homme reprit:

--Attendez, vous savez pas quoi. Vous lui direz: «Le bonjour». C'est tout.

Berthe répéta machinalement:

--Le bonjour? Bien.

Et puis, songeant qu'après tout il ne savait peut-être rien, et pour en apprendre quelque chose elle ajouta:

--C'est un pauvre malheureux. Ma sœur a été bonne pour lui.

L'autre se mit à rire silencieusement.

--A' ne le sera plus. Il est mort, Vallée.

Fanny apparaissait au détour du chemin. Berthe fit un signe de tête et, sans rien de plus, elle quitta le vagabond pour aller vers sa sœur.

L'obscurité montait. Les talus, les haies, les arbres se couvraient de cette cendre grise qui les décolore peu à peu. Fanny, surprise, cria:

--Tu reviens déjà?

Et, dans l'indécise clarté, elle vit sur la figure de sa sœur, qu'elle déchiffrait si vite, quelque chose de redoutable.

Elles reprirent le chemin du retour. Dans la douceur infinie du crépuscule sur lequel pleuvait la chanson de l'oiseau amoureux, elles avançaient pesamment, chargées de colère, de haine et de chagrin. Et elles ne parlèrent pas jusqu'à la maison.

Quand elles furent à la porte de leurs chambres, Berthe dit:

--Entre, j'ai à te parler.

Fanny obéit comme elle obéissait toujours. Elle pensa: «Elle se doute de quelque chose entre Silas et moi. Il va falloir dire tout. Et pour rien, peut-être...»

Elle s'assit. Berthe resta debout, avec des yeux si chargés d'orage, une figure si sombre que Fanny commença de sentir ce tremblement au creux de l'estomac, cette moiteur froide des mains, qui la paralysaient devant une scène imminente. Et la

grosse fille blonde, si formidable dans le clair-obscur de la chambre, commença brutalement:

--Fanny. Vallée est mort.

La pauvre fille se leva d'un coup et bégaya:

--Vallée, Vallée, tu dis?

--Qui, je te dis que Vallée est mort.

Elle n'hésitait pas. Elle ne cherchait pas parmi ceux, nombreux justement, qui portaient ce nom au pays. Berthe s'en étonna un peu, confusément, à peine. S'était-elle jamais souciée de sonder cette âme meurtrie qui se débattait si près d'elle?

Il y eut un silence que remplit l'écho de ces paroles, et Fanny dit, d'une voix essoufflée, la phrase attendue.

--Mais, comment as-tu su?

--Un espèce de vagabond, un chemineau qui m'a arrêtée sur la vieille route quand tu parlais avec la mère Clémentine. Il avait cherché notre maison, il nous avait suivies. Oui, voilà à quoi on est exposé!

Fanny eut un gémissement blessé, et se couvrit la figure. L'autre poursuivit âprement, en créancière qui ne fera pas grâce d'un _item_ sur son mémoire:

--Et il m'a dit qu'il avait une commission à _nous_ faire de la part, donc, de ce Vallée.

Fanny retira ses mains pour l'interroger, car elle voyait bien que tout ne viendrait que peu à peu, et qu'il faudrait qu'elle souffrît longtemps.

--Une commission?

Berthe prit un temps. Le temps de jouer un peu de ce cœur blessé qui palpitait si fort. Enfin, elle prononça avec indifférence:

--Oui. Oh! pas grand'chose! C'était vraiment pas la peine qu'il fasse un détour pour ça, le chemineau. Il a dit: «Vous lui direz «le bonjour» de sa part.» Et c'est tout.

Un peu de douceur parut entrer dans la pièce avec ce mot: «Le bonjour», cette simple salutation familière. Un homme avait été envoyé pour lui porter cela. Il se souvenait. Cela lui fut étrange et doux, malgré la menace qui venait de si loin dans le passé troubler son espoir naissant.

Elle dit doucement:

--Vraiment, il m'a fait dire ça? Pauvre malheureux. Et il est donc mort, maintenant?

Berthe eut un rire sec.

--Tu vas pas l' pleurer, je suppose? Heureux qu'il est mort! On peut dire que c'est un vrai débarras.

Fanny dit seulement:

--Oh! Berthe!

--Quoi, oh! Berthe! cria furieusement l'autre. Sais-tu seulement d'où qu'il te l'envoyait, son bonjour?

La lumière avait disparu. Seule, cette voix acharnée vivait dans la pièce. Fanny ne dit rien, car elle ne comprenait plus. Et le silence des quelques secondes parut interminable. Enfin, la fu-

rieuse se décida à lâcher le plus venimeux des serpents que chaque parole d'elle libérait, comme dans le conte de fées.

--Il te l'envoyait de prison, de prison, comprends-tu? Voilà où qu'il en était arrivé, et c'est là qu'il est mort, plus que probable.

Cette fois, Fanny recula, les mains en avant. Et, de l'ombre, Berthe entendit seulement sortir une plainte:

--Est-il possible, est-il possible?

Peut-être eut-elle un peu de pitié car elle n'ajouta rien sur le moment. Il n'en était pas besoin. Le mot affreux remplissait sa bouche, et leurs oreilles, et la chambre, et la maison. Le vieux logis huguenot ne le reconnut pas; et il finit par s'éteindre dans le silence et l'obscurité.

Ainsi, la voix du passé s'était fait entendre. Fanny restait confondue de cette coïncidence qui lui envoyait ce message au moment même où elle espérait commencer une vie nouvelle. Elle se disait: «C'est peut-être un signe que tout est pardonné.» Et puis, elle retombait dans un abîme en songeant à la fin misérable du pauvre prisonnier.

La nuit suivante, elle vit en rêve le soldat Vallée et le chemineau qui se confondaient en une seule personne. Et une pensée affreuse vint encore la tourmenter au réveil.

Le beau matin de juillet mettait une fraîcheur lavée de rosée au jardin, quand elle descendit. Ses yeux brûlés de larmes se caressèrent à l'ordonnance familière du jardin, à l'évasement du vallon couronné de futaies. Mais son cœur restait lourd en elle, et fatigué.

Elle n'osa pas regarder Berthe; et elles déjeunèrent en silence. Elle s'était fixé cette limite. Alors, comme sa cadette se levait, elle dit:

--Berthe!

--Quoi donc? demanda l'autre d'un air renfrogné.

--Si c'était lui?

--Lui?

--Oui, si c'était Vallée?

--Oh! non, ce n'est pas possible. Il l'aurait dit tout de suite. Pourquoi parler de l'autre? Et puis, il est trop vieux. Il avait au moins cinquante ans. Et puis, il ne m'aurait pas prise pour toi.

Elle s'arrêta en pinçant la bouche. C'était sans doute parti trop vite.

Fanny dit tristement:

--Au bout de vingt-deux ans!

--Non, non, reprit Berthe avec décision, il ne faut pas se mettre ça en tête. Ça n'a pas de bon sens. C'était bien comme il l'a dit.

Elle se leva et sortit. Fanny la suivit au jardin, et, comme, perdue dans ses pensées, elle arrivait contre la petite porte de la ruelle, sa manche se prit dans la clenche de fer. Et aussitôt, ainsi qu'un décor succède à un autre, elle revit Silas Froment qui passait près d'elle, et le banc, avec toutes ces paroles précieuses qu'elle venait d'oublier. Et un peu d'espoir rentra en elle.

Ce furent quelques heures de répit. Les voix chantantes des écoliers qui lisaient en psalmodiant lui faisaient du bien. Elle sarcla une planche de carottes avec ardeur. Ensuite, elle cueillit des pois. Et, comme il arrive, le travail l'engourdissait, l'apaisait, lui donnait surtout cette illusion de rançon qu'il apporte.

Mais après le déjeuner, lorsque la longue après-midi s'allongea devant elle avec toutes ces heures interminables, marquées d'avance sur le visage rond de la pendule à gaine et à poids, elle perdit courage et, timidement elle proposa à Berthe une promenade.

Dans l'ombre chaude de la petite salle astiquée, qu'un rayon de soleil, passé en contrebande sous un volet, éclairait seul, Berthe se trouvait bien installée devant sa corbeille à raccommodage. Rien ne semblait si loin des souvenirs tragiques et des aventures de la passion que cette intimité tranquille. Elle s'étonna.

--Il fait trop chaud. Sortir? En voilà une idée!

Et puis, songeant à quelque chose, elle dit:

--Attendons quatre heures, toujours.

Et elle l'attendit, en femme trop grasse, dans un demi-sommeil, tandis que Fanny, son ouvrage tombé sur ses genoux, songeait à cette prison, à cet endroit inconnu et maudit où Vallée, le soldat, avait trouvé sa fin.

Un peu avant quatre heures, elle réveilla Berthe, qui prétendit n'avoir pas dormi, et elles sortirent tandis que les premiers écoliers passaient en criant.

Devant le portail ouvert, M. Froment se tenait dans l'exercice de ses fonctions de magister. Autour de lui, les petits gars défilaient, touchant leur coiffure ou une mèche de cheveux. Fanny le regardait de loin, et elle vit que, dès qu'il les aperçut quelque chose changea dans la sévérité de sa figure. Il pressa les gosses et se trouva seul au moment où elles passèrent.

C'était la première fois qu'ils se revoyaient depuis le jour des aveux, l'avant-veille. Oui, l'avant-veille seulement, songea Fanny avec étonnement, tellement le temps lui avait paru long, à cause de tout ce qui était arrivé pour se mettre entre eux.

Il les salua, et fit un mouvement vers elles. Berthe céda le pas, mais Fanny l'entraîna. Elle ne pouvait pas lui parler indifféremment ce jour-là.

Les sœurs suivirent la route neuve de Villebonne qui, sur le vieux pont, rejoint l'ancienne. Là, seulement, Fanny s'expliqua :

--Je ne peux parler à personne, aujourd'hui.

Berthe la regarda :

--Puisque personne ne sait rien, qu'est-ce que ça peut faire, par exemple ?

Fanny ne répondit pas. Elle tournait le pont.

--On va donc revenir par la vieille route ? Quelle lubie !

La vieille route, c'était celle sur laquelle le vagabond, l'autre soir, avait guetté Berthe. Fanny allait, le cou tendu, comme hallucinée. Quand elle eut rejoint le coude où elle s'était arrêtée, elle demanda :

--C'est donc là?

Mais Berthe en avait assez. Elle n'avait pas l'habitude de suivre sa sœur. Et puis la chaleur sourde qui filtrait sous le ciel feutré de nuages gris la fatiguait. La vallée était comme éteinte, et tous les verts assoupis se fondaient en une seule teinte terne et morte.

--C'est là, c'est là, oui, c'est là! C'est donc un pèlerinage que nous faisons? Fallait le dire, alors, je ne serais pas venue.

Fanny revint à elle, baissa la tête. Les colères de sa sœur la laissaient toujours petite fille. Elle dit seulement avec humilité:

--Je voulais voir où. Ça ne te coûte pas beaucoup.

Elle se remit à regarder le joli paysage, borné de tous côtés par la verdure envahissante des bas-fonds. Et, tout en marchant, elle se disait: «Si c'était à moi qu'il avait parlé, j'aurais su, j'aurais su plus de choses, j'aurais compris, je n'aurais pas perdu un mot de ce qu'il a dit.»

Elles entendirent le moulin avant de le voir. Le grand bruit continu de la chute libérée emplissait l'air, plein de cette fraîche odeur vaporisée qui annonce les jeux de l'eau. Quand elles eurent tourné le coin du bâtiment qui empiète sur la route, elles virent un groupe immobile auprès du pont de planches à cheval sur la rivière qui coule à pleins bords entre les rives plates des prés.

--Qu'est-ce que c'est? Y aurait-il eu un malheur?

Fanny s'arrêta.

--Allons-nous-en par l'autre route. On n'a pas besoin de voir ça.

Mais rien n'eût pu détourner la curieuse d'un spectacle offert.

--Va-t'en si tu veux. Moi, je vais voir.

Elles avancèrent. Deux hommes du moulin, quatre ou cinq commères arrachées à leur baquet, des galopins faisaient cercle autour de quelque chose qui ne semblait qu'un tas sombre et ruisselant. Enfin, l'un des hommes y porta la main, et un corps se dégagea du paquet informe, une figure embroussaillée et des bras mous.

Berthe cria:

--Un noyé!

Et elle se hâta vers le groupe.

Le plus grand des deux hommes, le garde-moulin, heureux de ce public plus considérable qui lui arrivait, se tourna vers elle:

--Il était arrêté là, au râtelier, derrière la première vanne que je m'en allais ouvrir quand je l'ai vu.

--Y a peut-être longtemps? risqua une des laveuses.

L'homme saupoudré, qui connaissait toutes les choses de l'eau, siffla entre ses dents:

--Le courant est trop vif, mais, après tout, on ne sait pas, parce qu'y avait justement beaucoup de charogne à la rivière an'hui, et qu' tout ça était au râtelier sans qu'on puisse bien voir quoi.

Il prononça simplement cette parole affreuse, et se tut.

--Il est-il d'ici? demanda quelqu'un.

L'homme prononça:

--Non, j' crois pas. J' l'ai jamais vu. C'est un vieux «soleil».

Tout le dédain de l'homme fixé parut dans le joli nom normand des lazzarones qu'il donnait au vagabond de la route.

Berthe s'était penchée. Elle se releva sans rien dire. L'homme lui jeta en riant:

--Le connaissez-vous-t-il, vous, mam'zelle Bernage?

Elle prit un air dégoûté qui arrivait un peu tard sur sa figure, et, sans répondre, se tourna vers sa sœur:

--Viens-tu, Fanny? dit-elle, on a assez regardé.

Mais Fanny, amenée par cette force qui nous tire vers l'horrible et l'inoubliable, avait vu la face bouffie et tuméfiée, les pauvres yeux ouverts et cet air misérable des défunts par violence qui, dans la mort, semble crier vengeance contre la vie. Et elle restait là, vraiment écrasée d'horreur, sans pouvoir détacher ses yeux du noyé.

Berthe dut la secouer et la prendre au bras, de force.

--Allons, viens, nous n'avons pas besoin là.

Elle s'en alla comme à regret, fascinée pour la première fois par l'épouvante.

Dès qu'elles ne furent plus à portée de la voix, Berthe lui dit:

--Tu sais, je l'ai reconnu. C'est l'homme d'hier soir.

Fanny s'arrêta au milieu de la route.

--Comment, l'homme d'hier soir?

--Oui, le chemineau, le vagabond, celui qui m'a parlé sur la vieille route.

--Par exemple, par exemple! C'est lui! comment! Es-tu sûre?

--Si j'en suis sûre! Je l'ai bien reconnu avec sa vilaine barbe et sa défroque. Enfin, je te dis que c'est lui, conclut-elle avec autorité.

Fanny semblait frappée, là, d'un nouveau coup.

Elle dit doucement:

--Pauv' malheureux! Pauv' malheureux!

--Eh bien, alors, rétorqua Berthe, t'es bien bonne, par exemple. Il a bien voulu se mettre à l'eau, c'est son affaire. Mais, pour nous, puisque ça y est, c'est tant mieux.

Comme Fanny marchait en silence, sa pâle figure penchée, elle ajouta:

--Pour toi, toujours, car, enfin, moi, ça ne me touche pas.

Tant de cruauté vainquit la pauvre force tremblante de Fanny. Elle eut un sanglot étouffé, Berthe vit le danger.

--Tu vas pas te donner en spectacle au monde! Tiens, voilà déjà les demoiselles Seigneuret qui nous regardent!

Un rideau de mousseline embrassé laissait voir, en effet, à la fenêtre basse d'une maison bordant la rue, l'approche d'une tête à lunettes, qui se retira vivement. Berthe saisit le bras de sa sœur.

--Tournons dans la sente, on ne rencontrera personne.

Elles entrèrent dans un de ces singuliers sentiers d'eau qui rejoignent la rivière entre deux haies ivres d'humus.

Fanny se remettait. Sur ses joues décolorées, deux larmes séchaient dans leur petit sillon salé. Quand les sœurs arrivèrent au pont de planches disjointes, Fanny dit:

--Asseyons-nous un moment.

De mauvaise grâce, Berthe céda. Elles s'assirent sur le talus herbeux que parfumait l'odeur poivrée du géranium sauvage. La rivière roulait à leurs pieds ses eaux grasses, lourdes de déchets, épaisses d'immondices, colorées par les teintures, ignobles et chaudes. Une nuée en montait vers les branches délicates des vieux ormes et des saules au tronc déchiqueté. D'énormes rats sortaient furtivement entre les racines à fleur d'eau.

Berthe dit tout haut ce qu'elles étaient toutes deux en train de penser:

--Comment se jeter là-dedans!

Et, comme si elle avait attendu qu'elle commençât, Fanny demanda:

--Il t'a dit: «Le bonjour» et c'est tout?

Berthe se tourna tout d'une pièce.

--Te revoilà partie! Mais, ma pauvre fille, il ne faut plus y penser. Tout vient de se finir, là-bas.

Fanny courba la tête pour dérober ses yeux que cette parole un peu adoucie venait de mouiller. Une pensée nouvelle luttait pour s'implanter en elle depuis un moment. Après un silence, elle dit:

--Il n'a pas dit son nom?

--Bien sûr que non. Pourquoi faire?

Fanny ferma les yeux. Si c'était lui, ce pauvre malheureux, si c'était Vallée qu'était venu mourir là?

Et elle dit encore:

--Il avait-il l'air vieux?

Impatentée, Berthe coupa:

--Tu l'as vu aussi.

--Pas vivant. Un mort, ça change, surtout un noyé.

Au fil de l'eau, de petits chats nouveau-nés, déjà gonflés, passèrent. Les nuages s'élevèrent, au ciel un coin bleu parut, et le soleil fit tout à coup du sentier pavé de mâchefer un fin paysage capricieux.

Il semblait à Fanny que sa tête n'était pas assez grande pour contenir ce qui arrivait dans sa vie tout unie. Elle récapitula, comme on le fait, en un éclair. Silas et ce grand espoir d'amour, le vagabond avec son message qui ramenait le souvenir effacé de son malheur. Et ce doute encore, ce doute affreux, car, si c'était Vallée qu'elle venait de voir, elle n'était pas débarrassée comme le disait Berthe, mais perdue, perdue de remords de l'avoir amené là, perdue pour Silas, perdue à jamais. Elle gémit tout bas avec désespoir: «Oh! mon péché!»

V

La sonnette, ce matin-là, se mit à tinter avec hésitation comme si la main qui la tirait n'était point assurée. Puis, attaquée plus fort sans doute, elle sonna éperdument. Le silence qui se produisait à l'arrêt de midi de la fabrique semblait amplifier tous les bruits, et les deux sœurs, debout près de la table où elles allaient s'asseoir, se regardèrent.

--On sonne, père Oursel! cria Berthe.

Le vieux, qui travaillait dans la cuisine, s'était arrêté. Il dit:

--J'entends bien tout de même, j' suis pas sourd!

Il l'était précisément, mais, comme certains infirmes, n'en convenait point. Tout en maugréant, il se dirigea vers le couloir. Berthe le regardait aller.

--C'est drôle, dit-elle; qui ça peut-il être? Un fermier, peut-être, à cause du marché? Mais, ils viennent pas à midi. L'oncle Nathan est en voyage...

Comme tous les gens à l'esprit inoccupé, elle s'éveillait en sursaut devant l'inconnu, et accumulait les raisons qui eussent prouvé, absurdement, que personne n'avait pu sonner.

Mais Fanny qui, pendant ces quinze affreux jours écoulés depuis l'aventure du chemineau, ne se ressaisissait pas, restait là, tremblante, à écouter les dernières ondes de la sonnette s'égoutter dans l'air. Enfin, elle dit avec effort:

--Quelqu'un qui se trompe, peut-être.

Berthe protesta dans un flux de paroles qui déferla longuement. Quand elle se tut, le père Oursel revenait.

--Eh bien? cria-t-elle.

Le bonhomme portait sur sa figure grise un air annonciateur de nouvelles. Il s'arracha péniblement des mots.

--Est un gars. Un soldat. Qui veut vous parler.

La bouche de Berthe et les yeux de Fanny firent ensemble:

--Un soldat!

Et ils se regardèrent tous trois avec cet air d'incompréhension qu'on a devant l'inconnu. Mais Berthe se ressaisit la première, car la marée de sa curiosité montait déjà en elle.

--Mais, comment? un soldat? Il n'a pas dit son nom?

Le père Oursel secoua parcimonieusement la tête.

--Et qu'est-ce qu'il nous veut?

--Vous voir, qu'il dit.

Berthe regarda sa sœur.

--C'est trop fort! Qui ça peut-il être?

Fanny dit doucement:

--On pourrait lui dire d'entrer. On verrait qui c'est.

Elle parlait encore qu'on entendit des pas au fond du corridor. Et, avant que personne eût eu le temps ou la présence d'esprit de bouger, celui qui avait sonné se présenta. Sous l'uniforme bleu et

garance, délavé et raccommodé à gros points, il faisait figure d'un valet de ferme rougeaud, faraud, à la fois effronté et gêné. Il fit une espèce de salut militaire et se mit à se dandiner d'une jambe sur l'autre sans rien dire, tout en regardant les demoiselles en dessous. Suffoquées, elles ne trouvèrent pas un mot. Enfin, Berthe se reprit:

--Bonjour, monsieur, qu'est-ce que vous voulez?

Le gars parut saisir dans cette question l'entrée en matière qu'il fallait, et il prononça d'une voix qui râpait sa gorge:

--Bonjour, dames et la compagnie.

Puis, il recommença à se dandiner à la muette.

Impatentée, Berthe reprit:

--Mais qu'est-ce que vous voulez?

Il les regardait, de ses petits yeux noirs vifs et rusés, et, sans les perdre de vue, il dit enfin lentement:

--J' viens de Bures.

Le mot tomba dans la pièce comme un couteau lancé qui se fiche au sol. Fanny pâlit excessivement et Berthe rougit de tout son sang vite remué de blonde. Le garçon parut enregistrer leur émoi. De plus en plus maître de lui, il cessa de se dandiner.

Dès qu'elle put parler, Berthe trouva une diversion.

--Mais il n'y a pas de soldats à Bures!

Le gars sourit. Il avait de fort belles dents, sur lesquelles ses lèvres minces se retroussaient cruellement. Ce fut très fugitif et il

dit, avec une sorte de solennité dont il marquait ses paroles:

--J' fais mon congé à Lisieux.

--Alors?

--Alors, j' suis de Bures.

L'entretien paraissant fermé par ce mot obstiné. Berthe jeta un regard à Fanny, prête à défaillir, et elle se dressa pour la bataille.

--C'est pas tout ça, mon garçon, dit-elle de son air le plus impérieux, vous arrivez ici sans crier gare, vous entrez sans qu'on vous le dise et puis, pour toute explication, vous répétez: «J' suis de Bures.» Bon, vous êtes de Bures. Et puis après?

Le soldat l'écouta attentivement jusqu'au bout. Puis il dit en affirmation plutôt qu'en interrogation:

--Vous connaissez bien Bures.

--Oui, concéda la grosse fille. Nous y avons connu quelqu'un, plutôt.

Le garçon la regarda fixement comme s'il cherchait quelque chose sur sa figure encolérée. Et il fit un geste vague de paysan.

--Vous y êtes allées.

Fanny tomba sur la chaise, livide. Berthe tourna et, la voyant défaillir, elle s'approcha:

--Folle, dit-elle tout bas, veux-tu te retenir!

Elle plongea ses yeux durs au fond des prunelles vacillantes de l'aînée, comme pour la fouetter du regard, la remettre debout. Ce

fut efficace, la faiblesse s'éloigna, Fanny passa ses mains sur ses tempes et se redressa.

Mais l'adversaire avait profité de l'occasion, et, quand Berthe se retourna, elle vit le soldat qui, trouvant le passage libre, entra dans la cuisine. Alors, elle ne se contenta plus. Les poings aux hanches, elle alla vers lui, grande, forte, puissante, auprès de ce gringalet en uniforme, et, plantée contre lui, elle dit brutalement:

--Ah ça, ne vous gênez plus à présent!

Le gars eut un gros rire.

--J' me gêne pas. J' sais bien que vous savez qui j' suis.

Du coup, la grande fille recula, domptée, et tous sentirent que le moment de l'audace était passé. Il y eut un silence tragique, pesant, intolérable, que rompit enfin la voix singulière, la voix presque inconnue du père Oursel qui disait:

--Est le neveu de Marthe.

Un soulagement passa comme un souffle frais dans la chaleur suffocante qui précède l'orage, en annonçant qu'après tout il n'éclatera peut-être pas, et chacun rendit intérieurement hommage au génie du vieillard taciturne.

--Ah! je m' disais aussi, fit Berthe d'un air presque gracieux, il me semble que cette figure-là m'est point tout à fait inconnue.

Le gars eut encore un sourire qui contenait beaucoup de choses, mais ses paroles acceptèrent avec empressement ce compromis qui permettait de temporiser.

--Sûr, qu'a n' peut pas être inconnue, ma figure.

Et, après un silence, il ajouta :

--J'y ressemble, à ma tante, qu'on dit.

Il les regardait l'une après l'autre avec une fixité si gênante que Fanny sentit qu'il fallait entrer dans la conversation.

--Puisque c'est comme ça, dit-elle faiblement avec un effort vers cette cordialité normande qui est de rigueur dans une invitation, vous allez rester à manger avec nous.

--Vous êtes bien honnête, fit le gars avec une manière de civilité, ça n'est pas de refus.

Le père Oursel, auprès du fourneau, remuait déjà les casseroles d'où montait une bonne odeur de bouillon et de légumes.

--Justement, on a fait le pot-au-feu hier, annonça Berthe, on a le bœuf froid et la soupe.

Les yeux du gars eurent un éclair de sensualité.

--Est bon, ça, fit-il. J' peux-t-il mettre mon ceinturon là ?

Fanny regarda Berthe.

--Montre-lui le porte-manteau, dit-elle, je vais rajouter un couvert.

Et elle entra dans la petite salle en défaillant. Le buffet ouvert, elle s'y plongeait comme dans un refuge. Enfin, enfin, elle était seule, enfin, elle ne sentait plus peser sur elle tous ces yeux brûlants qui fouillaient son secret, enfin, son fils ne la regardait plus, car elle savait bien que c'était son fils.

De ses mains qui tremblaient, à l'abri du battant de chêne ouvert comme une aile, Fanny prit un verre, une assiette à fleurs, avec cette joie obscure que les femmes éprouvent à servir. Elle se disait: «C'est la première fois que je mets la table pour lui.» Déjà, elle avait renoncé à se tromper elle-même comme l'instinct de défense nous en donne si souvent le conseil, et, dût-elle en mourir, elle sentait qu'elle ne le renierait pas une seconde fois.

La petite tâche qu'elle remplissait usa sa première agitation. Et, quand le soldat entra dans la pièce avec Berthe, elle se retourna, presque maîtresse d'elle-même.

Ils s'assirent. Le gars prit sa serviette raide d'empois, et la noua derrière son cou. Le père Oursel apporta la soupière. Avec des yeux luisants le gars tendit son assiette, dont il engloutit le contenu en quelques lappements. Il en demanda une seconde qui eut le même sort. Après quoi, il se renversa sur sa chaise, les jambes écartées, les joues luisantes.

--Est meilleur qu'au régiment, dit-il.

Les deux femmes le regardaient. Elles avaient été élevées avec ces bonnes manières de la bourgeoisie puritaine, à gestes étroits, à pratiques discrètes et silencieuses, et les dîners qu'elles donnaient à leurs fermiers leur fournissaient matière à de longs commentaires, à des plaisanteries auxquelles Fanny elle-même se mêlait parfois. Assurément, l'oncle Nathan avait perdu de sa tenue à la fréquentation des herbagers, et son neveu Lambart montrait une gourmandise trop évidente. Mais celui-ci était auprès d'eux comme un maître auprès d'élèves: un maître en malpropreté, en goinfrerie, en mauvaise tenue: et jamais elles n'avaient rien vu de semblable. Son sans-gêne surtout les étonna. Assurément,

les fermiers reçus par elles vidaient leur verre d'un trait en disant: «A la vôtre!» Mais ils n'en jetaient pas les dernières gouttes à terre avant de le poser. Ils coupaient bien leur pain avec leur gros couteau à manche de corne qu'ils déposaient furtivement à côté de celui du service, mais ils n'auraient pas osé le substituer à la fourchette pour «saucer» les bouchées... Elles n'avaient jamais vu, non plus, un être humain à table, pas même le rudimentaire père Oursel, gratter de ce même couteau ouvert la paume de sa main...

Fanny détournait les yeux, gênée d'une gêne inconnue qui grandissait de ce que Berthe ne quittait pas le soldat du regard.

Et le pire, c'était la conversation qu'il fallait soutenir, puisque le silence est la dernière solution que puissent adopter des êtres qui s'affrontent avec danger. Heureusement, le gars de Bures était de ceux qui n'admettent guère de concurrence au sacerdoce des mâchoires, et il se borna à des réponses en monosyllabes. Pourtant, la loi formelle des repas humains exigea des paroles plus fréquentes à mesure que celui-ci avançait. Et la torture de Fanny la silencieuse fut de trouver ces paroles pour les jeter entre ces deux êtres qui s'observaient avec la ruse de deux ennemis sur la défensive.

Une fois lancé sur le sujet de Bures, il parut que le gars y serait enfin inépuisable. Ce fut un monologue sur le pays, la terre, les habitants, le maire, l'adjoint, l'institutrice, le curé, le cafetier et le boulanger, et un tel, et une telle, leurs fermes et leurs bestiaux. Le dessert passa ainsi, et le café, qu'il fallut arroser d'un marc dont le gars vida à demi le flacon précieux.

Son parler gras de Normand du pays d'herbages sonnait et roulait dans la petite pièce close, mais rien de lui ne se laissait voir à travers, rien qui pût saisir et plaire, rien qui pût révéler ce qu'il était vraiment, d'être et d'âme.

Berthe, dont Fanny scrutait la figure à la dérobée pour y lire son impression, pour y découvrir une idée directrice, quelque chose de stable dans le tourbillon qui l'emportait, Berthe avait éteint son expression, et ne laissait rien voir. Enfin, comme le narrateur arrivait à un point mort, elle se leva.

--Eh bien, mon ami, on a été bien content de vous recevoir, mais, maintenant, nous avons à sortir.

Le gars se leva à regret.

--Vous êtes bien honnêtes, dit-il. Je ne serais pas venu à Beuzeboc sans venir vous voir.

Une intention voilée se fit sentir dans sa voix. Berthe la négligea dans sa réponse.

--A la bonne heure, dit-elle d'un ton qui sonna dur. Vous savez ce qu'il faut faire. Si jamais vous revenez, nous vous recevrons avec plaisir...

Elle hésita un peu:

--...comme aujourd'hui.

--Merci, répliqua-t-il en souriant comme à l'ouïe d'une excellente plaisanterie.

Berthe lui tendit la main. Il la prit et la serra mollement, puis celle de Fanny. Il les regarda encore l'une après l'autre, avant de

se diriger vers la porte.

Quand il eut recouvert son ceinturon et son képi et que les deux sœurs furent auprès de lui dans le corridor, au fond duquel on apercevait la porte avec ses clefs et ses verrous, il dit encore :

--C'est tout pour aujourd'hui.

Et, sur ce mot, seul de tous ceux qu'il avait prononcés, à contenir un peu de ses intentions, il s'en alla.

La porte se referma sur lui avec ce son rassurant pour ceux qui viennent de mettre le danger dehors. Derrière, les deux sœurs se regardèrent.

--Il n'a rien dit ! fit Berthe d'un ton de triomphe.

Fanny ne répondit pas. Aucune parole ne lui venait. C'était comme un rêve qui finissait, un rêve dont elle s'éveillait sans savoir ce qu'il fallait en conserver. Heureusement, Berthe pensait pour elle et possédait déjà une opinion définitive sur l'étourdissante aventure. Elle l'entraîna dans sa chambre et, sans la laisser se reprendre, commença son siège.

--Eh bien, en voilà une affaire ! dit-elle en croisant dramatiquement les bras sur sa forte poitrine. J'en suis encore toute _étremblée_.

Bien assise sur ses bases, elle respirait la force et le courage. Fanny osa presque le penser, en cherchant une réponse qui ne fût point téméraire. Enfin, elle dit :

--Moi aussi.

Berthe la toisa :

--Toi aussi? Ah! toi aussi, pourquoi donc?

Fanny détourna les yeux. L'autre reprit sévèrement:

--Il fallait trembler quand tu as commencé. Tout ça ne serait pas arrivé, et je n'en serais pas là, moi, à supporter ce que faut que je supporte!...

L'orage passa. Une éclaircie de raison apparut.

--Mais, enfin, comment nous a-t-il retrouvées? C'est ça qui me passe.

Fanny osa placer:

--Il a dit: «Vous y êtes allées...»

--Oui, oui, il nous a espionnées: au bout de dix ans, si c'est possible! Mais, tout de même. Oh! il sera revenu à Bures, il aura été voir ces Malandain et la femme du greffier. Mais personne ne savait d'où nous venions...

Fanny pensait: «Je ne pouvais pas échapper à mon péché.»

Berthe continua:

--Et qu'est-ce que nous allons faire?

--Faire? répéta Fanny.

--Oui. Puisque ce Félix nous a retrouvées, il fera ce qu'il veut ici en croyant qu'on a peur du scandale.

Fanny baissa la tête. Elle sentait la toute-puissance de cette argumentation. Et ces mots prononcés lui faisaient voir, en effet, le scandale et l'horreur rejaillissante.

--Tu n'as jamais rien à dire! reprit Berthe avec violence. Pourtant, c'est toi qui devrais t'occuper de tout ça! Enfin, as-tu une idée?

Fanny ouvrit les mains. Une idée? Comme si on pouvait avoir une idée à soi dans un pareil désordre d'événements! Alors, Berthe continua avec cet air de sagesse bornée qu'elle avait quand elle étalait ses raisonnements:

--Eh bien, moi, j'en ai déjà une.

Elle se baissa pour tenir les yeux de Fanny dans les siens et pénétrer ainsi avec effraction dans sa volonté.

--Ce garçon-là, reprit-elle, est venu pour se cramponner à nous. Et comme nous dépassons ses espérances--même alors, elle ne pouvait se résoudre à dire «tu»--il ne nous lâchera pas. Mais il est soldat et les soldats ne font pas ce qu'ils veulent. Il a dit qu'il était en permission de quinze jours. Alors, pour bien lui montrer que nous ne voulons plus le voir, nous allons partir.

Elle regarda triomphalement Fanny stupéfaite.

--Partir, partir, bégaya-t-elle.

Berthe, un grand air de jouissance sur sa grosse figure, la laissa un instant ainsi, comme pour exprimer ce que la situation lui donnait de supériorité. Puis, elle se décida:

--Partir, il n'y a que ça. Nous en aller. Disparaître.

Elle accumulait les synonymes avec une complaisance visible, comme s'ils augmentaient le mérite de sa trouvaille.

--Oui, c'est le seul moyen. Qu'est-ce que tu veux qu'il dise devant une porte fermée? Car il veut nous faire marcher, va, ce gars-là, nous faire marcher, en argent et en tout.

L'appréhension et la colère lui coupèrent le souffle. Elle s'arrêta. Fanny regardait le rai de soleil qui passait à travers les persiennes rapprochées et qui amenait le souvenir de juillet dans la chambre fraîche.

Berthe reprit:

--Nous allons faire deux valises et partir ce soir. Il y a un train qui quitte Beuzeboc sur les neuf heures. Mais nous n'allons pas traverser la ville! Pas si bêtes, pour le rencontrer! Nous allons prendre le train à Gruville.

Elle se tut, et, comme Fanny n'objectait rien, elle continua:

--Tu ne dis rien? Tu ne demandes même pas où nous irons?

--Eh bien où? fit docilement l'aînée.

--A Paris.

Le mot tomba dans la pièce avec ce son magique qu'il a partout. Fanny s'était levée.

--A Paris, à Paris...

--Oui. Il faut faire ce qu'il faut, et il n'y a pas d'autre moyen. Je veux te sauver, ma pauv' fille. Tu n'as pas plus de défense qu'un enfant nouveau-né et ce gars-là, vois-tu, c'est un malin!

Comme toujours, elle jetait sur l'autre ses flots de paroles pour la submerger. Et Fanny, déjà, perdait pied.

--Tu crois, demanda-t-elle faiblement, tu crois?

--Si je crois! Mais si nous restons, il sera ici demain, après-demain, tous les jours. Et alors les suppositions, les potins, les cancans... Qu'est-ce que nous dirons, hein? Et qu'est-ce qu'il dira, lui, partout?

Fanny osa:

--Mais, si nous partons, il peut parler tout de même?

--Non, dit la grosse cadette avec décision, il n'osera pas semer en notre absence une chose pareille. Et puis il détruirait tout en faisant ça. Non, il se fatiguera en voyant qu'on ne tient pas compte de lui et il n'osera pas poursuivre. La peur, ça compte aussi, tu sais! Et, attaquer des gens comme nous, considérés dans le pays, ça ne se fait pas comme ça.

--Alors? dit Fanny timidement.

Mais sa sœur lui coupa la parole:

--Non, non, il ne faut pas dire: «Alors nous n'avons qu'à rester», parce que rester, c'est l'accepter. Si tu ne comprends pas la différence, tu es bien simple, ma pauvre fille!

Elle la dominait de sa masse et de sa décision, et Fanny, encore une fois, comprit que sa cadette avait raison et qu'il fallait accepter le joug sans lequel elle n'était pas capable de se diriger.

--Fais ta valise, ma fille, jeta la grosse Berthe en s'en allant. Juste ce qu'il faut. Quinze jours.

Fanny s'accrocha à ce détail effrayant:

--Mais quoi! comme ça, à Paris? Moi qui n'y ai été qu'une fois...

Berthe secoua la tête.

--Ce n'est pas un voyage d'agrément. C'est un grand ennui qui nous arrive.

--Et de la dépense, plaça Fanny.

Berthe se recula dans la porte pour la toiser.

--L'honneur d'abord! comme disait défunte maman, fit-elle avec noblesse.

Elle se tourna et sortit.

Fanny s'assit, accablée. La honte, la peur, l'angoisse venaient d'étouffer quelque chose en elle, quelque chose qui était la joie maternelle ou, simplement, le sentiment de la maternité. Elle songea qu'elles n'avaient parlé que par sous-entendus et que les mots qui créent les choses ne s'étaient pas trouvés prononcés. Ah! si Berthe eût dit: «C'est ton fils, l'aimes-tu? le veux-tu?», elle n'aurait jamais trouvé en elle la force de dire non.

Et elle osa songer encore:

«C'est avec lui que je serais partie.»

VI

La lumière traînait encore au ciel quand elles quittèrent la maison.

Le père Oursel, que rien n'étonnait, avait écouté en silence Berthe lui annoncer le voyage inattendu et laisser ses recommandations.

--Si on nous demande, vous direz que c'est un voyage d'affaires.

Elle ajouta:

--Il y a une lettre pour l'oncle Nathan. S'il venait une visite, vous diriez qu'on sera là dans quinze jours, et si...

Elle parut hésiter:

--Il y a des pois qui vont «perdre». Vous pourriez en porter à M. Gallier et... au voisin, à M. Froment.

Le vieux hochait la tête, à mesure, sans commentaires. Elle dit encore:

--Et, si... on venait...

Les petits yeux enfouis dans les broussailles eurent un éclair de compréhension. Il dit:

--Le gars?... J' sais bien c' que faut lui dire.

Elle s'assura d'un regard qu'ils se comprenaient, et dit d'un ton détaché:

--Ça n'a pas d'importance, ce garçon... Enfin, on prévoit tout! Pour le reste, vous avez de l'argent, nous vous écrirons. Au revoir, mon père Oursel.

Il grogna une salutation indistincte et Fanny, qui se retournait, reçut son étrange regard de chien fidèle.

La douce nuit d'été sans lune pesait sur la vallée encore chaude du jour. Sur la vieille route, Berthe craignait l'ombre épaisse des tournants. Elles couraient presque en arrivant à la gare.

--Que j'ai eu peur! soupira-t-elle en tombant assise sous la lanterne. As-tu vu. Au pont, un homme qui nous regardait?

Fanny portait en elle une peur qui ne laissait place à aucune autre car, depuis qu'elle avait accepté la fuite en principe et depuis le premier pas fait sur la route du départ, l'âme d'une fugitive était entrée en elle. Les ombres du chemin creux ne recelaient rien d'aussi terrifiant que le passé qui la poussait à présent vers la petite gare déserte. Et elle frissonnait en songeant aux yeux rusés et froids du soldat. Et puis, ce voyage, ce voyage, le troisième de sa vie, la troisième étape de son calvaire... Elle dit vaguement:

--Non, je n'ai pas vu. Je ne pense pas à ça.

Le train arriva en soufflant, précédé de l'œil rond de sa lanterne qui éclairait le ballast herbeux. Les sœurs montèrent dans un compartiment de troisième classe. Berthe souffla:

--Quelle chance! Personne! Si on nous voyait!

A la station de Bréauville, elle fit tout ce qu'il fallait pour qu'on les remarquât, courant le long des wagons, ouvrant et refermant toutes les portières. Pourtant, aucune figure de connaissance ne se trouvait là. Quand le train omnibus qui devait les mettre à Paris à six heures du matin arriva, elles étaient déjà fatiguées d'émotion et d'appréhension.

Ce fut un long voyage morne et lassant. A chaque arrêt dans la nuit, Berthe se réveillait en sursaut, le chapeau de travers, en disant:

--Je ne dors pas, mais, vraiment, si je dormais, ces secousses me réveilleraient.

La figure patiente de Fanny faisait une tache claire dans l'ombre entre une énorme femme prostrée pour un sommeil de toute la nuit et un homme en blouse qui descendit à Pavilly. La tête appuyée au dur dossier, elle se laissait emporter, avec la sensation d'obéir encore, d'obéir contre sa volonté, contre son choix, contre son cœur. Dans le premier choc de ce bouleversement, elle avait perdu son orientation. Derrière Félix, Silas disparaissait. Maintenant, il rentrait dans son champ de vision. Elle songea: «Qu'est-ce qu'il va penser de notre voyage? Il serait venu, peut-être, dimanche, parler à Berthe... A-t-il vu entrer le soldat? A midi... peut-être. Va-t-il rapprocher tout ça? Si jamais il apprenait quelque chose avant que je ne le lui dise, il croirait que j'ai voulu le tromper.»

Une nouvelle torture s'ajoutait à l'autre et, jusqu'à Paris, les deux hommes se battirent derrière son front.

* * * * *

Le petit jour d'été s'éclaircissait quand elles arrivèrent. Une brume enveloppait la cité qui brillait au travers comme un bijou sous une ouate légère. L'odeur fade de l'eau et l'odeur âcre de la fumée entrèrent dans le compartiment malpropre. L'écœurement des matins de voyage tirait les estomacs et les figures. Fanny et Berthe ne se regardaient plus car elles craignaient de lire sur le visage de l'autre ce regret qui vient trop tard.

Au sortir du tunnel, la gare apparut, lépreuse et enfumée et si affreuse, si indigne de la beauté dont elle est la porte infernale qu'il n'est pas un voyageur sensible qui ne s'enfuirait s'il écoutait ce premier mouvement qu'on ne suit jamais. Fanny ferma les yeux. A travers son indicible fatigue de corps et d'âme, elle ressentait l'offense de cette laideur. Mais, déjà, Berthe la bousculait.

--Quoi, alors? On va être les derniers à descendre, quand on est à côté de la porte.

C'était, en effet, un avantage dont il lui paraissait illégitime de ne pas profiter. Les valises leur tirant les bras, elles prirent leur rang dans le peuple incohérent qui s'écoule sur les quais. Et, les barrières de l'octroi franchies, elles furent dans la rue, palpitante encore du réveil.

La place, nouvellement arrosée, s'étendait, presque vide. Paris sentait l'eau fraîche et les fruits mûrs. C'était une ville innocente et inhabitée qui commençait là. Les deux sœurs s'arrêtèrent, incertaines: elles ne s'étaient pas attendues à ceci.

Berthe murmura:

--C'est comme ça, Paris? Tu m'avais pas dit...

Fanny hocha la tête.

--Je l'ai si peu vu! On n'a fait que le traverser quand on s'est réfugié à Villeneuve. Si tu veux, on pourrait y aller, je me rappellerais...

Mais Berthe protesta:

--Ah! mais non, on est à Paris, faut au moins en profiter.

Elles rechargèrent leurs valises et, sourdes aux invites de quelques porteurs et cochers, elles commencèrent l'exploration des rues.

Les hôtels luxueux ne les arrêtaient pas un instant. En passant devant le hall, elles détournaient la tête. Les petits établissements dont le quartier regorge les firent hésiter. Elles ralentissaient le pas, regardaient longuement la porte du bureau, mais, quand un garçon ensommeillé s'avancait sur le seuil, elles se sauvaient en hâte.

Cependant les quarts d'heure passaient. Sept heures sonnèrent. Des voitures de laitiers et de messageries ferraillaient aux pavés. Les tombereaux de la voirie avec leurs chevaux abrutis et leurs conducteurs épileptiques épouvantèrent les sœurs et elles finirent par entrer dans un petit hôtel devant lequel elles étaient passées trois fois.

--Tu vas parler, souffla Fanny à Berthe.

Après de longs pourparlers soupçonneux de la cadette avec une patronne fardée et mal lavée, les sœurs se trouvèrent dans une chambre assez claire située au quatrième étage mais où flottait une étrange odeur d'eau de toilette, de cuisine et de cabinets.

Quand la porte se referma, après les derniers marchandages, les sœurs poussèrent ce soupir d'aise des voyageurs qui viennent d'acheter un foyer.

Berthe ouvrit la fenêtre. Cette fois, la ville commençait sa vie véritable du matin. Dans les rues c'était le réveil de la fourmi-
lière, avec ses courants d'êtres infatigables allant vers des buts mystérieux. Et le bruit terrible des voitures, des autobus, des

tramways, celui des trains proches avec leurs sifflets et leurs jets de vapeur, et celui que font les milliers de pas et les millions de paroles, ce bruit qui est la voix même de la ville montait jusqu'à la petite chambre et jusqu'à elles. Fanny regardait par-dessus l'épaule de sa sœur. La moitié d'une place lui suffisait toujours. Et, confusément, comme il arrive en cette première rencontre, elle sentit qu'elle était absorbée dans quelque chose d'extérieur, plus fort que sa force; et une peur sournoise la saisit.

Quand elles eurent déjeuné de café au lait insipide et de délicieux petits pains, les choses leur semblèrent moins difficiles.

--Qu'est-ce qu'on va faire? osa demander Fanny.

--On va profiter de ce qu'on est ici.

Fanny jeta un coup d'œil craintif vers le garçon qui empilait des assiettes sur le dressoir.

--Profiter?

--Oui. Visiter Paris. Tu y es venue, toi, mais moi, c'est la première fois...

--Oh! dit Fanny tristement, on ne pensait pas à visiter...

--Je te dis pas, s'entêta la cadette, mais enfin tu y es venue. Rien que de traverser, c'est beau.

Elle se pencha.

--A propos, combien de temps que vous avez été à Villeneuve avec maman?

Fanny détourna les yeux. Sa pudeur était sur elle, insurmontable comme au premier jour.

--Huit jours, je crois bien.

--Tu crois bien! Tu n'es pas plus sûre que ça? Que t'es drôle, ma pauvre fille!

Elle s'arrêta, se souvenant tout de même à l'éclat de sa voix, qu'elle n'était plus dans leur maison de Beuzeboc, avec le vieux sourd pour tout public.

--Et alliez-vous à Paris? continua-t-elle.

--Non, oh! non, jamais!

--Eh bien, conclut-elle avec décision, on va le voir pour notre argent.

Elles sortirent.

Dehors, la rue inclinée qui roulait déjà son torrent humain s'entr'ouvrit et se referma sur elles pour les engloutir.

VII

Ce furent dix journées étonnantes. D'abord, elles ne voulurent demander aucun renseignement par peur d'être trompées et selon le défiant _Credo_ normand. Le premier jour, dès qu'elles eurent fini leur petit déjeuner, elles partirent par les rues fraîches encore de la nuit.

Elles allaient, une peu inquiètes, le cou tendu, la main sur la poche, singulières et déplacées parmi les passants qui se retournaient souvent pour les revoir.

Quand elles apercevaient un jardin public, elles y entraient vite pour s'asseoir sur ces bancs offerts gratuitement, sous ces arbres surprenants qui consentent à pousser entre les maisons.

Une à une, elles trouvèrent les églises. Elles y pénétraient en évitant peureusement le bénitier. A Notre-Dame, Berthe compta les chaises. La rosace, pourtant les éblouit. A Saint-Sulpice, les orgues jouaient. Elles restèrent foudroyées contre un pilier, sans oser bouger, comme si ce bruit remplissait l'édifice à leur enlever la possibilité de le lui disputer.

Parfois, Berthe se ressaisissait:

--C'est pas plus beau qu'à Rouen, disait-elle.

Et Fanny traînait partout un cœur blessé et des yeux qui osaient à peine quitter le spectacle terrifiant qu'ils regardaient intérieurement. Les visions nouvelles passaient devant elle, comme devant une glace. Un instant, elle les reflétait sans qu'elles pénétrassent dans son esprit pour y demeurer par le souvenir. Son cerveau, son esprit, son cœur étaient déjà occupés. Quelle place y restait-il pour la curiosité ou l'émotion? Elle suivait sa sœur puisqu'il fallait la suivre, admirait quand il devenait nécessaire d'admirer, s'exclamait parfois, même, pour faire écho à Berthe, mais elle se sentait morte à tout.

C'est ainsi, à pied, et pierre à pierre, qu'elles découvrirent Paris. Mais elles n'y furent émerveillées qu'une fois: lorsqu'elles trouvèrent la Concorde.

C'était un des premiers matins. Il avait plu et le ciel, frais lavé, miroitait dans les flaques d'eau. Une brise, venue des Champs-Élysées arrosés, leur arriva presque dans la rue Royale.

--Ça sent les bois, fit Berthe.

Et ce fut alors qu'elles aperçurent la place comme un désert où le vent les aurait déposées pendant qu'elles dormaient. Devant elles, le pavé s'étendait pour la première fois, illimité, semblait-il, et peuplé de passants semblables à des fourmis affolées. Les statues et les fontaines colossales et l'obélisque sur son fût de pierre paraissaient seuls à la taille de cette immensité.

--C'est comme la mer! dit Fanny.

Un moment, elles restèrent immobiles, vraiment béantes d'émerveillement. Et puis, l'appel irrésistible leur vint comme il vient à tous ceux qui, pour la première fois, aperçoivent l'espace et ses chemins. Elles se jetèrent à la traverse, allant de l'audace à l'affolement, courant entre les voitures lorsqu'il aurait fallu s'arrêter, s'arrêtant lorsqu'il aurait fallu passer, toutes pareilles, enfin, à de grands oiseaux de nuit subitement livrés à la clarté.

Elles y revinrent souvent, tremblantes et fascinées devant ce danger offert qui les tentait jusqu'à ce qu'elles y cédassent.

Berthe disait:

--Mais tous les chemins y mènent donc?

Et, sournoisement, elles s'arrangeaient pour prendre ceux-là.

Quand elles passaient devant les théâtres, elles détournaient la tête. Pourtant, l'Opéra leur sembla digne de faire exception et elles l'admirèrent comme une curiosité architecturale du même ordre que les églises.

Le soir, elles ne sortaient pas et, après leur repas auquel elles trouvaient toujours un petit goût d'orgie, malgré qu'elles le

prissent léger et qu'elles fussent garées tout au bout de la longue table d'hôte souvent plus qu'à moitié vide, elles remontaient dans leur chambre. Là, Fanny, lasse de la journée, se laissait tomber sur le fauteuil qui se plaignait doucement. Et tous ses soucis retombaient sur elle sans partage, comme si la nuit et l'oisiveté la rendaient enfin vulnérable.

Alors, elle se martyrisait de questions, de doutes. Félix et Silas. Silas et Félix. Cette absence de nouvelles où elles étaient pour tout le voyage permettait de tout supposer. Et qui eût écrit? L'oncle Nathan ne dépensait jamais un timbre sans motifs vitaux, et il n'en verrait aucun ici. Le père Oursel était illettré, et aucun de leurs amis ne devait se sentir appelé à communiquer avec elles. Alors? Que se passait-il là-bas? Le soldat était-il reparti? Elle espérait que oui en songeant à Berthe, tant elle avait pris l'habitude de canaliser sa pensée dans celle de sa sœur, jusqu'au moment où l'idée qu'elle ne reverrait plus Félix la frappait comme un coup de massue dont on sent qu'on va mourir.

Sur la nuit éclairée, la forme de Berthe mettait une ombre massive et, quelquefois, à bout de pensées et de souffrances, Fanny venait derrière elle regarder aussi l'iniquité de la grande Babylone. Du quatrième, on distinguait mal les trafics du trottoir, mais l'éclairage, les enseignes lumineuses, l'atmosphère empoussiérée, violente, ardente et parfumée, arrivaient jusqu'à elles. Et surtout, surtout, le bruit sourd, le bruit enfiévré, le bruit de plaisir et de fête du Paris nocturne montait, montait sans arrêt jusqu'à cette petite chambre qui était leur forteresse, et d'où elles se défendaient.

Elles ne parlaient pas; Berthe, par moments, poussait une exclamation étouffée quand un jet lumineux, ou la phrase langou-

reuse d'un violon d'orchestre ou quelque remous de la foule l'étonnait plus fort. Alors, pour s'excuser, elle disait:

--Si «ils» voyaient ça, à Beuzeboc!

Quelquefois le garçon, qui constituait à peu près leur seul truchement à l'hôtel (Berthe ayant déclaré une fois pour toutes que la dame du bureau n'avait pas «l'air comme il faut»), leur proposait à demi-voix des billets de théâtre.

--Pourquoi que ces dames ne se distraient pas un peu? demandait-il.

Et il leur offrait successivement toutes les pièces à succès des théâtres subventionnés et des autres. Berthe prenait un air choqué qu'elle gardait avec peine. Elle répétait:

--Le Moulin-Rouge! Vous dites? Mais c'est pas un endroit comme il faut, ça!

Il y avait une pointe de complaisance dans la façon dont elle répétait ces mots. Et Fanny pensait: «Je n'oserai jamais lui répondre comme ça!»

D'ailleurs, Berthe endoctrinait le garçon qui s'était révélé compatriote, étant d'Harfleur.

--Chez nous, à Beuzeboc, disait-elle, c'est mieux qu'ici. Chez nous, on ne fait pas le veau comme ici. Chez nous, on mange les artichauts à la crème.

Le garçon abondait. La crème? La crème avec les œufs, avec les choux-fleurs, les poulets, les moules, les haricots verts, ah! oui, la crème? Il connaissait ça, et il connaissait aussi Beuzeboc, par ouï-dire, comme une ville de fabriques où on gagnait bon.

Berthe expliquait avec condescendance qu'il y en avait une en face de leur maison et que, même, ça manquait, le dimanche, de ne plus l'entendre. Le garçon parlait des tréfileries et des chantiers qui, tout le jour, grondaient au bord de la basse Seine. Et tous deux, le garçon chauve, éternellement fatigué et la grosse fille endimanchée et dépaysée, ressuscitaient le pays dans la salle morne du restaurant.

Fanny les regardait sans bien les voir et sans les écouter. Les noms familiers l'endormaient doucement, car Paris la fatiguait à mourir. Harfleur, Beuzeboc, et la Hétraye et Cantarville et Lintot et Etainhus. Elle appuyait sa tête sur sa main: il lui semblait être revenue dans la petite salle à manger de la route de Villebonne. Et elle somnolait paisiblement sans ses grands rêves épuisants de la nuit, que pleuplaient les figures ennemies de Silas et de Félix.

Elles visitèrent les musées, passant un jour tout entier au Louvre, de l'ouverture à la fermeture, et mangeant furtivement un croissant sous les yeux gênants des gardiens. Elles parcouraient les salles avec lenteur en regardant à la dérobée les parquets luisants. Mais elles cessèrent de voir les tableaux dont la multitude les rebutait.

Berthe disait:

--Y en a-t-il, y en a-t-il dans cette halle!

Fanny courait derrière, lassée, une migraine serrant ses yeux meurtris.

Quand elles rencontraient une fenêtre, elles regardaient dehors avec envie, mais sans oser avouer qu'elles auraient mieux aimé marcher sur le quai accueillant, plein de soleil et d'ombre

papillotant au vent qui agitait les peupliers de la berge. Quand elles sortirent, elles étaient presque malades de leur marche de sept heures à travers les bâtiments. Elles tombèrent sur un banc du quai.

--C'est tout de même beau, dit Berthe avec conviction. Et toutes ces peintures, tous ces cadres! Et pour rien!

Fanny acquiesça faiblement. Cela glissait sur elle avec le reste. Elle ne sentait qu'une immense lassitude et le besoin, enfin, de se trouver chez elle, avec son souci et son malheur bien présents, sertis dans sa vie ordinaire et non pas transportés dans ce monde hostile et bouleversé. Et ce fut ce jour-là qu'elle osa dire enfin:

--Rentrons chez nous, veux-tu? Je ne me plais pas ici.

* * * * *

Berthe la querella longuement là-dessus. Il n'y avait que dix jours qu'elles étaient à Paris. La somme fixée ne se trouvait point dépensée. On avait dit quinze jours, pourquoi abrégé? Fanny laissa passer le flot, tête courbée. Et elle dit enfin, doucement:

--Ça ferait une économie. On a déjà bien vu tout.

Berthe sembla considérer l'argument. Son avarice devait lutter avec sa curiosité. Elle prononça enfin:

--T'en as donc assez?

--Oui, avoua Fanny, j' voudrais être chez nous.

--Que t'es drôle, ma pauvre fille! T'es jamais contente! On est ici, pas mal, à voir Paris... T'as donc hâte de retrouver du tourment?

Jamais elles n'avaient reparlé du soldat, comme si l'étourdissement de leur vie les empêchait de se souvenir, comme si Beuzeboc et ses soucis n'existaient plus, comme si le fait de couper les ponts eût supprimé le danger. Peut-être était-ce simplement parce qu'elles ne pouvaient pas en parler dans ce milieu nouveau, car les paroles sont, plus qu'on ne le sait, dépendantes d'une atmosphère, d'un ciel, d'un paysage.

Bien que sa pensée n'eût jamais quitté l'aînée, ces mots ressuscitèrent le soldat devant les deux sœurs, aussi nettement que si, vivant, il se fût dressé entre elles sur ce quai plein d'ombres mouvantes, de feuilles et d'oiseaux. Et Berthe dit, d'un ton qui hésitait:

--Qu'est-ce qui se passe là-bas?

Elles virent la maison si bien posée entre son jardin et sa rue et, positivement, la fabrique d'en face fit son ronron incessant qui semble agiter l'air.

--Tu vois, fit enfin Fanny, il vaudrait mieux que nous y soyons...

Elle se tut pour laisser passer le bruit d'un tramway et ajouta:

--Il y a des pois qui «perdent».

Berthe ne disait plus rien. Elle fixait la noble façade du vieux Louvre au balcon noir et or historique. Du doigt, elle le désigna enfin:

--C'est le balcon d'où le roi a tiré sur les protestants, tu sais?

Les yeux de Fanny, qui regardaient en elle un spectacle différent, l'interrogèrent.

--Oui, on nous l'a dit. Tu te rappelles que M. Poirier nous a bien recommandé d'aller voir ça.

--Ah! peut-être, fit-elle sans conviction.

Elles se turent encore, puis Berthe reprit:

--Des pois qui perdent, c'est vrai. Et puis ça va être les distributions de prix qu'on ne manque jamais...

Leur vie quotidienne évoquée les entoura tout à coup et leur sembla, seule, véritable et nécessaire.

--On oublie, ajouta Berthe avec difficulté, on oublie tout dans ce Paris. Pourtant, c'était beau.

--C'est beau, mais on serait mieux chez nous.

Les sourcils froncés, Berthe réfléchissait. Maintenant, finie la fantasmagorie dans laquelle elles venaient de vivre, on rentrait dans le réel, à cause de ces paroles dites qui appelaient les autres.

--Le soldat, dit-elle enfin. Il sera parti, ça, c'est sûr. Mais combien qu'il sera resté? Il a dit qu'il avait quinze jours, mais il n'avait pas d'argent pour rester quinze jours à Beuzeboc!

Fanny plongea d'un seul coup dans son souci. Au même point qu'au départ, sans avoir avancé d'un pas. Elle dit faiblement:

--Sûr qu'il est parti! Qu'est-ce qu'il ferait là-bas?

Un regret inconscient passait dans sa voix. Berthe répliqua avec aigreur:

--Dieu merci! On a fait ce qu'il fallait pour en être débarrassées.

Elle réfléchit encore.

--Faut peut-être pas trop rester parties, on ne sait pas. S'il avait dit des choses, il vaudrait mieux être là pour le savoir. Et puis...

Elle sourit presque et sa grosse figure en fut illuminée. Frappée du changement de sa voix, Fanny la regarda.

--Quoi donc?

--Le voisin va se demander ce que nous devenons.

--Le voisin? Le voisin?

Elle répétait stupidement le petit mot qui venait de lui faire comprendre qu'elle n'avait pas encore touché le fond de son tourment, et que l'hostilité de sa sœur devenait de la rivalité.

Le fleuve incessant des passants coulait devant leur banc. Les regards distraits s'accrochaient aux détails de leurs toilettes, s'amusaient un instant à leurs figures provinciales et disparaissaient pour faire place à d'autres.

Elles se levèrent et suivirent le flot. Déjà la ville avait disparu à leurs yeux, leur existence reprenait son cours dans le lit habituel.

En tournant la tête, elles auraient pu encore apercevoir le banc ombragé qu'elles venaient de quitter; pourtant, elles n'étaient déjà plus là, elles étaient parties, elles étaient arrivées.

VIII

Lorsqu'elles débarquèrent à la gare de Beuzeboc, toutes les écharpes des soirs normands traînaient sur la vallée creusée en entonnoir. Leurs yeux, réhabituaés par la lente progression du voyage, se reposaient enfin avec délices. Voilà le pont qui annonce la ville, et les maisons solitaires qui font sentinelles, et voici la gare, et l'omnibus, et les «soleils», et les sentiers blancs qui montent vers les bois, et les cheminées roses qui dépassent les collines vertes...

--Quel bonheur d'être rentrées, tout de même! cria Berthe en descendant de wagon.

Fanny oubliait sa lassitude. Quelque chose enfin l'accueillait ici. L'air était ami. Les habitudes, le travail et le repos venaient au-devant d'elle.

Et, sur le seuil de la gare, elles aperçurent le soldat qui attendait la sortie en montant la faction.

Glacées, elles s'arrêtèrent. Il leur faisait une sorte de salut militaire sans sourire, gravement, comme pour bien montrer que leur rencontre était chose sérieuse et préméditée et non pas d'aventure.

Berthe se remit la première. Elle prit sa sœur au bras, l'entraîna vers l'omnibus qui attendait, la poussa dedans, y jeta leurs valises. Ce fut étourdissant. Fanny tremblait encore du coup, que la lourde machine s'ébranlait déjà. Quand elle eut repris ses sens engourdis, elle n'eut qu'un mouvement: regarder, revoir Félix. Mais le soldat avait disparu.

Pendant le trajet qui se fit dans le bruit infernal de la grosse voiture ferrailant aux pavés, Berthe lui cria des choses, gesticula. Elle n'entendait rien, ne comprenait rien. Une seule chose demeurait: elle avait revu son fils. Tout au fond d'elle une sorte de grande joie sombre grondait, contre laquelle elle se débattait comme le chasseur qu'une bête, à moitié sortie de sa tanière, a déjà saisi au pied, malgré qu'on la batte, qu'on l'assomme pour lui faire lâcher prise.

Ce fut assez court. La vue de sa sœur hors d'elle-même, celle des rues, des rues faites de maisons où chacun connaissait les demoiselles Bernage, dressa comme un mur d'obstacles à cette marée furieuse qui venait de passer sur elle. Et, tout à coup, elle eut peur: peur du monde en bloc, des gens en particulier: peur de Berthe, et de l'oncle Nathan et du père Oursel même, peur de ce Félix aux yeux durs, peur d'elle-même à cause de ce qu'elle venait de sentir.

Les chevaux grimpaient au pas la dernière côte. Tous les voisins garnissaient les portes dans la douceur du soir. Les sœurs reconnurent leur maison et, devant la porte, le soldat qui attendait.

Cette fois, elles avaient compris. C'était une déclaration de guerre, de guerre à mort ou plutôt à vie. Le Félix commençait à se faire reconnaître. Déjà, toute la ville devait jaser. Les sœurs ne surent jamais comment elles avaient franchi leur grille en frôlant le soldat en sentinelle, comment elles s'étaient trouvées assises, haletantes, chez elles, enfin chez elles, dans ce chez elles menacé.

Comme une espèce d'ange gardien rustique, le père Oursel se tenait dans la cuisine où elles s'étaient réfugiées. Il les regardait avec une sorte de compréhension apitoyée. Mais il ne leur adres-

sa pas un mot, même de bienvenue, à la suite du bonjour caverneux dont il les salua.

Ce ne fut qu'après le souper qu'elles retrouvèrent le calme nécessaire pour en parler. Jusque là, ç'avait été des exclamations, des soupirs et des gestes. La bonne soupe mitonnée, les œufs frais, les légumes nouveaux, tous ces biens dont le goût leur revenait parurent leur redonner un peu d'espoir.

--Il faut en finir, dit Berthe. Père Oursel!...

Le vieillard, qui remuait sa vaisselle dans l'eau fumante, se retourna.

--Père Oursel, ce gars qu'est soldat est là à la porte. Il est-il revenu ici?

Le père Oursel se remit à sa bassine avec un mépris très visible.

--Est rien! dit-il, dans la vraie manière laconique normande.

Berthe connaissait ses façons. Il fallait insister.

--Père Oursel, est-il revenu, oui ou non?

--Il est venu, il est venu... murmura-t-il d'un ton dubitatif. Il y a rien à faire pour lui ici.

--Bien sûr, bien sûr, dit Berthe. Mais pourquoi donc qu'il est planté là comme s'il nous attendait?

Elle osait enfin mettre en paroles leur appréhension. Fanny trembla d'entendre le bonhomme répondre. Mais il se tut, noyant son silence dans le bruit des casseroles. Et elles n'apprirent rien

de plus ce soir-là, ni son sentiment s'il en nourrissait un là-dessus, ni celui des gens de Beuzeboc.

Comme Berthe allait entrer dans sa chambre, Fanny l'arrêta.

--Nous parlerons demain, veux-tu? Je ne peux pas ce soir, je t'assure.

Une si effrayante fatigue creusait ses traits dans sa figure livide aux yeux cernés que Berthe n'osa point passer outre.

--Bon, bon, dit-elle. Repose-toi, ma fille, y en a qui ne se reposeront pas, va!

Sur ce trait, elle se retira, déjà remise du voyage et toute rafraîchie, elle, par la perspective du combat.

* * * * *

Quand Fanny se fut assurée en tremblant, le lendemain matin, qu'aucun soldat ne se montrait sur la route, elle gagna le jardin où Berthe attendait le déjeuner en considérant les pois en train de «perdre». Elle ne savait plus, vraiment, où elle en était, car ce curieux instinct nouveau qui venait de lui être révélé ne la soutenait que lorsque ses yeux de chair pouvaient se poser sur son fils. Hors de sa vue, elle n'était réellement qu'une créature tremblante, agitée, soumise aux autres.

Berthe vint au-devant d'elle. Il y avait sur sa figure une espèce de résolution qui effraya Fanny en même temps qu'elle la rassurait. Et elle attendit qu'elle parlât. Ce fut aussitôt.

--Fanny, pendant que tu dormais, j'ai parlé avec le père Ourssel. Le soldat est venu tous les jours.

Elle s'arrêta, le temps de jouir de son effet sur la malheureuse, et reprit:

--Tous les jours! Tu vois ce qu'on suppose, ce qu'on dit. Encore, ce n'est rien, parce que nous n'y étions pas. Mais, maintenant, qu'est-ce qui va arriver?

Devant elle, Fanny restait pétrifiée, sans voix. Berthe reprit encore:

--Tu ne sais pas? Tu n'as pas une idée? Pourtant, c'est à cause de toi que tout ça est arrivé. Mais j'ai déjà vu ce qu'il fallait faire.

Comme elle se taisait, Fanny retrouva la voix. Elle hasarda:

--L'oncle Nathan lui parlerait bien.

Berthe cria:

--L'oncle Nathan est dans la Manche pour huit jours, voir des chevaux. Il peut en arriver des choses, d'ici huit jours!

Fanny, écrasée, balbutia:

--M. Poirier pourrait...

--M. Poirier?... Un homme comme lui, fourré dans les livres jusqu'au cou et qui se détourne quand il voit une limace sur sa route? Allons donc! qu'est-ce qu'il irait dire à ce mauvais gars?

Malgré elle, Fanny interrompit:

--C'est peut-être pas un mauvais gars...

Berthe agita furieusement les bras.

--Tu le défends, à cette heure, tu le défends? Après ce qu'il nous a fait voir! Un mauvais gars, comme son père!...

Fanny s'était abattue sur le banc. Elle sanglota:

--C'était pas un mauvais gars. Il a écrit. Il regrettait. On peut bien se repentir.

Berthe resta un moment à court. La plus pure orthodoxie lui barrait la route. Et, tout à coup, elle trouva une réponse:

--Œil pour œil, dent pour dent! C'est ça qu'il faut dire, c'est ça!

Fanny pleurait toujours, à sanglots profonds, qui secouaient ses épaules frêles; et tout le chagrin du monde semblait abattu là sur elle.

Le soleil entraît lentement dans le jardin, repliant un à un les pétales jaunes des belles de nuit, ouvrant les petites coupes bleues et blanches des belles de jour. L'air paraissait déborder du ronron doux de la fabrique. Un beau jour d'été commençait dans la vallée.

Les sanglots de l'aînée cessèrent peu à peu. Sans la regarder, Berthe se recueillait. Et elle lâcha enfin le mot par lequel elle gouvernait la vie de sa sœur:

--Ecoute...

«Ecoute, Fanny, tu dis vrai: il faut quelqu'un qui nous conseille, un homme qui puisse, s'il le faut, tenir tête à un homme, parce que moi, ce gars-là, ça me tourne le sang de penser qu'il faut que je lui parle.

«Alors, il n'y a qu'un homme qui puisse nous aider.»

Elle s'arrêta un peu.

--Tu y penses comme moi!

Fanny fit d'un air stupide:

--M. Gallier?

--Tu ne cherches que des vieux. Que t'es simple, ma pauvre fille! Faut un homme encore jeune, d'attaque, qui puisse faire peur. Voyons... le plus près, notre voisin.

Fanny répéta:

--Notre voisin?

--Oui, M. Froment, l'instituteur.

La stupeur morne qui marqua le visage de Fanny dut lui faire voir qu'il fallait la noyer dans des paroles, car elle reprit très vite:

--Tu comprends, ce n'est plus un étranger. Nous l'avons rencontré souvent, il demeure à côté de nous...

--M. Froment, jamais! Oh! non, ce n'est pas possible, fit Fanny, les yeux séchés, les mains jointes.

--Et pourquoi pas possible?

--Mais parce que je ne veux pas, je ne peux pas. Surtout lui!

Elle avait tout dit. Berthe la considéra comme elle le faisait rarement. Fanny comptait pour si peu dans sa vie profonde! Et elle dit lentement, comme quelqu'un qui a enfin compris:

--Ah! surtout lui! Ah! surtout lui! Je m'en doutais bien que tu faisais quelque chose en dessous aussi par là. Mais enfin, tu

l'avoues!

Elle tremblait de fureur, soudain, comme quelqu'un qui vient de découvrir l'imprévu, et non pas comme la prudente toujours avertie qu'elle voulait paraître. Et, à côté d'elle, Fanny tremblait de chagrin et d'émoi.

--Oui, c'est comme ça, dit-elle enfin. Nous étions d'accord. Il devait venir...

Elle s'arrêta, incapable de continuer, tant son bonheur manqué la prenait à la gorge.

--Eh bien, il viendra, dit férocelement la grosse fille. Et on lui dira ça.

Une idée subite parut la frapper.

--Car, enfin, tu n'allais pas prendre cet homme-là sans rien lui dire, tout de même?

--Oh! peux-tu croire ça!

--Est-ce qu'on sait jamais avec toi?

Fanny tenta de se rebeller.

--Tu sais bien qu'avec les autres...

Mais Berthe ne voulait rien de ce côté.

--Les autres, les autres! dirait-on pas qu'il y en avait une douzaine après toi!

Le soleil arrivait sur les héliotropes, qui envoyèrent une bouffée vanillée jusqu'au banc.

Berthe reprit:

--Il faut lui dire, à M. Froment, tout de suite. Puisqu'il faut en arriver là, pourquoi attendre?

Fanny se tordait les mains.

--Pas comme ça, pourtant! Ce n'est pas comme ça que je voulais lui dire!

--Qu'est-ce que ça fait? Toutes les manières sont bonnes de dire ce qu'on veut.

Elle se pencha.

--_Il faut_, _il faut_ lui dire. Il nous donnera un bon conseil. As-tu mieux à proposer?

Elle s'arrêta un instant, comme pour attendre une opinion qui ne vint pas.

--Tu vois bien, tu n'as rien à dire.

Elle se leva.

--A la sortie de onze heures et demie, je demanderai à M. Froment d'entrer un instant.

Fanny s'épouvanta devant cette façon officielle d'agir.

--Entrer chez nous!

--Eh bien, puisqu'il devait venir. Puisque vous...

Elle ne se décida pas à prononcer un mot qui parût consacrer ou même accepter la chose, et, se levant brusquement, elle s'en alla.

Cachée derrière les rideaux de sa fenêtre, Fanny vit la scène redoutée: la grand'porte de l'école s'ouvrant, le flot agité des enfants s'envolant et la haute taille de Silas planté au milieu d'eux.

Et puis Berthe, près de la barrière entr'ouverte, semblable à une araignée dans sa toile, Berthe attendant le passage du grand homme et avançant d'un pas.

Oh! ce pas! Fanny en brûla de honte, tandis qu'elle rougissait lentement jusqu'aux yeux. Et puis ce fut rapide. Quelques mots et Silas entra, refermait la barrière, suivait Berthe dans l'allée, et Fanny entendait résonner son pas ferme sur les marches, dans le corridor.

Alors elle essaya de se composer: «Il faut que je descende, allons, songea-t-elle. _Il le faut._ Il faut que ce soit moi qui lui dise.»

Ce fut un combat dur et court. Elle luttait encore que, déjà, elle descendait l'escalier sans presque s'en rendre compte.

A la porte du salon, elle s'arrêta, surprise. Berthe avait fait entrer sa visite dans la pièce de cérémonie. Cela lui fut encore une occasion d'hésiter. Enfin, elle se vainquit, et, pâle, tremblante, le cœur battant jusque dans la gorge, elle entra.

Tout de suite, elle comprit qu'ils n'en étaient qu'aux préliminaires de l'explication. Silas, debout, sans chapeau à la main, ce qui lui donnait quelque chose d'étrangement familier, se tenait en face de Berthe, la tête inclinée, avec un air de surprise dissimulée. Autour d'eux, la pièce inhabitée, froide, luisait d'un éclat gelé par le vernis des meubles, l'or des cadres, de la garniture de cheminée, les glaces et les vitres. «Il n'y a pas un grain de pous-

sière!» songea Fanny avec satisfaction, malgré elle. Et, aussitôt, elle plongeait dans ses tourments.

Berthe disait:

--Ah! la voilà!

Il y eut le petit choc ordinaire et l'embarras des rencontres. Fanny sentait les yeux de Silas la brûler à travers ses paupières baissées à elle, lui demander: «Pourquoi êtes-vous partie? Où êtes-vous allée? Comment ne m'avez-vous rien dit?» Et le joug écrasant de l'amour, qu'elle ne sentait plus, retomba sur elle.

Comme en rêve, elle vit qu'ils étaient tous assis. Elle entendit sa sœur qui, seule à rompre l'insupportable silence, disait des paroles quelconques pour masquer leurs pensées. Elle entendit: «Paris, oui, Paris. Un petit voyage.» Et, enfin, les mots importants arrivèrent. La voix profonde de Silas répondit:

--Vous avez besoin de moi. Tant mieux. Je ne désire rien tant que de vous être utile.

Berthe recueillit le compliment, le goûta et le digéra. Puis elle dit:

--Voilà. Notre oncle est parti. Nous n'avons que des vieux amis, ici, et il nous faut l'avis d'un homme.

Elle prit un temps.

--C'est à cause de quelque chose que vous avez entendu dire, peut-être?

M. Froment la regardait, sans comprendre.

--Non, vraiment rien.

--Ah! dit-elle d'un ton soulagé.

Il y eut un silence, et puis, elle regarda Fanny.

--C'est à cause de ma sœur.

De tous les durs moments de la vie de la pauvre fille, ce fut peut-être le plus dur. Son cœur lui parut sauter hors de sa poitrine. Elle ferma les yeux. «Si je pouvais m'évanouir!» songea-t-elle. Mais, quand elle les rouvrit, la cruelle lumière de midi était toujours là, autour d'eux, sur elle, sur le visage attentif qui se penchait vers le sien.

Elle fit un geste qui devait contenir bien du désespoir, car Berthe elle-même parut le comprendre. Et, malgré tout, heureuse de reprendre le sceptre de la conversation après l'avoir tendu par mégarde à sa sœur, elle continua:

--Monsieur Froment, vous avez peut-être remarqué un jeune homme, un soldat, qui rôde autour de chez nous. Il a osé se présenter ici. Il vient d'un pays où nous avons eu une vieille servante. Et... il se dit son neveu, mais...

Elle s'arrêta encore en regardant Fanny.

Le grand homme écoutait d'un air étonné.

--Ah oui? dit-il. Et alors...

--Alors, il nous persécute. Il veut se faire nourrir ici, ou je ne sais quoi, il est là, tout le temps. Avant notre départ, nous l'avions eu ici à dîner une fois. A notre retour, il était à la gare, et puis, nous l'avons trouvé à notre porte. Tenez, si vous regardez par la fenêtre, vous le verrez peut-être.

Tous, ils se tournèrent vers la vitre brillante sous le rideau blanc. Et, comme elle l'avait dit, ils virent, contre le mur, le petit gars trapu, rouge et bleu, qui les regardait.

D'un commun accord, ils reculèrent comme si ces regards eussent été des projectiles auxquels on ne pouvait s'exposer sans danger. Cette fois, ils l'avaient tous senti, ce n'était plus des mots mais une présence qui les menaçait. Et, un peu pâle, l'instituteur demanda:

--Et ce garçon vous persécute, mais pourquoi?

Il y eut un silence pesant qui parut devoir durer éternellement. Enfin, Fanny leva la tête, osa regarder son fiancé. Alors, elle vit dans ses yeux ce qu'il craignait, et une étrange goutte de bonheur tomba dans sa coupe d'amertume.

Ce fut lui qui parla le premier, d'une voix si altérée qu'elle le reconnut à peine.

--Fanny, je vois que vous avez appris notre décision à votre sœur?

Ainsi, son ami la réclamait, avant de savoir. Dans cet inconnu dont frémit l'ordinaire égoïsme masculin, il lui tendait la main! Elle l'adora dans son cœur douloureux, tandis qu'incapable de parler elle inclinait la tête.

--Alors, je peux dire que je suis là pour vous servir, pour vous protéger au besoin?

Sa voix, redevenue sonore, montrait qu'il la voyait toujours à lui. Entre eux, une onde d'entente passa, qui fut interceptée par Berthe.

Elle se dressa, tout à coup, ivre de cette jalousie cachée qui explosait enfin, et elle cria :

--Mais ça ne se peut pas ! Vous ne savez rien ! Demandez-lui donc de vous dire ce qu'il y a entre vous deux. Demandez-lui !

Muette d'horreur, Fanny se détourna et cacha sa tête dans ses mains. Elle ne pouvait pas étrangler de ses mains cet amour naissant, et elle dit d'une pauvre voix de honte :

--Toi, dis-lui, je ne peux pas.

Berthe se calmait. Elle tenait la parole et la réparation qu'elle voulait.

--Si tu veux. Vous allez comprendre, monsieur Froment. Notre mère, quand elle est morte...

Elle parla longtemps, assise, importante, écoutant ses paroles, et tout à l'effet qu'elle faisait sur le bel homme terrassé en face d'elle. Quand, enfin, ayant tout dit, elle se retourna, Fanny avait disparu.

Elle ne descendit que bien après le départ du visiteur, les yeux rougis, froide d'appréhension. La porte, en se fermant, lui avait battu sur le cœur. Silas s'en allait pour ne jamais revenir. Il parlait la méprisant, déçu d'elle, irrité, plein de ce courroux des hommes trompés, car elle l'avait trompé.

Timidement, elle jeta un regard dans le salon vide. Un peu de présence y restait encore : une légère odeur humaine se mêlait à son ordinaire senteur de renfermé ; deux chaises et un fauteuil sortis de leur immuable alignement témoignaient encore de la scène jouée ; les ronds de sparterie, ordinairement placés devant

chaque siège, se bousculaient les uns les autres. La vie enfin avait pénétré dans la pièce morte et y persistait encore. Fanny comprit un peu de tout cela, et referma doucement la porte.

Elle trouva sa sœur à table, solidement installée devant son assiette.

--Te voilà! cria-t-elle. Je croyais que tu n'allais pas «dîner» aujourd'hui. Si ça a du bon sens, tout ça! Assieds-toi, tiens!

Fanny s'assit, les yeux pleins de questions, mais sans oser se fier à sa voix. Et elle commença son misérable repas.

Toute la gaîté du monde riait sous la fenêtre ouverte. Une odeur de boudin grillé venait de la rue. Des enfants débridés de l'école criaient. On sentait le jardin pâmé de joie sous le soleil. La table, nappée de frais, était chargée d'un plat savoureux de poule au riz, que l'étrange cuisinière accommodait au mieux. Berthe remplit l'assiette de sa sœur.

--Mange, j'ai faim.

Le symbole même de leur vie fraternelle parut exprimé. Et le joug était si bien incrusté dans les faibles épaules, l'obéissance accourait tellement au-devant de l'ordre, et puis, après tout, un tel parfum montait du plat pour séduire la bête vorace de l'appétit, que Fanny mangea.

Elles ne parlèrent de rien à table, mais, dès qu'elles furent au jardin dans l'allée ombragée de noisetiers qui bordait le potager, Fanny demanda d'une voix tremblante:

--Qu'est-ce qu'il a dit?

Depuis le départ de Silas, la question était entre elles; et ce ne fut qu'une simple formalité pour l'une de le dire, pour l'autre de l'entendre. Pourtant, la réponse toute prête ne tomba pas aussitôt. Berthe hésita un moment avant de parler.

--Il n'a rien dit...

--Rien?

--Rien.

Fanny serra ses mains l'une contre l'autre. Elle sentait qu'elle venait de perdre une des choses précieuses de sa vie: le silence de son fiancé. Ce silence qui n'était rien, rien, en effet, pour quelqu'un d'autre, comme elle aurait su l'interpréter! Et puis l'hostilité de Berthe le dénaturait peut-être encore... Tant de choses, tant de choses dans la façon dont une tête se relève ou s'abaisse, dont une main se crispe, et puis les yeux qui parlent toujours avant qu'on les fasse taire...

--Oh! dit-elle avec angoisse, tu as bien vu ce qu'il pensait!

Berthe se pencha pour enlever un gros escargot qui montait à l'assaut d'un chou. Et Fanny perdit ainsi la première lecture de ce visage qui n'aurait pas su, non plus, se fermer tout de suite.

--Il n'a rien dit sur le coup. Il baissait la tête, il avait les yeux en bas, l'air dur. Enfin, il s'est remis; il a fait: «Je vous remercie, mademoiselle Bernage, de la confiance que vous me témoignez. Vous avez bien fait de compter sur moi. Je vous suis tout dévoué.»

Elle savourait, en les répétant, les paroles qui s'adressaient à elle, et n'en cédait rien à celle qui en était le sujet.

Fanny reprit après un silence:

--Enfin, quand il a su que je... que Félix... mon malheur, il a bien laissé voir quelque chose?

--Pour sûr qu'il n'avait pas l'air très content. Il est devenu blanc. Et puis ça lui a passé. Après, il n'a plus fait mine de rien.

Chaque parole perfide entrait dans l'âme à vif.

Elle demanda encore:

--Et qu'est-ce qu'il va faire?

Berthe dit vivement:

--Pour Félix? Il a dit: «Ne vous tourmentez pas. Vous me demandez conseil? Partez pour la ferme que vous avez du côté de Villebonne.»

--«A la Hêtraye? que je lui ai fait.»--«Oui, qu'il m'a dit. Vous y avez gardé un pied-à-terre, eh bien, allez-y tout de suite. Je me charge du gars.»

Elle s'arrêta net comme quelqu'un qui a encore quelque chose à dire et qui le retient. Et, à regret, elle ajouta:

--Et il a dit: «Mais il faut que je sache ce que votre sœur veut faire vis-à-vis de lui.»

--Il a dit ça, il a dit ça?

Et elle reprocha humblement:

--Tu disais qu'il n'avait rien dit.

--Laisse-moi le temps, toujours! cria Berthe, hargneusement. Alors, j'ai répondu: «Ma sœur veut, comme moi, s'en débarrasser.»

--Débarrasser, oh! Berthe!

--Quand tu répéteras: «Oh! Berthe!» c'est tout de même ça que nous voulons! C'est pour ça que nous sommes allées à Paris. C'est pour ça que nous avons appelé M. Froment à notre secours.

Fanny dit faiblement:

--Je ne voulais pas.

--Tu ne veux pas, d'abord, et puis tu profites de ce que je fais. Heureux que je suis là pour mener la barque. Où irais-tu sans moi, ma pauvre fille?

Elles se turent. La chaleur devenait insupportable. Berthe se dirigea vers la maison. Fanny marchait derrière elle.

--C'est tout ce que vous avez dit?

Berthe ne se retourna pas.

--Oui, dit-elle sèchement, c'est tout et c'est bien assez.

Dans le vestibule frais, elle s'arrêta pour s'éponger.

--Alors, on va suivre son conseil. Puisque le gars reste là, on va encore lui fausser compagnie.

Fanny restait songeuse, le front plissé, les yeux pleins de chagrin.

--Est-ce mieux? Est-ce qu'il le croit, vraiment?

Elle ouvrit la porte et regarda par la fenêtre qui donnait sur la rue.

Le soldat était là qui faisait les cent pas sous le soleil implacable de deux heures.

Elle se rejeta en arrière.

--Pauvre Félix! murmura-t-elle tout bas, comme il a chaud!

IX

Quand Berthe poussa ses volets, le soleil mangeait déjà le brouillard. Les nuages de vapeurs condensées sur la Seine pendant la nuit débordaient à présent d'une mousse laiteuse la large coupe verte de l'estuaire.

La Hêtraye, village, église et mare, se dressait à l'extrémité de la plaine que terminait la ferme accrochée au rebord du plateau et surplombant la vallée profonde où siège Villebonne, entre son cirque romain, son clocher gothique et sa tour féodale. Villebonne ceinturée de la verdure affolée par l'humus des falaises et prolongée sans fin par les marais où fuit, vers le sud, tout droit depuis deux mille ans, la chaussée de Jules César.

Il était de fondation dans la famille Bernage, depuis qu'elle avait quitté son berceau de la Hêtraye, de garder un pied-à-terre à la ferme. Elle possédait une assez jolie maison d'habitation à un étage, remplie de vieux meubles d'héritage, et plantée au milieu d'un clos de pommiers vénérables. Les fermiers logeaient plus

loin, dans une chaumière, petitement et humblement, à la mode de jadis.

Cette fois encore, les sœurs étaient parties à la brune dans une voiture réquisitionnée chez l'oncle Nathan absent. Et aucune ombre suspecte ne s'était mêlée aux commères de la route, extasiées de curiosité sur ce nouveau départ.

Sur sa porte, l'instituteur fumait une cigarette. Il les salua gravement, mais Fanny ne put voir dans l'ombre l'expression de ses yeux.

Ce matin-là, elle dormait d'un sommeil accablé après une longue insomnie dans laquelle ses soucis avaient pris le grossissement accoutumé. Pourtant, elle ouvrit les yeux, dès que Berthe la toucha.

--Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-elle en s'asseyant, lucide et prête à souffrir.

--Il y a, il y a... viens voir ce qu'il y a...

Elle la prit sous le bras. Encore engourdie, Fanny se mit à bas du lit. Berthe la tirait vers la fenêtre. Elle se frotta les yeux, où le sommeil persistait.

--Regarde! dit Berthe dans un souffle.

Elle regarda et, rouge et bleu sur le paysage embrumé, elle vit le soldat adossé à la haie du clos, et qui considérait la maison.

Quand elle ouvrit les yeux après le demi-évanouissement où elle venait de sombrer, elle vit Berthe, debout devant elle, droite, grande, sévère et comme pleine de résolution.

--Ah! c'est passé? fit-elle. Je peux m'en aller, à cette heure?

--Où? questionna Fanny.

--Lui parler, à la fin des fins, à ce gars-là, et tu vas voir si je vais me faire écouter!... Tu trembles tout le temps, toi; il le voit bien. Mais attends qu'il trouve quelqu'un en face de lui et tu verras!

Déjà elle semblait en route pour la bataille. Fanny, des deux mains, l'arrêta.

--Ne fais pas ça! Lui parle pas mal! Te fâche pas! Qu'est-ce qu'on fera s'il crie des choses?...

Violemment, Berthe s'arracha.

--Qu'est-ce que ça me fait! Et sa persécution, crois-tu que ça ne nous compromet pas?

Elle était dans l'escalier. Fanny la perdit de vue. Les verrous glissèrent, la clef grinça; puis, dans l'herbe noyée de rosée, elle l'aperçut qui passait, laissant un sillage plus foncé derrière elle. Chaussée de sabots, elle levait haut les pieds, marchant redoutablement vers le petit soldat immobile.

Fanny vit l'abordage. Haute et vaste, plus grande que le garçon, Berthe le lui cachait. Le dos véhément de sa sœur, vêtu d'une camisole bleu foncé à pois, faisait une grande tache dans le pré, où le soleil commençait de glisser obliquement mille rayons que renvoyaient dix mille gouttes de rosée. Et cette chose un peu grotesque, un dos de grosse femme en déshabillé, qui bougeait dans la lumière du matin, lui paraissait décider de son avenir.

Elle tremblait comme une fiévreuse. «Qu'est-ce qu'il va dire? Pauvre malheureux, tout de même! Si je pouvais faire quelque chose pour lui?»

Et toute sa volonté disait au dos qui tachait le pré lumineux:

«Pas si fort! Il me ressemble peut-être, au fond, et ça fait si mal, la brutalité!»

Par moments, elle était secouée de la terreur de le voir se dresser en colère contre sa sœur et lever la main, peut-être, ou tirer son coupe-choux.

Et soudain elle revit le visage de Berthe, qui reprenait le chemin marqué de sombre sur la cour miroitante. Elle revenait vers la maison, et, à grandes enjambées paisibles d'homme de la terre, le gars la suivait. Affolée, elle se dit: «Le voilà! le voilà! Je vais le voir!» sans démêler si elle se désespérait ou si elle se réjouissait. Elle fit sa toilette avec des gestes d'automate. Pourtant, au dernier moment, sa pâleur la frappa, dans le miroir à col de cygne du lavabo d'acajou.

«Il va me trouver vilaine!» songea-t-elle.

Et, pour la première fois de sa vie, elle fit un geste de coquette pour se frotter les joues d'une serviette rêche.

Le gars était dans la cuisine, où la mère Laurent, la fermière qui aidait les sœurs quand elles venaient seules, allumait la cuisinière et tournait le moulin à café. Berthe devait finir sa toilette dans sa chambre. Il fallait donc, seule, prendre une attitude, choisir, agir. Elle baissa les yeux. Avant tout, il fallait empêcher son amour maternel captif et torturé de se montrer par là.

--Bonjour, dit-elle doucement.

--Bonjour, dit le gars.

Sa figure pointue portait un air de ruse satisfaite. On le sentait apaisé pour le moment, comme l'est un méchant chien en train de lécher un os. Encore cette fois, la mère sentit son cœur entr'ouvert se rétracter.

Aussitôt, un nouveau souci lui vint. Qu'avait dit Berthe à la fermière? Mais déjà la loquacité de la vieille femme lui venait en aide.

--Alors, c'est le neveu de c'te pauv' Marthe, comme ça? fit-elle en affirmation-interrogation, car la mode paysanne aime à greffer une conversation sur une branche solide.

C'était une petite vieille que l'âge tassait. Sa figure de fin ivoire mille fois creusé sertissait deux malins yeux d'agate. Elle était la première à poser à Fanny la question redoutée.

--Son neveu, répéta celle-ci en écho, heureuse de ne pas trop mentir.

Berthe entraît justement. Sans doute n'avait-elle pas osé laisser longtemps sa sœur privée de soutien dans la dangereuse entrevue. Pourtant, elle paraissait bien ajustée dans sa robe grise du matin, avec un petit tablier à carreaux bleus et jaunes en mouchoirs du pays; et ses joues luisaient de savon sous la torsade magnifique de ses cheveux de blé mûr.

--Oui, mère Laurent, il nous est tombé du ciel, Félix.

La mère Laurent plaça:

--Félix Leplay, comme Marthe?

Berthe resta court un instant, puis elle se remit:

--Les neveux ne s'appellent pas toujours comme la tante! Une nombreuse famille qu'elle avait, Marthe, n'est-ce pas?

Elle regarda le gars comme pour le presser de venir à l'aide. Déjà, ils étaient complices.

--Non, fit-il avec calme. Elle n'avait «pas» qu'une sœur.

--Donnez-moi le moulin, cria Berthe. Dépêchons-nous. J'ai faim, moi!

Elle poussait la mère Laurent vers l'armoire et c'était comme si, en même temps, elle poussait ses questions hors du chemin.

En un instant, la table de chêne lavé et poli par cinq générations de Bernages fut couverte d'assiettes à coq et à roses, de bols et de cuillères. Une livre de beurre tout frais moulé y prit le milieu avec le lait fumant et le café qui finissait de passer.

Ils s'assirent tous, sauf la mère Laurent, pressée de retrouver son homme. Le gars Félix atteignit son couteau en poussant un soupir retentissant de contentement.

--On n'est pas mal ici, fit-il.

Et, coupant à la miche une énorme tranche, il entama le beurre.

Ils mangèrent sans parler, puisqu'il devenait évident que le soldat possédait la religion des repas. Fanny le regardait à la dérobée, anxieuse, troublée, un peu heureuse et très triste. Qu'il était épais et rustaud! Comme tous ceux de la vallée, elle exagé-

rait la distance qui les sépare des paysans. Avec effort, elle détourna les yeux de lui, se contraignant à les tenir sur son assiette.

Néanmoins elle les releva bientôt, tant le silence lui causait de malaise: quelque chose de subtil flottait dans l'air, sans qu'elle pût le localiser. Et, tout à coup, en regardant Berthe, elle comprit: il n'y avait plus d'hostilité sur le visage, sur la personne tout entière de sa sœur.

«Qu'est-ce qu'elle a pu lui dire, tout à l'heure, dans la cour?» songea-t-elle.

D'ailleurs, ce ne fut qu'un éclair, une de ces intuitions certaines qui sont comme des ponts jetés sur l'avenir. Et elle retomba dans son incertitude, tandis que la voix de Berthe s'élevait plus aigre que jamais.

--Ils vous ont donné une bien longue permission au régiment, Félix?

«Elle l'appelle Félix, songea Fanny avec attendrissement. Comme ça doit lui coûter!»

Il réfléchit un peu avant de répondre.

--Ça tire à sa fin!

--Ah! dit seulement Berthe.

Et personne n'ajouta rien, tant chacun sentait les mots prochains difficiles à manier.

Berthe se leva avec décision.

--On va se mettre au ménage, ma sœur et moi. Allez vous promener, mon garçon. Il y a de quoi voir dans la campagne «du

moment».

--Et dans la propriété, ajouta le gars presque spontanément.

Après quoi, il serra les lèvres comme pour les empêcher de lâcher d'autres paroles trop pleines de signification.

Berthe fit la moue.

--Oh! la propriété!

Elle n'ajouta rien. Entre eux venait de tomber le mot décisif: la propriété, l'argent, le bien, l'appât qui, de si loin, attirait ici le gueux renié, comme une charogne attire les bêtes puantes.

De la journée, il ne rentra à la maison. Après avoir rejoint le père Laurent aux champs, où il coupait du seigle, il dut fraterniser avec lui et le journalier qu'il employait, car les sœurs le virent de loin qui faisait «mézienne», endormi sous une haie. Le soir, il rentra avec les hommes, les outils sur l'épaule, de la marche lente et lourde des fins de journée.

Elles étaient devant la porte, à regarder le soleil s'enfoncer dans l'estuaire lointain, jouissant comme jouissent les gens de la terre de cette beauté dans laquelle ils baignent sans vouloir l'exprimer.

Le gars arriva par le sentier de l'est. Tournées vers le couchant, elles ne le voyaient pas, et il resta là, à deux pas d'elles, immobile, attentif et muet.

Ce fut Fanny qui l'aperçut la première. Elle sursauta et faillit crier, comme s'il l'avait surprise dévêtue. Berthe le regarda tranquillement.

--Vous voilà, mon garçon. On a soupé, nous. Va falloir que vous alliez avec le père Laurent.

Le gars eut un mince sourire assuré.

--J' vas manger la soupe avec eux, toujours, fit-il.

D'une seule pièce, à la paysanne, il se tourna et partit.

Quand il eut fait quelques pas, Berthe cria:

--L' père Laurent vous prendra avec lui, à l'écurie, pour coucher!

Le gars se retourna. Elles aperçurent sa figure soudain convulsée, haineuse, ses yeux durcis. Il ouvrit la bouche, la referma. On vit sa volonté lutter avec sa colère et la dompter. Il répéta:

--Avec les chevaux, bon.

Et il reprit sa marche.

Quand il fut au bout de la cour, Berthe dit orgueilleusement:

--Il n'y a qu'à savoir lui parler.

--Oh! souffla Fanny, tu me fais trembler!

--Quoi! parce que je lui cause dur? D'abord, depuis quand qu' c'est une honte pour un domestique de ferme de coucher avec les chevaux?

--Pourtant...

--Pourtant, ça lui a pas plu! Mais c'est justement. Ça lui fait voir qu'on ne le supporte que jusqu'à un certain point.

Elle se tut. Sa figure rayonnait positivement sous la clarté immense du couchant. Malgré la victoire évidente que leur parti venait de remporter, Fanny regardait sa sœur avec appréhension.

Berthe se tut un instant, puis elle reprit :

--Et je sais le faire parler aussi. Il m'a dit comment qu'il nous a retrouvées. Car, enfin, c'était drôle, après toutes les précautions que maman avait prises.

Elle s'arrêta, mais Fanny ne dit rien.

--Ça ne te semble pas drôle, à toi? Non? Il n'est pas sorcier, pourtant! J' m'étais promis de lui tirer ça d'abord, pendant qu'il est pas encore trop «hardi». Eh bien, c'est ton voyage, ma pauvre fille, ta belle idée d'aller à Bures, y a dix ans.

«Je m'en doutais bien. Mais je me suis trouvée «dupe» quand il me l'a avoué. Oui. L' fermier Malandain, qui nous a reconduites, connaissait le chef de gare qui lui a dit où que nous allions. Tout ça, mis avec les rapports de la femme du greffier, notre course à Londinières, l'a renseigné. Tout de même, il est pas sot!

Fanny ne s'arrêta pas à songer que ce n'était pas elle, en ce jour lointain, qui avait été prendre les billets pour Beuzeboc à la petite gare, au lieu de retourner couvrir leurs traces à Dieppe. Elle ne portait pas un cœur de créancière, et, pour elle, les moyens employés dans cette patiente chasse à la mère lui importaient peu. Son fils l'avait trouvée parce qu'il _devait_ la trouver. Il ne _pouvait_ pas disparaître de sa vie, elle le voyait bien maintenant. Le voyage à Paris, cette résolution désespérée et la fuite à La Hétraye, rien ne réussissait à le dépister.

Un peu plus tard, debout en robe de nuit, derrière sa fenêtre entr'ouverte, Fanny regardait au fond de la cour le bâtiment, l'écurie où son fils, toute la nuit et les nuits suivantes, allait dormir dans l'haleine chaude et la forte odeur des chevaux de ferme.

Elle spéculait sur le passé. «Si papa avait vécu, jamais cette chose-là ne serait arrivée... jamais il ne m'aurait laissé arriver du mal... jamais il n'aurait caché la lettre... jamais il n'aurait consenti à ce que j'abandonne mon enfant... il l'aurait aimé.» Et elle reconstruisait ainsi sa vie sur une seule donnée, puisque c'est là la consolation suprême de ceux qui l'ont manquée. Mais son remords montait en elle, formidable, accru, en réalité, de toutes ces années où il avait dormi en elle, alors qu'elle le croyait apaisé, tandis qu'elle regardait l'étable à cause de celui qui y dormait avec la haine au cœur.

«Mon Dieu, priait-elle, mon Dieu, pardonne-moi, j'ai péché en l'abandonnant, je le vois maintenant, tout en obéissant comme il est dit, j'ai péché.»

Elle revoyait son père, ce bon huguenot, et son grand-père qu'elle avait connu, et les aïeux dont il lui parlait quelquefois, ces rocs au milieu de la tourmente des siècles de persécution et de folie. Mais la foi baissait, le siècle reprenait le dessus, le siècle, c'est-à-dire la complaisance au péché qui devient le péché et puis le vice lui-même. Mais comment savoir où est le péché? «Pour maman, se disait-elle, c'est ce petit enfant né de ma faute qui n'en était pourtant pas une. Et, vraiment, le péché, c'est de l'avoir abandonné. O mon petit, mon petit, j'aurais fait un bon garçon de toi! Je t'aurais tant aimé qu'il aurait bien fallu que tu le deviennes.»

Et elle s'arrêtait devant le sentiment de l'irréparable comme devant un mur.

* * * * *

Une pluie fine se tendait devant le paysage comme la chaîne sur le métier, lorsque les sœurs descendirent, le lendemain. Aussi, le gars se trouvait-il dans la cuisine avec l'air désœuvré des paysans contrariés par le temps en pleine saison. Il exhalait une odeur appréciable d'écurie. Berthe fit une grimace qu'il saisit au vol sans maladresse.

--Ça sent son fruit, dit-il. Ah! je n'ai pas d'effets de rechange, ici, et l'écurie, ça tient bon.

Berthe dit rudement:

--C'est pas nos affaires. A vous de vous arranger.

Elle paraissait butée, ce matin, à se montrer intransigente, autant, la veille, elle avait laissé voir une singulière bonne volonté. Le gars pâlit un peu sous son hâle de paysan.

--Si, c'est vos affaires, dit-il d'une voix sourde en ne regardant que la cadette.

Elle vint en face de lui, à le toucher; les poings aux hanches, dans sa terrible attitude de combat.

--Ah! c'est nos affaires? Eh bien, combien qu' ça va durer, dites un peu, combien de temps que vous allez rester à la Hêtraye?

Le gars ne répondit pas tout de suite. Il recula, se détourna et s'assit. Puis il se coupa du pain, et alors il parla:

--Ma permission finit dans huit jours. En convalescence que j' suis.

Fanny fit un pas et un cri.

--En convalescence?

Le gars la regarda comme s'il venait seulement de l'apercevoir depuis son entrée dans la chambre.

--Oui, dit-il, une «purésie» qu' j'ai eue. Un chaud et froid que j'avais pris, qui m'a tombé sur «l'estomac».

--Une pleurésie? C'est grave, ça, fit-elle sans réfléchir.

Il leva les yeux, qu'il avait baissés sur la tartine qu'il confectionnait. Un peu de surprise y luisait.

--L' major a dit que j'avais un bon coffre.

Il réfléchit un peu et ajouta:

--Mais que fallait faire attention.

Berthe avança entre eux et, se tournant pour poser le lait sur la table, jeta à Fanny un regard impérieux comme un ordre.

--Déjeunons, dit-elle. Eh bien, mon garçon, puisque vous êtes là encore pour huit jours vous allez demander au père Laurent de vous prêter un pantalon de toile et une chemise.

Le gars et Fanny restèrent bouche bée, littéralement, et Berthe se rengorgea devant leur étonnement:

--Faut ce que faut, dit-elle. Dans huit jours vous partirez...

Il y eut un de ces silences où l'on sent s'amasser les paroles importantes, comme la pause dans l'orage annonce la décharge de la foudre... Et elle ajouta:

--Et on ne vous reverra peut-être jamais.

Fanny songea passionnément:

«S'il avait du cœur, il se lèverait et s'en irait. Oh! comme je l'aimerais s'il faisait ça!»

Et elle entendit encore la voix de Berthe qui ajoutait ces mots indifférents dans lesquels il faut toujours noyer les autres comme la pluie noie le tonnerre et l'éclair:

--On peut bien faire ça: un pantalon et une chemise, c'est pas une affaire... En mémoire de not' pauv' Marthe.

Le cœur en suspens, Fanny regarda son fils. Il riait d'un rire silencieux, et sa figure épanouie lui parut l'image même de la bassesse.

X

Silas Froment montait la côte de la Hêtraye. Le train quitté à la gare de Villebonne, il avait traversé la petite ville braisillante dans sa chaude vallée, suivi l'interminable route encaissée où les «fabriques» n'arrivent pas à enlaidir la verdure souveraine, et qui s'élève enfin par larges lacets enserrant la coupe de l'un de ces petits monts de l'estuaire, cariatides formidables du plateau de Caux.

Il marchait du long pas cadencé des infatigables, sans s'arrêter et sans se presser, avec un air de grande réflexion. Quand il émergea au sommet, midi éclatait à tous les clochers; et celui de la Hêtraye, plus proche, cognait ses volées à tous les peupliers de la route.

A la barrière, les deux sœurs le regardaient venir. Berthe lui tendit franchement la main. Fanny, livide, attendait. Quand il eût répondu à Berthe, il se pencha et, sans un mot, prit la main froide de l'aînée, et la serra avec douceur et tendresse.

Ils pénétrèrent dans le petit bosquet d'ormes taillés qui formait un croissant derrière la maison. Et Berthe, pressée de parler, commença:

--Nous nous sommes permis de vous écrire de venir, monsieur Froment. Excusez la démarche. Vous allez mal nous juger. Pardonnez-nous. Qu'est-ce que vous allez penser de nous?...

Silas coupa ses pléonasmes d'un geste courtois.

--Je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas de plus grand désir que de vous être utile. Ce ne sont pas des mots: c'est l'expression d'une réalité bien vive, croyez-le.

Comme toujours, même dans les moments les plus graves, il s'écoutait un peu parler par habitude professionnelle, par goût aussi.

Berthe reprit avec difficulté, car l'expression de la reconnaissance est une tâche ardue pour la hauteur normande:

--Bien de la bonté de votre part. Mais nous sommes des femmes seules et c'est une position...

Il y eut un silence, et l'instituteur dit plus vite, comme pour en finir:

--Alors, où en êtes-vous? Je ne sais plus rien depuis votre départ.

Ce fut comme si cette simple question enlevait enfin la bonde des paroles.

--Ah! monsieur Froment, dit Berthe, nous en sommes _à la raison_. Il est là depuis huit jours et il part ce soir, mais je vous jure que j'en ai assez. Moi, toujours! termina-t-elle en regardant Fanny avec rancune.

--Oui, oui, dit M. Froment. Quelle attitude a-t-il?

Berthe leva des bras tragiques:

--Quelle attitude? Quelle attitude?

Elle réfléchit un peu.

--Peut-être pas d'attitude du tout, mais des façons de tout regarder, de tout soupeser, des façons d'espion ou de maître: on ne sait pas.

--Mais comment?

--Tenez, hier au soir, il a demandé quand finit le bail du père Laurent, comme si, vraiment, ça le regardait... Enfin, c'est trop fort!

Elle se démenait sur le banc comme une chatte qui se fouette les flancs pour amener sa colère au diapason voulu. Et Fanny se faisait toute petite entre sa furie et l'attention brûlante de Silas, qu'elle sentait attachée à elle. Et elle n'arrivait pas à comprendre

le ressort caché de ce grand jeu. Elle n'aurait pas voulu que Silas vint la voir dans son tourment, et l'idée de le mêler à leur embarras lui était intolérable. Elle écouta la voix grave qui la prenait aux entrailles, si fort, parfois.

--Voyons, sait-il?... Sait-il laquelle?

Et Berthe répondit très vite comme si elle attendait la question depuis le commencement:

--C'est incroyable, mais il n'a pas l'air de savoir que c'est Fanny...

La phrase resta inachevée, car certains mots ne pouvaient être dits, même par celle qui ne ménageait rien.

L'instituteur se leva. Il parut très grand dans le sentier couvert de la charmille.

--Voici mon avis, dit-il: ne rien lui apprendre. Il se lassera en voyant qu'on ne veut rien lui dire... C'est une situation qui ne peut s'éterniser... Il le comprendra. Tout homme de bon sens le comprendrait.

Il s'échauffait un peu aussi, tandis que, singulièrement, Fanny se refroidissait. Depuis que les paroles s'amassaient contre son fils honni--et celles mêmes de celui-ci qu'elle croyait un juste--elle n'était plus si certaine de voir en lui l'ennemi dont il fallait se débarrasser.

Les sœurs se levèrent aussi, et ils se dirigèrent tous vers la maison. Dans l'allée étroite, Berthe frôlait Silas de sa large hanche, et Fanny venait derrière, seule, mince et muette.

Sur le seuil ils virent de loin le gars qui attendait. Alors, Berthe se tourna et, dans la figure de l'instituteur, elle jeta:

--Vous lui parlerez. C'est vous qui nous en débarrasserez.

Il n'eut pas le temps de répondre. Le gars les avait vus et se dirigeait vers eux.

Ce fut un singulier repas. Aucun mot n'avait été prononcé en présentation. Mais le gars, avec son flair puissant de rustre, sentait visiblement l'ennemi. Il se renfroigna, jetant des regards sournois et mangeant à plein sans parler. Berthe trouvait moyen de faire marcher la conversation, de paraître à son aise entre ces convives jugulés par l'angoisse, ou la crainte, ou l'embarras. Et la chère de la fermière affriandait tant l'appétit, aiguisé par l'air déjà salé du plateau, qu'un peu de détente permit tout de même d'arriver au dessert sans encombre.

Après le café, Berthe se leva.

--Allez faire un tour dehors, dit-elle. Moi et Fanny, on a à s'occuper un moment.

Elle hésita et ajouta:

--Félix vous montrera la propriété.

Les deux hommes sortirent. Fanny les regarda s'éloigner avec crainte. Tout la blessait: les choses et leur contraire, ce qu'elle désirait et ce qu'elle redoutait. Cette conversation entre ces deux hommes auxquels sa chair et son cœur étaient attachés, elle eût voulu l'entendre, et elle ne savait comment en fuir le récit.

Le ménage était terminé depuis longtemps lorsque les hommes arrivèrent.

Assises sur le banc devant la porte, les sœurs les regardaient approcher: la grande taille de Silas s'élevant à côté du petit gars comme un chêne auprès d'un arbuste.

Fanny songea à la fois: «Comme il est grand et fort!» et: «Comme il est chétif!» Et le coup de stylet maternel trancha à vif dans son orgueil d'amoureuse. Berthe dit à demi-voix:

--C'est-il bête que ce soit l'instituteur, qui ne se sert que de sa tête, qui soit si fort et que ce malheureux qui a besoin de ses bras n'en ait point.

La réponse de Fanny vint comme un réflexe:

--Le père Laurent dit qu'il est plus fort qu'il n'en a l'air.

Les hommes arrivaient près d'elles. M. Froment se laissa tomber sur le banc. Félix s'assit un peu à l'écart, à portée de la voix cependant, comme décidé à garder sa place, cette fois. Et la conversation ne fut que de lieux communs.

A la collation, qu'on hâta pour que M. Froment, qui avait annoncé son intention de regagner Beuzeboc à pied, pût se mettre en route à temps, le gars ne démarra point de la pièce, avec une sorte d'obstination, visible à la manière dont il restait tassé sur sa chaise. Et, dans ses yeux aigus, tour à tour fixés sur ceux qui parlaient, luisait l'âpre curiosité paysanne intéressée.

Pourtant, sur l'ordre de Berthe, il dut aller chercher du cidre au cellier contigu, mais il fut si vite de retour qu'elle n'eut pas le temps d'amorcer la conversation qu'elle désirait.

Enfin, M. Froment se leva pour partir. Il alla à Berthe et lui tendit la main:

--Merci, mademoiselle, dit-il, de cette _excellente_ journée.

Il appuya sur l'adjectif.

Il se tourna vers le gars et le salua avec une politesse distante:

--Au revoir, monsieur.

Puis, la voix haute et claire:

--Venez-vous me conduire, Fanny?

Pour les deux qui restaient ce fut inattendu comme un mauvais rêve. Les fiancés étaient dehors qu'ils n'arrivaient pas à se rendre compte des paroles étonnantes et du coup d'audace qui les suivait.

Cependant, le couple s'éloignait dans la grande lumière dorée de l'après-midi. Silas n'avait pas osé offrir son bras comme il y songeait. Ils marchaient côte à côte, proches et, pourtant, séparés par l'éclat nouveau de ce coup d'Etat. Et il leur semblait qu'ils n'avaient plus rien à se dire.

Ils allèrent ainsi jusqu'à la barrière. Silas l'ouvrit, et ils furent sur la route blanche du plateau que l'instituteur allait suivre pour gagner Beuzeboc au plus court.

On aurait dit qu'une impossibilité physique les empêchait de parler l'un et l'autre. Enfin, Silas commença d'une façon incohérente qui n'était pas la sienne:

--Il ne sait pas.

Et Fanny, sans hésiter, elle qui hésitait toujours, répondit:

--Ah! il ne sait pas?

Ils marchèrent encore quelques pas, puis elle reprit:

--Mais ce n'est pas possible!

Silas dit sans la regarder:

--C'est que vous avez l'air si jeune!

--Oh! répéta-t-elle, c'est pas possible.

Ils traversaient la longue rue du village. Leur conversation pouvait être épiée; elle l'était: ils connaissaient trop les us des campagnes pour n'en être pas certains. Fanny continua, l'air indifférent:

--Il ne se doute pas, vous êtes sûr?

M. Froment affirma:

--Non. Il pencherait plutôt de l'autre côté.

--Berthe?

--Oui, affirma-t-il. Par moments, on dirait qu'il croit que c'est elle.

Elle ne répondit pas à cela. Elle venait de songer à ce premier jour où sa sœur était allée comme une Furie vers le soldat planté au bas du pré, et à ce qu'elle avait pu lui dire et dont elle ne lui avait jamais parlé, à elle, à cet air adouci qui paraissait parfois sur sa figure.

Sa mère? Non, non, même pour tout savoir, jamais Berthe n'aurait consenti à lui faire supposer cela. Elle se perdait dans ses pensées confuses. Et ce fut Silas qui reprit:

--Je l'ai questionné doucement, mais de façon à ce qu'il comprenne que vous m'aviez tout dit. Il n'est pas sot. Il a compris.

--N'est-ce pas? dit Fanny, avec une lueur de joie.

--C'était difficile à expliquer. Cela s'est fait à demi-mot et très rapidement. «Mon ami, lui ai-je dit, je suis ici pour aider ces dames. Vous tombez dans leur vie sans crier gare.»

«Il m'a répondu: «Oui, je sais bien, mais, moi aussi, j'en ai une situation qui n'est pas drôle. (Il a dit: «qu'est révable.») Que celle qui me doit quelque chose vienne m'établir. J'ai l'âge.»

--Il a dit ça?

--A peu près, c'est le sens.

Elle répéta:

--«Qu'elle vienne m'établir...»

--Oui. Et il le pense. Je crois qu'on ne gagnera rien à ruser, à temporiser avec une nature comme celle-là; c'est un roc.

Elle pensa: «Comme maman.» Et, tout haut, elle dit:

--Alors?

--Et c'est tout. Aucun nom n'a été prononcé, c'est à des indices que j'ai vu qu'il croyait que c'était votre sœur...

Il se tut. Le village dépassé, quelques fermes bordaient encore un des côtés du sentier qu'ils prirent pour couper vers la plaine. Des hêtres, alignés sur le talus, une fraîcheur descendait, qui les surprit, après l'haleine embrasée de la route crayeuse. D'un commun accord, ils s'arrêtèrent pour s'adosser au talus herbeux

contre lequel tous les amoureux du village devisaient. Et l'instituteur reprit:

--J'ai eu l'impression qu'une somme, une somme raisonnable, bien entendu...

Fanny étendit la main:

--Oh! non, non, plus d'argent entre nous! Il y en a eu trop, déjà!

M. Froment rougit jusqu'aux yeux. Fanny en eut honte pour lui.

--Vous ne pouvez pas savoir, se hâta-t-elle de dire, perdant sa réserve coutumière, tant elle se pressait de s'excuser, mais c'est l'argent qu'on a donné, déjà, qui a tout perdu. Et l'argent n'arrange rien.

--Quelquefois, dit l'instituteur qui s'était remis. C'est une question de délicatesse. Il est évident qu'il n'est revenu, qu'il n'est entré dans votre vie que pour cela.

Elle détourna la tête.

--Oh! pardon, je vous blesse, mais il faut porter le fer dans la plaie, voyez-vous, le fer rouge.

Il répéta, content de son image et la poussant encore:

--Le fer rouge à blanc.

Elle ne disait rien, la tête toujours détournée. Alors, il insista avec douceur et fermeté:

--Voyons, réfléchissez vous-même. Il est venu réclamer quelque chose, n'est-ce pas? Eh bien, quoi? Sinon ce qu'un homme élevé comme lui peut réclamer?

Comme elle ne répondait toujours rien, il se pencha et, stupéfait, vit qu'elle pleurait.

--Oh! fit-il, avec cet air à la fois mécontent et surpris des hommes lorsqu'ils voient le monument solide de leur argumentation battu en brèche par la marée des larmes féminines.

Elle bégaya:

--Elevé comme lui, c'est justement!

«Il n'aurait pas dû être élevé comme ça! C'est moi, c'est moi...»

Elle ne put achever, les sanglots l'étouffaient. Sa pensée désolée lui disait: «Tu as perdu ta vie, perdu ton fils, et tu perds maintenant celui-ci qui te restait.» Elle savait qu'elle ne pouvait plus être touchante sous les larmes, que ce temps-là était passé pour elle. Et pourtant, elle pleurait toujours.

Par discrétion, il se détourna.

--Remettez-vous, je vous prie.

Il fit quelques pas sur le sentier. Alors, comme elle sentait la tempête diminuer, elle fit les gestes automatiques des femmes qui se rajustent et essuient sur leur visage la trace passionnée que personne ne doit voir. Sans mot dire, elle vint à côté de lui, et ils reprirent le sentier.

Mas ils ne savaient ni l'un ni l'autre où renouer la chaîne des paroles. Toutes celles qu'ils venaient de manier les brûlaient encore. Enfin, Fanny commença:

--Je vous ennuie: je... je suis ridicule...

Il protesta du geste.

--Oh! je trouve cela si naturel! C'est un si grand désarroi pour vous, pauvre amie!

Le joli mot inusité la fit frémir.

--Oui, dit-elle, un remords surtout.

Il s'arrêta au milieu du chemin vert criblé de rayons obliques:

--Non, ne dites pas cela. Il ne faut pas. Vous n'avez pas de remords à avoir. A travers ce que votre sœur m'a dit, j'ai compris. Vous avez été forcée, forcée à tout. Il n'y a pas de remords à avoir.

Il parlait avec fermeté et noblesse. Une sorte de sensation de certitude accompagnait ses paroles dans l'entendement de Fanny. Et elle ne trouva rien à répondre.

Ils marchèrent encore un peu, puis il reprit, continuant sa pensée:

--Pas de remords non plus à employer le seul moyen possible. Comprenez bien ceci, Fanny: ce n'est pas une réparation en... affection qu'il est venu vous demander aujourd'hui; c'est une réparation...

Il se tourna vers elle:

--Endurcissez-vous à l'entendre: en argent. Et c'est pourquoi je vous parlais d'une somme raisonnable...

Fanny marchait toujours, bercée par cette voix profonde qui devait avoir raison. Oui, c'était cela sans doute qu'il fallait faire, dans l'intérêt de tous, c'était même peut-être le devoir...

Elle dit, enfin:

--Vous croyez vraiment qu'il accepterait, et que je dois le faire?

--Mais, c'est certain, dit-il avec emphase, c'est l'évidence même.

Ils arrivaient à l'extrémité des fermes, et le chemin rural se changeait en sentier bordé de champs. Fanny s'arrêta.

--Il va falloir que je m'en retourne. Mais, il part ce soir. Comment m'y prendre?

Silas lui tendit la main.

--Laissez-moi tous vos ennuis. Je le ferai, moi.

Elle le regarda avec appréhension.

--Mais, comment?

--Ne dites rien, ce soir. Qu'il parte. Il a une intention; celle de revenir vous persécuter, sans doute. Je lui écrirais pour vous.

--Merci, dit-elle avec embarras. Vraiment, je voudrais bien, si ce n'était pas trop de dérangement.

--Pouvez-vous croire, Fanny! demanda-t-il avec chaleur. C'est dit, je lui écrirai.

Il lui serra plus fort la main.

--A bientôt, dit-il. C'est entendu. A Lisieux, au 200^e d'infanterie. Oui. Naturellement, je ne fixerai pas de somme, cela viendra ensuite. Au revoir.

Il ne lui donna point de baiser. Quelque chose entre eux les séparait, ou quelqu'un. Il s'en alla dans la coupure que faisait le sentier entre un champ de blé roux et un champ d'avoine blonde.

Immobile, elle le suivait des yeux, et le vit se retourner. Il la regarda, parut hésiter, et revint enfin.

Quand il fut devant elle, il lui sembla qu'il était plus pâle. Il ouvrit la bouche sans trouver de mots. Et il finit par dire:

--Et comment, comment l'adresser?

Elle ne comprit pas.

--Comment l'adresser?

--Oui, le nom.

--Eh bien, M. Félix, M. Félix...

Atterrée, elle s'interrompt.

--Oui, Félix...

Son regard se chargea d'épouvante et tout l'opprobre du monde tomba sur ses épaules. Elle venait seulement de comprendre qu'elle ne savait pas le nom de son fils.

TROISIEME PARTIE - I

Depuis que leur résolution était prise, une sorte de tranquillité venait aux sœurs. Les hésitations, les tourments ressentis par l'une et par l'autre, bien qu'à des degrés différents de tonalité et d'intensité, s'apaisaient momentanément dans une certitude.

C'est le soir même du départ de Félix qu'elles comprirent qu'il fallait définitivement quitter Beuzeboc pour la Hêtraye.

Après leur entretien, Fanny quitta Silas, toute honte bue, sans trouver un mot à ajouter. Et le chemin du retour fut vraiment son chemin de croix. Un petit fait pourtant, qui n'était pas nouveau et qui ne changeait rien à l'état des choses, que cette ignorance de l'état civil de son fils. Pour elle, il dépassait tous les autres en importance, en signification, en résultats.

Une honte nouvelle l'avait accablée quand elle s'était retrouvée en sa présence. Elle n'osait plus le regarder: il lui semblait que son fils lisait, cette fois, sur sa figure, un remords d'une autre qualité.

Ils avaient dîné silencieusement. Berthe boudait Fanny depuis sa sortie avec Silas, et le gars mangeait, comme toujours, avec conviction. Enfin, il s'était levé:

--Faut que j' m'en aille. L' train est à dix heures, à Villebonne.

Fanny remarqua qu'il était lavé, astiqué et frotté. Et elle dit:

--Tout est-il prêt?

Elle n'osait dire tu, ni vous. C'est pourquoi elle ne s'adressait jamais à lui, directement. Mais, cette fois, ce fut, malgré elle, la

mère dont le fils, millionnaire ou mendiant, gagne le régiment, qui parla:

--Oui, dit-il, j'en ai pas lourd!

Il se balançait d'un pied sur l'autre. On voyait les paroles s'amasser sans trouver d'issue. Enfin, il dit:

--Je vous remercie. C'est un agrément d'être ici.

Personne ne répondit. Alors, il parut s'enhardir et prononça:

--Vous auriez besoin...

Il s'arrêta, comme pour juger de l'effet de ce début. Puis il reprit:

--D'un bon domestique.

Ce fut le tonnerre éclaté aux pieds des sœurs. On eût dit qu'elles en restaient assourdies. La première, Berthe se remit:

--Et alors? dit-elle avec quelque insolence.

--Et alors, je connais le métier, tout le monde vous le dira. Vous n'avez qu'à vous informer...

Fanny songea: «Sans nom!»

Berthe réfléchissait sans répondre. Elle semblait peser des choses. Enfin, elle dit:

--Vous rêvez, mon garçon! Nous n'avons pas besoin d'un domestique. Nous «n'occupons» pas, nous demeurons à Beuzeboc.

Les yeux bruns du gars eurent un vif regard sur lequel il tira aussitôt le rideau de ses paupières.

--Vot' bail va finir, dit-il, vous pourriez bien reprendre la ferme à vot' compte.

--Par exemple, comme vous arrangez ça! fit la grosse fille, suffoquée.

Fanny pensa douloureusement: «Il sait tout ce qui concerne nos intérêts, tout. Mais il ne sait pas laquelle est sa mère.»

--C'est une bonne ferme, reprit le gars. J'ai regardé les terres. Y'a plus mauvais. L' père Laurent est vieux. I' s' mettra chez sa fille...

--Vous êtes au courant! fit Berthe avec ironie.

Le gars eut un sourire qui éclaira soudain sa figure impénétrable d'un rayon d'intelligence. Il continua:

--Elle ne rapporte pas c' qu'elle pourrait, c'te ferme-là. Ils sont trop vieux... De l'argent, qu'on en tirerait!

Berthe l'écoutait attentivement, toute ironie disparue. Elle répéta:

--De l'argent...

Avec un art consommé de roublard, il rompit les chiens.

--Faut que j' m'en aille, dit-il. A revoir!

Il tendit la main, sa main durcie de paysan-soldat. Et Fanny, pour la première fois, remarqua sa petitesse, qu'il tenait d'elle.

Berthe la serra mollement en réfléchissant toujours. Fanny la prit en tremblant. C'était la première fois qu'elle touchait son fils. Une langueur l'envahit tout entière. Que c'était doux!

L'étreinte se desserra. Elle restait tremblante, oppressée, les yeux mouillés. Le gars regardait Berthe.

Alors, comme frappée d'une idée subite, celle-ci dit avec décision:

--On vous écrira.

Le gars enregistra gravement:

--Bon.

Il alla vers la porte. Fanny étendit la main. Voilà. Le moment était venu:

--Berthe! cria-t-elle.

Berthe la regarda étonnée. Que pouvait-elle avoir à demander? On arrangeait tout pour elle.

Fanny comprit si complètement, cette fois, que tout son courage défaillit. Eh bien, oui, après tout, accepter cela encore; le laisser partir sans savoir son nom; ne pas lutter, ne pas même intervenir.

--Rien, rien, dit-elle en se passant la main sur le front d'un air un peu égaré.

Ce fut pourtant comme si cette pensée fulgurante avait jailli de son cerveau dans celui de sa sœur, car Berthe se retourna vers le soldat:

--Mais, à propos, comment l'adresser?

Du seuil, il se retourna:

--Au 200^e de ligne, 6^e bataillon, 3^e compagnie, à Lisieux.

--Oui, mais...

A son tour, elle hésitait, arrêtée devant l'obstacle monstrueux que toute sa ruse n'avait pas prévu.

Et le soldat, la main sur la clenche, faisait une figure de surprise évidente.

Sa ruse à lui était dépassée.

--Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il enfin.

Pour la première fois de leur vie, Fanny vit sa sœur embarrassée. Les yeux détournés, elle cherchait le mot nécessaire sans le trouver.

Le silence devint pesant. Enfin, Berthe dit avec difficulté:

--Toute l'adresse, c'est comment?

Le gars la regardait toujours sans comprendre. Puis, comme s'il eût enfin pris son parti d'obéir, il ânonna:

--Malandain Félix, au 200^e d'infanterie, 4^e bataillon, 2^e compagnie, Lisieux.

--Ah! cria Fanny.

Mais Berthe fit un pas en avant pour la cacher, et elle dit, avec une indifférence forcée, sonnait singulièrement dans sa voix qu'elle forçait afin de couvrir celle de sa sœur:

--C'est ça, c'est ça. Bien, au revoir, mon garçon.

Il les regardait toujours, et quelque chose du mystère qui s'agitait là parut filtrer jusqu'à lui. Il eut un mince sourire.

--On m'appelle comme ça, fit-il.

Et son regard acheva la phrase si nettement que tous crurent l'entendre dire: «Mais ce n'est pas mon nom.»

Le silence dura un peu trop pour ne pas devenir dangereux. Enfin, Félix ajouta tout haut:

--Parce que je suis resté longtemps avec les Malandain.

Il se mit à rire niaisement, de la façon la plus inattendue.

--C'est un «surpiquet», un surnom, qu'ils appellent. Je suis «dit Malandain».

Il s'arrêta de rire et ajouta avec une sorte de solennité:

--Mon nom, c'est...

Et, se ravisant tout à coup, il termina:

--Vous avez pas qu'à mettre: Félix, dit Malandain, «ils» me trouveront bien.

Il toucha du doigt son képi qui n'avait pas quitté sa tête, et passa la porte.

Arrivé au bas des marches, il se retourna et, voyant qu'elles n'avaient pas bougé et le regardaient toujours, il leur jeta:

--Un bon domestique qu'il vous faut ici.

Et il s'en alla pour de bon.

C'est alors qu'elles virent qu'il n'y avait qu'à céder, et qu'elles décidèrent de s'installer à la Hêtraye, temporairement tout au

moins. Il y a des forces qu'on ne discute pas. En Félix, les sœurs en reconnaissaient une avec laquelle il fallait compter.

Ce fut Berthe qui l'exprima la première. A l'indicible étonnement de Fanny, elle ne fit ni lamentations, ni reproches. Elle paraissait céder à la nécessité, mais en bonne joueuse. L'aînée songea: «Elle a toujours aimé la campagne.» Et elle accumula toutes les objections comme si, puisqu'elles devaient être invoquées et que Berthe ne s'en chargeait pas, la tâche lui en revint. L'étonnement de leurs amis et du monde devant cette décision soudaine; l'opposition certaine de l'oncle Nathan; les difficultés matérielles de ce changement d'existence: leur confort, leur commodité abandonnés avec la maison de la vallée... Mais Berthe allait au-devant de tout et, une fois de plus, Fanny accepta le joug comode qui descendait sur elle, et auquel elle n'aurait plus qu'à obéir.

* * * * *

Quand elles rentrèrent, deux jours plus tard, Beuzeboc cuisait au fond de sa cuvette, sous le soleil d'août. Leur absence n'avait duré que dix jours. Elles se virent complimentées sur leur courage:

«Rentrer ici quand vous étiez si bien à respirer là-haut!»

La bonne Mme Gallier usait son tablier de moire à leur exprimer son étonnement.

--Tant qu'à faire, il fallait rester plus longtemps.

Ainsi, les sœurs rentraient dans le lit ordinaire de leur vie que de leurs mains, il allait falloir défaire. Car cette chose incroyable arrivait qu'elles allaient quitter la ville ronronnante et les rues

aux pavés bossus, et leur maison où chacun de leurs mouvements avait son aire prévue et sa portée certaine, et l'église, debout comme une douairière qui attend ses invités du haut de son perron, et les rues qui regardent par leurs fenêtres abritées sous les paupières des rideaux, et les ruelles mortes, pleines d'amoureux, toute la ville, enfin, de toute leur vie, pour gagner ce plateau d'où leur famille était descendue un jour d'autrefois.

Berthe profita de ces paroles d'accueil pour amorcer la chose. Oui, elles s'étaient plu à la Hêtraye, tellement qu'elles y retourneraient bientôt, ayant d'ailleurs à s'occuper de leur ferme dont le bail expirait à Pâques. Elle hasarda qu'elles pourraient avoir à y passer l'automne entière car la maison nécessitait des réparations et que Fanny, surtout, se portait bien là-haut et y dormait mieux.

Elle plaçait soigneusement ses allusions, ses raisons, comme un alpiniste place son pied, sans rien laisser au hasard parmi les nouvelles qu'on lui demandait sur le voyage à Paris.

Les amis disaient entre eux:

--Elle rajeunit, Berthe!

Et quelque chose en elle semblait, en effet, s'épanouir, un espoir ou une certitude.

L'oncle Nathan rentra de la Manche deux jours après. Il arriva au soir chez ses nièces, et les trouva au jardin. Fanny essayait de se ressaisir, car le tourbillon qui l'entraînait depuis la rencontre du chemineau lui faisait perdre la notion de la réalité et, rejetée de Félix à Silas et du chemineau à Ludovic, promenée dans les

souvenirs de Bures, de Paris et de la Hêtraye, elle dérivait au fil des événements terrifiants dont elle se trouvait témoin et acteur.

Et, depuis son retour, la maison d'école était fermée. Sans doute n'y avait-il là rien d'extraordinaire, puisque l'époque des vacances venait d'arriver. Mais ce départ sans un avertissement la frappait comme un nouveau malheur. Non, ils n'avaient pas dit un mot de cela à la Hêtraye pendant cet étrange repas, ni plus tard, au cours de cette conversation dont le souvenir encore la frappait d'un coup au cœur.

Une cendre d'or tombait de la coupole enflammée quand le grand vieillard arriva. Sa face d'oiseau de proie, entourée de l'argent pur de ses cheveux, resplendissait. Il s'assit sans rien dire, puis s'informa des santés, des poules, parla du terrain. Enfin, il dit, comme à regret:

--Comme ça, vous êtes allées à Paris?

Berthe prit avec empressement les rênes de la conversation.

--Oui, on voulait toujours: on s'est décidé.

Le long nez austère du vieillard qui contredisait sa bouche curieuse parut vouloir réduire celle-ci au silence. Il y eut une pause.

--C'est beau, murmura Berthe.

--Oui, dit-il. Il y a à voir.

--Sûr, approuva-t-elle.

--Plus qu'ici.

D'un commun accord, ils se donnèrent trêve afin de ramasser de meilleures armes pour le combat, dont les préparatifs avaient

lieu entre le rusé vieillard et Berthe qui ne laisserait filtrer son butin de nouvelles que goutte à goutte.

Fanny se leva. Une lassitude lui venait d'avance.

--Je vais vous faire du thé, dit-elle.

L'oncle approuva avec vivacité: un repas supplémentaire gratuit ne lui était jamais désagréable.

Elle s'en alla vers la maison environnée du parfum que le soir arrachait aux fleurs. Elle songeait avec amertume à la conversation qui commençait derrière elle. Toute sa vie, toute sa vie livrée à ces mains cruelles qui auraient pu être douces. Demain, ce seraient celles des étrangers, peut-être, qui arracheraient avec sa chair le vêtement secret que chacun serre si fort contre soi...

Pourtant, ses craintes furent encore une fois dépassées par la réalité. Malgré les surprenantes confidences reçues, l'oncle n'y fit aucune allusion. Il but et mangea en parlant des affaires qu'il avait faites dans le Cotentin. Seulement, quand il partit, il adressa à Berthe un signe d'intelligence qu'elle surprit. Et il dit à Fanny, comme en réfléchissant:

--A la Hêtraye, à la Hêtraye, que tu veux aller?

Elle le regarda avec surprise.

--Oui, dit-elle d'un ton craintif, nous croyons que c'est le mieux.

Il la fixa encore d'un air goguenard et attentif et fit un geste qu'elle ne comprit pas. Berthe s'était détournée avec affectation. Fanny regarda profondément le vieillard. Voilà. C'était lui qui représentait toute leur famille, surtout les hommes, puisqu'elles ne

possédaient ni père, ni frères, ni maris. En ce quart d'heure que Berthe avait si bien employé, il venait d'apprendre avec ces nouvelles du passé (le message du chemineau et sa mort, l'arrivée du fils abandonné), cette nouvelle du présent: les fiançailles de Fanny et l'entrée de l'instituteur dans sa vie. Et tout cela ne valait pas un mot, une allusion... Elle se sentait à la fois allégée et frustrée, car l'indifférence est quelquefois comme une insulte.

Elle réfléchit longtemps là-dessus ce soir-là. Maintenant, toutes ces choses qu'il fallait qu'elle fit étaient comme un rocher sur sa route. Enorme, il barrait son horizon et elle se disait: «Jamais je n'arriverai à le remuer.»

Comment supposer, par exemple, qu'elles réussiraient à faire passer pour naturelle leur soudaine retraite à la Hêtraye? Et comment si, déjà, on n'avait jaser de la présence du soldat, n'en jaserait-on point? Et comment, encore, prendrait-on cette nouvelle attitude de Silas auprès d'elles? Silas. Lui seul, de son bras d'homme fort aurait pu faire vaciller le rocher. Fanny l'avait presque cru, en l'entendant la revendiquer comme sienne, l'autre jour, à la Hêtraye. Oui, mais il était parti. Parti sans rien dire. Lui aussi, à la onzième heure, il l'abandonnait.

Le lendemain, dimanche, les sœurs se rendirent au temple. Un orage avait éclaté dans la nuit. La ville et les bois brillaient, vernis de neuf, sous un soleil rafraîchi. Les demoiselles montèrent à la tribune. Le lecteur, qui remplaçait toujours l'instituteur pour les vacances, lisait la Bible. C'était un petit homme avec de grosses moustaches grises et des paupières sanguinolentes. Il psalmodiait complaisamment sa lecture. Par le vitrail ouvert, on voyait une rose-thé se balancer au bout d'une longue tige sur le mur voisin. Fanny ne pouvait s'empêcher de suivre la fleur des yeux et il

lui semblait qu'elle ne retrouverait jamais son ancienne ferveur. Son cœur paraissait dévasté, aride, vide comme le vaste édifice clair dénudé de la voix de Silas, de la voix sonore, caressante, savante de Silas! Les assistants arrivaient, gagnaient leurs places dans les bancs que leur famille occupait depuis l'origine du temple. Le culte se déroulait selon la liturgie immuable; tout ici était fixe et solide. Le malheur d'une vie ne pouvait cependant pas se consommer dans l'ombre de ces choses éternelles!

Elle ferma les yeux pour mieux poursuivre un raisonnement qui se brisait. Elle les rouvrit tout à coup; la basse veloutée de l'instituteur montait d'en bas jusqu'à elle comme tous les dimanches. Elle crut rêver et attendit le dernier cantique où, de nouveau, la voix s'éleva. Pourtant, il n'était ni à la tribune, ni au banc du consistoire. Et ce ne fut qu'à la sortie qu'elle vit qu'elle ne rêvait point, car il était là, vraiment, en face de la porte, qui la cherchait des yeux.

Ce fut comme un miracle ou plutôt comme un signe qui lui était destiné. Elle songea à l'arc-en-ciel après le déluge, à la manne au désert. Mais, tant de regards étaient sur eux qu'elle n'osa aller vers lui et passa. Berthe, d'ailleurs, avait déjà pris les devants et Fanny dut courir pour la rattraper, et mener le même train jusqu'à la maison. Elles trouvèrent l'oncle Nathan assis à la table, la serviette nouée derrière le cou.

--Allons, cria-t-il, y'a temps pour tout! J'ai été au temple à Saint-Antoine, et me v'là.

--Avec vot' cheval qui va comme l'enfer, c'est pas drôle! fit Berthe qui tamponnait sa figure rouge et suante.

--Pourquoi se presser tant? osa demander Fanny qu'un fil invisible avait tiré en arrière tout le long du chemin.

L'oncle et l'autre nièce échangèrent un regard plein de signification.

--On t'expliquera tout à l'heure, mangeons, dit le vieillard.

Fanny sentit s'amasser un de ces orages lourds de paroles et d'exhortations qui crevaient si souvent sur elle depuis quelque temps, et le bon déjeuner dominical du père Oursel fut gâté pour elle.

M. Le Brument commença avec le dessert:

--Alors, ma fille, dit-il en s'adressant à Fanny, comme ça, tu veux aller à la Hêtraye?

L'entretien se renouait au point exact où il s'était rompu. C'était de bon protocole normand.

Elle dit en hésitant:

--Je veux, c'est-à-dire nous croyons que ça vaut mieux pour le moment.

Il opina, débonnairement, de toutes ses petites boucles d'argent.

--Oui, c'est sûr.

Et il laissa aux paroles de Fanny le temps de vivre et de mourir dans l'air avant d'en ajouter d'autres.

--Vous croyez, reprit-il, vous croyez, mais si c'est pour le monde... C'est-il pour le monde?

--Bien sûr! fit Berthe complaisamment en commère qui place une réplique.

--Eh bien, ça étant, tu n'as peut-être pas raison.

--Comment? demanda Fanny, déroutée.

Il eut l'air de réfléchir et son grand nez en bec de rapace s'inclina vers la nappe. Puis il dit lentement:

--Faudrait que ça soit toi qui y ailles, à la Hêtraye avec ce gars, pour l'apaiser.

--Moi? Comment, moi?

--Oui, toi, toute seule.

--Sans Berthe? cria-t-elle avec une véhémence si inaccoutumée qu'un instant ils lui livrèrent leurs yeux surpris, tels qu'ils étaient.

--Oui, sans Berthe. Comme ça, on n'aurait pas à trouver drôle que vous laissiez votre maison d'ici, car ça le semblera, drôle!

Elle restait abasourdie. Jamais cela ne s'était présenté à son esprit. Et, marquant son avantage, le vieillard continua:

--Et puis, toute seule, c'est «bien de révisé» si tu n'arrives pas à le dompter, le gars! Il y en a d'aucuns qui sont ambitionnés à ne pas céder devant un autre que leur maître. J'ai vu des chevaux comme ça!

Le ridicule de la comparaison ne frappa même pas Fanny. Elle songea seulement avec désespoir: «Dompter quelqu'un! Comme si je le pouvais!»

Et, tout de suite, un souci lui revint:

--Et Berthe?

Le bonhomme gratta son grand nez sec.

--Elle restera ici, je te dis. Elle...

Il s'interrompit, comme s'il se trouvait devant des mots trop lourds à prononcer. Et, instinctivement, Fanny, si peu perspicace, mais si sensitive, fut certaine que tout ce qui avait été dit jusque-là n'était rien et que tout n'avait été dit que pour en venir là. Et elle reprit, d'un ton machinal, comme si le dernier mot eût été un levier pour soulever les autres:

--Elle...?

Le père Oursel entra avec le café. Avec ses mouvements d'automate, il posa la cafetière--car on n'avait jamais pu l'habituer à l'usage du plateau--et il disparut sans qu'une fois son regard eût croisé celui des autres.

M. Le Brument dit à mi-voix à Berthe:

--Toujours de d' même, l' père Oursel! En v'là un qui s'occupe pas du tiers et du quart! Quel bonhomme! Je suis sûr qu'il sait seulement pas ce qui se passe sous son nez!

Berthe dit, dédaigneusement:

--L' père Oursel? Rien, c'est rien.

En Fanny les pensées cheminaient comme sur un vent d'ouest. Elle était sûre qu'on allait lui parler de l'instituteur, sans deviner comment. Enfin le vieillard commença:

--M. Froment, votre voisin, il est parti, d'apparence?

--Il est revenu, dit Fanny: nous l'avons vu au temple, tout à l'heure.

--Revenu! Sa maison était fermée pour les vacances. Comment?

Personne ne répondit. Il reprit:

--Comment? C'est bien drôle, ça!

Pour la première fois depuis le début de la conversation, il paraissait sincère.

Il y eut un silence, puis il continua:

--C'est peut-être quelque chose qu'il avait oublié.

Il regardait Berthe. Elle dit seulement:

--Ouat!

Elle semblait agitée et anxieuse. Fanny songea:

«Ça la contrarie qu'il soit revenu. Elle ne veut pas que je le revoie.»

Le bonhomme poursuivit, comme s'il prenait enfin une résolution:

--Faut te faire une raison, Fanny, ma fille. Faut te faire une raison.

Cette fois, il la regardait. Elle essaya de saisir quelque chose dans les froids yeux bleus, si pareils à ceux de sa mère, ces yeux

qui avaient glacé sa vie. Mais, comme toujours, elle y fut impuissante.

D'ailleurs, le moment favorable était passé. Il se leva, après avoir plié méthodiquement sa serviette et secoué ses miettes.

--Puisque c'est comme ça, faut que j' m'en aille. Il est temps.

Berthe se leva et alla lui chuchoter quelques mots à l'oreille. Il fit: «Oui» de la tête. Puis, prenant son chapeau:

--Fais-toi une raison, ma fille, dit-il, c'est ton intérêt.

Fanny écoutait désespérément. Elle sentait que quelque chose était résolu contre elle qu'elle ne savait pas. Et elle ne comprit que lorsqu'elle vit l'oncle entrer par la petite porte de la cour d'école.

Pâle jusqu'aux lèvres, elle se retourna. Berthe la guettait. Alors un peu de courage lui vint. Qu'est-ce qu'ils avaient décidé? La question dut être si clairement écrite dans ses yeux que Berthe répondit avec une espèce d'arrogance qui masquait autre chose:

--Faut bien en finir!

Fanny mit sa main à sa gorge.

--Finir quoi?

Une expression nouvelle parut sur la grosse figure de la cadette. Elle posa la main sur le bras de sa sœur.

--Allons, allons! dit-elle avec une espèce de bonhomie, si ça a du bon sens!

Elle l'attira dans la pièce.

--Quitte cette fenêtre. Qu'est-ce que ça te donne de guetter la route?

Elle continua pendant un instant à prononcer des phrases insignifiantes, qui déjà agissaient par cette vertu lénifiante des mots de tous les jours dans les situations graves. Machinalement, Fanny obéissait et c'était le commencement de sa reddition.

Berthe la fit asseoir. Elle s'assit elle-même, et puis elle commença:

--Ecoute...

Elle se recueillit quelques secondes et détourna les yeux de la pâle figure hallucinée de Fanny.

--Tu vois bien toi-même que ça ne peut pas durer comme ça. Il faut prendre un parti. Sur le coup, on ne se rend pas compte. Mais le monde ne comprendrait pas que nous allions toutes les deux nous enterrer à la campagne. Il faut une raison pour que tu partes, puisque c'est toi qui doit partir: une raison... importante... qui nous oblige à nous séparer. Tu comprends?

Les yeux de Fanny répondirent éloquemment que non.

Berthe reprit, avec une sorte de patience appliquée:

--Il n'y a qu'une raison qui puisse nous y forcer. Vois-tu ça?

Elle se penchait pour forcer une réponse. Fanny fit: «Non», de tout son visage étonné.

--La raison qui fait qu'une femme veut rester seule... c'est-à-dire pas toute seule...

Elle fit un geste violent:

--Que je me marie, enfin! Est-ce si drôle que ça?

Fanny, stupéfiée au delà des paroles vaines, ne bougea pas. Berthe reprit:

--Oui... c'est ça qui arrangerait tout. Tu pars à la Hêtraye, puisque tu n'as pas d'autre moyen d'en finir avec ce gars que de le supporter. Moi qui n'y suis _pour rien_ (elle accentua cruellement), je reste ici, avec...

Elle ne put aller plus loin. Peut-être n'eût-elle pas osé. Mais Fanny se leva brusquement comme quelqu'un qui, enfin, voit.

--Avec...? fit-elle sourdement.

Berthe se leva aussi pour l'affronter mieux, puisque la masse est aussi un argument.

--Avec l'homme qui comprendra qui il doit choisir, quand on lui aura montré.

Fanny dit seulement:

--C'est l'oncle Nathan qui a...

Berthe inclina la tête.

--L'oncle Nathan est allé lui parler, oui.

Il y eut un silence. Fanny n'osait pas regarder sa sœur. Puis elle dit:

--Car enfin, tu dis que vous vous êtes mis d'accord... Peut-être. Mais c'était avant l'arrivée de Félix. Ça change tout, une chose pareille. Pour un homme surtout. Et il faudrait avoir bien peu de «cœur» pour courir après.

Fanny étendit la main.

--Je ne cours pas après, dit-elle d'une voix étranglée. Tu sais bien ce qu'il a dit à la Hêtraye l'autre jour.

Berthe parut chercher.

--Ce qu'il a dit?

Fanny ne répondit pas. Un immense découragement s'abattait sur elle. Qu'était-ce que ce petit argument qui lui restait, en présence de toutes ces implacables vérités... Silas l'avait appelée Fanny devant les autres, oui. Par distraction, peut-être, ou par pitié, pour adoucir le coup qu'il voulait lui porter et qu'il n'avait pas le courage de lui porter encore... Mais aucun mot décisif ne lui était échappé, aucune allusion à leurs projets de naguère, quand c'eût été le moment entre tous d'en parler... Et puis, surtout, surtout, le départ, cette maison silencieuse et aveugle qui lui était apparue alors comme une réponse définitive.

Elle baissa la tête. Elle n'était plus sûre de rien.

Comme si elle suivait ses pensées et se trouvait obligée de les résumer et de les poursuivre, Berthe reprit alors:

--Il n'a rien dit de remarquable devant moi et, entre nous, à en juger par la figure que tu avais en revenant...

La phrase qu'elle laissa en suspens se termina à leurs oreilles comme si elle était prononcée. Il n'avait rien dit, non, il n'avait rien dit.

Et, soudain, Fanny sentit la vanité de la lutte pour celui qui n'a pas d'arme. Après le découragement, le renoncement entra dans la place. Sans parler, elle fit un geste de lassitude. A cette sœur

qui voulait lui voler un amour qu'elle était pourtant bien sûre d'avoir possédé, elle ne dirait rien, c'était trop difficile, elle ne savait pas reprocher, prendre la voix haineuse qu'il faut, jeter les mots comme on jette des pavés... Elle pensa: «Faites, faites, écrasez-moi! Je ne sentirai bientôt plus rien.»

Comme étonnée de la promptitude de sa victoire, Berthe regarda sa sœur, inerte, passive, la tête baissée et les mains jointes sur les genoux. Et, sans honte, elle retourna vers la fenêtre et se colla le front contre les carreaux pour épier le retour du vieillard.

Quand il arriva, elles étaient toujours dans la même position, mais, ni le bruit de la grille, ni celui de la porte d'entrée, ni le grincement du pêne ne tirèrent Fanny de ses pensées.

Le bonhomme entra. En quittant la grande lumière, il tâtonna dans le demi-jour frais. Fanny leva enfin sur lui ses yeux mornes. Il paraissait singulièrement agité et se laissa tomber sur une chaise en retirant son chapeau à larges bords.

--Bougre! dit-il. C'est pire que le four du boulanger, dehors!

Berthe fit un pas. Toute sa prudence l'abandonnait:

--Eh bien, mon oncle?

Il agita l'air avec son chapeau auprès de sa figure pendant un moment.

--Eh bien, dit-il enfin, y'a rien à lui dire, c'est Fanny qu'il veut.

* * * * *

Ce ne fut que le lendemain que l'aînée revit son fiancé. Elle était restée effarée, presque assommée de ce coup de massue. A

ce degré-là, le bonheur dépasse son étiage, sa marque, et fait perdre la sensibilité sans laquelle on ne peut le goûter. Au premier sentiment de triomphe, ineffable redressement de l'être courbé, reprenant enfin son jet vers le ciel, succédait une sorte d'hébétement. L'âme fatiguée de Fanny ne savait plus soutenir sa joie, tandis que ce sacrifice accepté lui faisait une route austère et facile, où elle se sentait sûre de pouvoir marcher.

Berthe la boudait farouchement, et Fanny ne pouvait s'empêcher de ressentir avec elle cet affront terrible. C'était comme un dédoublement de son être si cruellement abaissé et piétiné par les autres qui s'appropriait la mortification fraternelle. Et elle souffrait ainsi d'une façon encore inconnue.

Fuyant la ville vers laquelle Berthe s'était dirigée sans l'avertir, Fanny prit le chemin de la vallée vers la rivière, ce triste sentier d'eau qui l'attirait depuis qu'elle y avait pleuré sur le chemineau noyé. Sans doute M. Froment la guettait-il et la suivit-il à distance, car elle le vit poindre sous les arches espacées que faisaient les sureaux échevelés, reliés aux ormes, par des viornes géantes. Elle s'était assise sur le petit talus, et se leva en l'apercevant. C'est ainsi qu'ils s'abordèrent, froidement, parce que leur cœur les étouffait, debout et se mesurant du regard.

--Bonjour, Fanny, dit-il enfin vite et bas, ce n'est pas par hasard que je suis là; je vous ai suivie.

--Oh! fit-elle avec consternation, car le mot exprimait une action connue par où dire seulement à Beuzeboc.

--Oui, fit-il plus ardemment, qu'importe tout cela, le comme il faut et les usages d'une petite ville! Il y a autre chose ici. Fanny, il y a votre bonheur et le mien.

Elle baissa un instant les paupières pour savourer une petite joie délicieuse: «Votre bonheur et le mien». Elle avait si peu l'habitude de passer la première! Mais il parlait toujours, il disait:

--Laissons les mots inutiles: il n'y en a eu que trop entre nous. J'ai bien réfléchi depuis notre dernière entrevue, Fanny, j'ai même voulu essayer de l'éloignement. Et ces cinq jours m'ont paru des siècles; le départ a failli être impossible, une force m'a fait revenir. Maintenant, je sais, je vois clair...

Il s'arrêta. Son haleine était courte, ses mains tremblaient. Fanny éprouva un peu d'appréhension. Pourquoi y avait-il toujours ce trouble dans l'amour? Pourtant, il fallait parler. Elle dit, les yeux à terre:

--Vous êtes bon.

Il reprit avec élan, comme s'il venait de toucher un tremplin:

--On ne peut pas ne pas être bon avec vous. C'est du bonheur de vous aider. Je vous l'ai dit chaque fois que je vous ai vue.

Une femme parut à l'extrémité de l'allée: une laveuse qui poussait du linge mouillé sur une brouette.

--Marchons, souffla Fanny.

Ils allèrent, sans rien dire, croisèrent la femme et, quittant le sentier, se trouvèrent à l'entrée d'un pré, sous un gros orme tourmenté. Ils s'arrêtèrent encore.

--Pourquoi nous cacher? fit-il. C'est avec joie que je veux proclamer nos fiançailles. Et même, Fanny, et même, j'ai un nouveau projet que je vais vous dire.

Elle étendit la main.

--Mais, enfin, nous n'avons jamais parlé de ça, depuis que... vous savez...

Il dit sourdement:

--Alors, vous avez cru que je reculais? Eh bien, je vais tout avouer. Oui, j'ai hésité. On n'apprend pas une chose pareille de quelqu'un... qu'on a choisi, sans que...

Un geste coupa l'air.

--Mais j'ai deviné bien des choses et puis je... je suis égoïste, Fanny, vous m'êtes nécessaire, j'ai trop compté sur vous.

Un tout petit pincement au cœur avertit Fanny. Il comptait sur elle; Berthe comptait sur elle et Félix aussi comptait sur elle. Elle ne dit rien, mais quelqu'un, maintenant, était entre eux.

--Alors, Fanny, je vais vous dire mon projet. Vous avez encore six semaines devant vous: Félix ne revient qu'à la fin de septembre. C'est suffisant pour que notre mariage soit, d'ici là, un fait accompli.

Une sorte de rayonnement émanait de lui, de son grand corps bien construit, de sa belle figure, de ses yeux impérieux. Fanny, bouleversée, sentit que sa pauvre volonté qui, pourtant, l'avait préservée jusque-là du mal fait consciemment, allait l'abandonner; et elle dit d'une voix tremblante:

--Je ne peux pas, je ne peux pas.

--Comment, vous ne pouvez pas? Nous ne dépendons de personne!

Il répéta avec force, comme s'il éprouvait le besoin d'augmenter sa certitude:

--De personne.

Fanny rassembla son courage, sa fermeté, sa résolution, tout ce qui la quittait; elle conjura devant ses yeux le mauvais visage pointu de son fils, et elle dit:

--Si, moi, je ne suis pas seule.

M. Froment fit un geste violent.

--Votre sœur! On ne dépend plus de sa famille, à nos âges!

--Ce n'est pas ma sœur.

Il ouvrit les yeux.

--Je ne vois pas, alors...

Elle ne parla pas tout de suite. C'était si difficile. Comment ne comprenait-il pas?

--Vous savez bien ce qui est entre nous.

Elle se reprit:

--Celui qui est entre nous.

Les yeux du bel homme noircirent, il eut un haut-le-corps.

--Celui?...

Alors, la tête baissée, les yeux détournés, étouffant de honte, elle dit:

--Mon fils.

Entre eux, le mot tomba. Oui, ils étaient bien séparés.

L'instituteur fit quelques pas comme s'il espérait trouver des arguments dans l'herbe épaisse du pré. Puis il revint.

--Eh bien, dit-il, votre fils? je sais, mais cela ne m'empêche pas de vouloir de vous.

Elle sentit que le moment était venu de dire toute sa pensée.

--Moi, je ne veux pas, avant de lui avoir parlé, avant d'avoir vu comment il prendra ça.

Il fit un brusque mouvement, comme si elle l'avait blessé. Et elle maudit cette infirmité qui l'empêchait de dompter sa timidité et de savoir envelopper de la douceur des mots la dureté des choses qu'il fallait dire.

Et elle reprit:

--Vous comprenez, je ne suis pas comme une autre, moi. J'ai ce malheureux sur la conscience. On m'a forcé de l'abandonner. Mais, vous voyez, la justice arrive toujours: il m'a retrouvée. Et alors, comment oser dire que je ne dépends de personne? C'est pas possible. Et puis, il me semble que j'attirerais du malheur sur vous si je vous épousais comme ça, sans rien dire. Et pour vous, avez-vous réfléchi? Qu'est-ce que vous feriez s'il prenait mal notre... mariage et s'il devenait malfaisant avec vous?

Elle s'arrêta. De toute sa vie, excepté dans sa confession à sa sœur, elle n'avait parlé si longuement, d'un trait, et sans chercher ses mots.

Silas l'écoutait ardemment, penché sur elle.

--Ah! dit-il, comme vous avez tort! Vous refusez de prendre la seule voie qui vous mettrait à l'abri.

Il y eut un silence. On entendait à travers le pré le bruit du moulin, le moulin de la vieille route sur laquelle on avait couché le chemineau. Le soleil descendait vers la colline, en jetant une nappe d'or sur les nappes d'herbes et la rivière fumait, chaude avec son écoeurante odeur d'eau qui a servi.

Silas s'approcha encore.

--Fanny, dit-il, c'est un excès de scrupule qui vous fait agir. Voyons, il n'y a pas que votre fils. Il y a vous et moi. Vous ne pouvez pas nous sacrifier à lui, un étranger qui ne vous cherche que par...

Elle leva si vivement la main qu'il n'acheva pas.

--Non, non, il ne faut pas le dire. Nous n'avons pas le droit.

Il dut sentir qu'il faisait fausse route et qu'il n'en restait plus qu'une.

--Fanny, dit-il d'une voix changée, de cette voix profonde qu'elle ne pouvait entendre sans frémir, Fanny, vous avez promis, vous êtes à moi autant qu'à lui. Et je vous réclame maintenant pour moi, pour moi.

Il lui avait pris les mains et les serrait dans ses grandes mains chaudes. Et ses yeux brûlants la brûlaient.

Elle ferma les yeux. Elle retrouvait le goût oublié de la volupté. Quelle douceur!

Une minute s'écoula, qui fut pour elle un instant indéfini et contint l'infini. Et puis elle évoqua encore Félix, et trouva la force d'arracher ses mains. Et, les yeux détournés pour gagner du temps, elle dit:

--Non, non, je ne peux pas. C'est impossible, pas tout de suite. Il faut que je lui parle. Après, alors, après, oui, je ferai comme vous voudrez.

Avec un douleur infinie, il répliqua:

--Comme je voudrai! Vous ne m'aimez pas!

Alors, dans son ardeur à adoucir le coup, elle le regarda, et dit avec plus de simplicité qu'aucune vierge n'en aurait trouvé:

--Oh! comment pouvez-vous dire ça. Moi... oh! je donnerais de si bon cœur pour vous...

--Tout, n'est-ce pas?

--Tout, oui.

--Excepté Félix, dit-il amèrement.

Sa douceur se révolta.

--Mais non! C'est pour vous que je veux être sûre qu'il soit consentant et qu'il ne vous fera pas de tourment.

--Consentant! répéta-t-il avec mépris.

Si proches, ils s'éloignaient l'un de l'autre comme deux barques qui font force de rames. Entre eux les paroles avaient fini leur temps. Elle vit passer dans ses yeux le désir de la prendre dans ses bras et de la porter sur l'herbe épaisse, le désir criminel

de la traiter comme elle avait été traitée, le désir de vaincre sa volonté obstinée à un devoir chimérique, le désir au lieu de la tendresse dont elle avait besoin.

Incapable de trouver les mots compliqués qu'il aurait fallu, elle s'arracha de lui et s'en alla. Le soleil, ayant touché la crête de la colline, redescendait derrière les bois. Déjà, le val bleuissait; l'herbe et les pommiers échappés à l'enchantement du couchant s'ombrèrent de grandes traînées sombres.

Devant le coude du sentier, Fanny se retourna. Silas était toujours dans le pré; la tête penchée, comme enraciné, sombre et seul. Il ne la regardait pas. Elle eut peur de ce qu'elle venait de faire, et se sauva en courant.

II

Les demoiselles Bernage reçurent beaucoup de visites de curiosité en ce mois d'août-là. La bonne Mme Gallier, elle-même, sentit l'aiguillon la piquer. L'assiduité du soldat avait été remarquée; on n'en pensait pas grand'chose; néanmoins, l'incident méritait d'être tiré au clair.

Berthe, sa bouderie passée, semblait avoir pris un nouveau parti et pressait le départ. Elle adopta une attitude.

--Ce soldat? Un neveu de Marthe, notre ancienne bonne, dont maman s'était occupée autrefois. Il est venu de sa garnison qui est plus près d'ici que de son pays, là-bas, du côté de Dieppe. Ce pauvre malheureux, on n'a pas pu le renvoyer comme ça!

Fanny, abasourdie, la regardait inventer et mentir, mélanger avec art et une sorte de volupté le faux et le vrai pour en former un tissu impénétrable où l'œil ne pouvait plus distinguer ce qu'il connaissait.

«Pourtant, songeait-elle, on ne nous a pas appris à mentir. Papa nous enseignait qu'un huguenot n'a qu'une parole: «Que votre oui soit oui, que votre non soit non...» Maman non plus...

Et, soudain, elle aperçut ce qu'elle n'avait encore jamais vu, c'est que le grand mensonge de sa vie avait entraîné tous les autres. Car, dans l'armature de leur moralité sévère, aucune place n'était laissée à la faiblesse humaine. Et une autre parole lui revint: «Si ton œil te fait tomber dans le péché, arrache-le et jette-le loin de toi.» Oui, c'était cela que la grande Bernage avait pris pour un ordre et auquel elle les avait tous sacrifiés. Et c'est depuis que le mensonge était entré chez eux que le bonheur, qui vient de l'équilibre entre la vie et l'âme, les avait quittés.

--Alors, vous allez l'employer à La Hêtraye?

--Ma foi, le père Laurent se fait vieux, il a besoin d'aide... Et, comme ce garçon a été élevé dans la culture, peut-être qu'il le prendra sur notre conseil.

On leur disait aussi:

--Qu'est-ce qui vous prend d'aller passer des vacances à La Hêtraye? N'en avez-vous point assez de la promenade, avec votre voyage à Paris?

Car un peu d'indiscrétion était utile parfois pour déterrer la vérité.

Berthe se renversait en riant du rire satisfait des gens gras.

--Il est temps de nous y mettre. On n'avait encore rien vu, à notre âge.

Chacun reniflait l'air de la maison, car des bruits couraient aussi sur un mariage possible avec l'instituteur, qui venait chez elles. On le savait.

--Deux ou trois fois, _au moins_, assurait une des veuves à Mme Gallier, qui la calmait dans la main. Au moins, c'est la mère Auzoux, qui demeure en face, qui l'a vu. Il ne se cachait seulement pas!

La curieuse entreprit de confesser le père Oursel, dont elle ne tira que des grognements indignés, entremêlés de démonstrations de surdité et, enfin, une trop directe protestation clairement formulée:

--Est pas vos affaires.

Ainsi, Berthe élevait avec une prévoyante patience le mur qui couvrirait leur retraite.

Quant à Silas, il était reparti le soir même de leur explication, après avoir écrit à Fanny une lettre qu'elle reçut le lendemain matin et qui contenait ces seuls mots:

«J'irai chercher votre réponse à La Hêtraye.»

Elle mit sa lettre sur la copie qu'elle avait faite de mémoire de la lettre de son amant d'une heure, parmi ses quelques souvenirs et ses bijoux.

Ce fut Berthe qui écrivit à Félix, selon qu'il avait été convenu quand, de La Hêtraye, Fanny avait écrit à M. Froment de ne pas donner suite à son projet de lettre. Berthe, d'ailleurs, n'en toucha que quelques mots à sa sœur, comme par acquit de conscience.

--Je vais dire à Félix qu'on l'essaiera à la ferme.

Fanny s'étonna un peu. Si vite! était-ce mieux?

--Mais oui, dit Berthe avec impatience. Tu sais bien qu'on lui a dit qu'on lui écrirait. On est forcé de s'arranger avec lui, ou bien alors, quoi?

Fanny ne répondit rien. Ce n'est pas ainsi qu'elle aurait voulu réparer. Elle se sentait déchirée entre tous ceux qui ne la comprenaient jamais ou la comprenaient trop tard.

Berthe écrivit donc au gars une lettre laborieuse qu'elle recommença dix fois. Il s'agissait de l'amadouer sans rien promettre, de tâcher de recevoir sans rien donner. Car le plan de Silas, que Fanny proposa timidement, fut repoussé.

--De l'argent! offrir de l'argent! Faudrait être folles! C'est pas toi toute seule qu'as eu cette belle idée-là?

La belle idée, portée au compte de son auteur, était disséquée, ridiculisée, avec une âpreté forcenée.

--Il est généreux avec l'argent des autres, le voisin!

Elle disait «l'argent» comme si le mot lui emplissait la bouche pour y fondre délicieusement. Et elle s'acharnait sur Silas et sa trouvaille, étalant si clairement, si naïvement, sa rancune, que Fanny en eût-elle été capable, n'eût pas trouvé le courage de remporter la si facile victoire qui passait à portée de sa main.

La lettre de Berthe, qui ne contenait que la ratification en termes prudents de l'offre de prendre Félix comme domestique, ne reçut d'ailleurs, aucune réponse. Il devint visible que le gars ne jugeait pas utile de faire la dépense d'un timbre, et qu'il s'en tenait à la possession d'un document important et à la conversation finale de La Hêtraye.

A mesure que la date fixée pour leur départ approchait, Berthe semblait reculer devant le plan adopté, si changé dans son exécution depuis le refus de Silas. Son humeur nouvelle soufflait ses bourrasques sur la pauvre Fanny désarmée et tremblante.

--Si c'est possible de se bouleverser la vie à ce point-là! Qu'est-ce que je vais aller faire à La Hêtraye?

En vain, l'ainée remontrait-elle doucement qu'elle voulait bien y aller seule, l'autre comprenait à présent l'impossibilité qu'il y avait à ce qu'elles se séparassent et la prise qu'elles donneraient ainsi à la malignité. Non, leurs vies étaient liées, indissolublement, inextricablement, et Fanny voyait sa sœur se débattre avec fureur contre le filet que toutes les tentatives n'arrivaient qu'à resserrer sur elles.

Au jour dit, elles partirent pour La Hêtraye.

III

Le gars Félix se présenta libéré du service militaire, sans le moindre embarras, avec un air d'habitué qui supprima les difficultés du revoir. Les quinze premiers jours coulèrent si naturelle-

ment et sans heurt ni à-coups que Fanny, dont le cœur contracté se préparait à souffrir, osa reprendre un peu d'espoir.

Il n'est pas d'éternelle souffrance: elle pensa un peu follement que, peut-être, c'était la fin de la sienne, et que son fils, heureux, aurait pitié d'elle et la laisserait se calmer dans sa maturité et dans sa vieillesse, cachée, auprès de lui, dans une entente muette.

C'était une espèce de rêve très doux qu'elle faisait en le regardant partir, la fourche à l'épaule, de son pas cadencé de paysan, si loin d'elle, séparé par tout son remords, si près pourtant.

La fin de la moisson et les grands travaux d'automne prenaient entre eux cette place prépondérante qui est la leur dans les saisons d'activité. Elle trônait, cette activité, dans les chars pleins, aux fêtes du «Caudet», quand le coq, lié par les pattes au bout d'une gaule, promène son agonie d'une journée en trophée barbare, dans les batteries, sentant la paille, le charbon et la sueur des forcenés, dépoitraillés, qu'une besogne démoniaque semble pousser aux reins. Elle trônait encore dans les grandes journées calmes d'automne où la charrue sort pour accomplir son rite solennel. Non, en vérité, Fanny le sentait obscurément, ils appartenaient tous alors à la terre, et rien ne pouvait les en distraire.

Et ce fut par un dimanche de la fin d'octobre qu'ils parurent tous s'éveiller subitement, et, comme un dormeur quittant son rêve, retrouver leur existence réelle au point où ils l'avaient quittée.

Silas Froment arrivait à la barrière par le chemin du plateau. Berthe et Fanny, qui revenaient à pied du temple de Villebonne,

de loin l'aperçurent. Et Félix venait vers elles dans la cour, rasé, endimanché, avec le dandinement habillé des jours chômés.

Tous quatre, ils s'arrêtèrent quelques secondes, parce que l'ancien instinct de défense qui agonise en nous jette parfois une lueur inattendue; puis, ils se remirent à marcher en se composant un visage. Fanny sentait son cœur battre dans sa poitrine et elle devinait l'émoi des autres. Et ils s'abordèrent tous comme s'ils se voyaient pour la première fois tels qu'ils étaient, éclairés par cette lumière surnaturelle qui dénude alors les êtres.

Pourtant ils ne prononcèrent pas d'autres mots que ceux des salutations banales.

Dès qu'il put isoler Fanny, Silas lui demanda vivement.

--Eh bien, lui avez-vous parlé?

Fanny détourna ses yeux craintifs.

--Non, pas encore.

Il s'arrêta:

--Comment!

Elle le pressa:

--Ne nous arrêtons pas. Ils nous regardent.

Félix, détourné, posait, en effet, sur eux un regard aigu et fugitif. Berthe l'imita et ils les regardèrent venir.

--Alors, vous venez dîner avec nous, monsieur Froment? dit-elle presque gracieusement.

--Si je ne suis pas indiscret, fit-il. Je m'excuse de ne pas vous avoir prévenues. Mais je suis revenu...

Il buta court, comme s'il allait dire un de ces choses essentielles qu'on doit taire, bien que l'âme en déborde.

L'explication resta inachevée, sans que personne la relevât. Les paroles couvraient les pensées vitales qui, présentes, les ob-sédaient tous.

Le repas amena sa détente coutumière. Il y a tant d'animalité dans tous les gestes de la table, que préoccupations et soucis sont forcés de céder le pas. Les deux couples mirent tacitement de côté leurs tourments pendant que le pot-au-feu et le coq rôti apparaissaient successivement sur la nappe, dont le fil avait été filé par une Bernage défunte, restée bien loin déjà dans le siècle disparu.

Lorsqu'ils se levèrent de table, l'ordinaire pléthore agréable des fins de bons repas mettait une buée rose aux visages. Berthe était franchement congestionnée.

--Allez, dit-elle, on va faire un tour. C'est beau dans la campagne, _du moment_.

Ils sortirent. La fine lumière d'automne glissait sur la cour. Le peuple noir des pommiers aux bras tordus semblait crier au ciel contre la perte de ses fleurs et de ses fruits, qu'une divinité mal-faisante lui enlevait deux fois l'an.

Ici et là, un arbre tardif, étayé de perches, croulait sous les guirlandes de pommes jaunes ou rouges. L'herbe sombre, peignée par les grandes pluies d'équinoxe, était une longue chevelure défaite sur le sol. Au delà de la voûte verte des pommiers,

une double rangée de sapins noirs faisait sentinelle, à la mode normande. Et, plus loin, la bordure du taillis, qui commençait là de vêtir la colline tombante, brûlait du feu ardent de l'automne.

Ils marchèrent d'abord tous les quatre. M. Froment avait offert une cigarette à Félix. Et puis Berthe appela le gars quelques pas en arrière.

--Venez un peu voir ce pommier, qu'est-ce qu'il a, Félix, dit-elle.

Il s'arrêta. Les autres s'éloignèrent lentement, tandis que le couple examinait l'arbre.

--Votre sœur a compris, dit Silas à demi-voix.

--Ça m'étonne, répliqua Fanny. Berthe n'est pas...

Elle s'interrompit. Les mots qu'elle disait sans intention bien arrêtée venaient d'ouvrir une porte mystérieuse dans son esprit, et ce qu'elle apercevait la bouleversait. Elle répéta:

--Berthe n'est pas...

Mais Silas devait poursuivre lui-même tant de pensées qu'il ne prit pas garde à cette phrase demeurée suspendue en l'air comme une menace.

--Fanny, dit-il enfin, pourquoi ne lui avez-vous pas parlé? Je vous ai donné le temps...

Sans répondre, elle ouvrit la barrière qui, de ce côté, donnait sur le bois dévalant la pente abrupte de la colline. Du domaine de la verdure permanente, ils entraient dans la folie rouge de l'automne. Sous leurs pieds, les premières feuilles tombées éten-

daient un tapis flamboyant, selon la loi qui les rend plus vivantes à l'heure où elles vont disparaître. Fanny fit un effort:

--Non, dit-elle, je n'ai pas pu.

Il s'étonna:

--Comment, depuis le temps!

Elle baissa la tête comme une petite fille coupable et puis aussi pour détourner les yeux.

--Mais on a eu la moisson, le battage et tout le travail après.

--Etes-vous donc devenue fermière à ce point-là? demanda-t-il.

Elle secoua la tête sans répondre, comme quelqu'un qui en a trop à dire.

Il saisit son bras:

--Fanny, il faut me répondre maintenant, il faut lui parler. Je ne m'en irai pas sans cela.

Cette fermeté lui fit l'effet d'une brutalité et tomba sur son courage comme un soufflet. Elle s'arrêta, s'adossa contre un arbre et se mit à sangloter.

Maintenant, à travers les hêtres de pourpre pure, on apercevait la Seine qui luisait au fond de la large vallée. Des peupliers blancs, étoilés d'or pâle, jalonnaient son lit par places. Ils ne voyaient rien. Les bras tombés, Silas regardait les sanglots profonds secouer le corps de Fanny. Enfin il dit de cette voix brisée des hommes sensibles:

--Je vous en prie, je vous en prie, Fanny!

Plus que sa voix, l'idée qu'ils se trouvaient dans un chemin quasi public réussit à la calmer. Elle s'essuya les yeux.

--Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il tendrement. Dites-moi ce que c'est, dites-moi comment vous souffrez.

Ses larmes faillirent redoubler. La douceur lui paraissait encore plus difficile à supporter. Et, amèrement, elle jeta toute sa peine hors d'elle-même, comme à pleines mains.

--Je n'ai rien su lui dire. Je n'ose pas lui parler. Je ne sais rien de lui seulement. Ni son nom, ni même...

Il la regardait. Il y avait de l'horreur sur son visage égaré. Elle le sentit et baissa la voix.

--Je ne sais pas sa religion, comprenez-vous? Je ne sais pas s'ils en ont fait un catholique... Mon fils!

Une si poignante détresse résonnait dans son accent que Silas retint la pensée qui se formulait en lui: l'enfant abandonné allait être réclamé! Il dit seulement:

--Mais pourquoi?

--Est-ce que je sais! Une fois Marthe disparue, il a été avec ces Malandain, qui étaient des catholiques. Alors...

Le sentier descendait à pic. La vallée enchantée venait à eux avec un parfum de mousse et d'écorce mouillée. M. Froment dit:

--Voyons, Fanny, à propos de son nom, expliquez-moi comment c'est possible.

Les pierres roulèrent sous les pieds de sa compagne. Elle étendit une main, qu'il saisit:

--Arrêtons-nous, fit-il, on ne peut pas parler dans cette descente.

Ils s'assirent sur le petit talus qui bordait le sentier, au pied d'un hêtre géant éployé sur le bois. Devant eux, le taillis dépouillé fuyait, voilant à peine, encadrant plutôt le noble paysage, qu'ils ne voyaient pas. Fanny répondit enfin:

--C'est comme ça que ça c'est fait. Maman a déclaré ce qu'elle a voulu à sa naissance, sans rien me dire.

La tête détournée, il questionna:

--Où était-ce?

--A Bures, un petit pays; je croyais que Berthe vous l'avait dit.

--Oui, c'est vrai.

Il réfléchit un moment et reprit, toujours sans la regarder:

--Et vous ne savez pas quel nom elle a donné?

--Non, je ne sais rien, sauf qu'elle m'a dit: «Veux-tu Félix!» J'ai dit oui. J'étais si faible, si abattue, si honteuse...

--Mais alors, êtes-vous sûre?...

Il hésita, puis se décida:

--...qu'il ne porte pas votre nom?

Saisie, elle fit:

--Mon nom? Vous croyez? Est-ce que c'est possible?

--Cela se fait souvent, voyons, c'est la reconnaissance, mais ce n'est jamais une obligation légale.

Elle demanda craintivement:

--Vous connaissez tout ça?

--Oui, j'ai été secrétaire de mairie.

Entre eux, un degré était franchi. Ils arrivaient à parler de _la chose_ comme d'un événement passé. Elle reprit:

--Non, comme je connais maman, elle a dû tout faire pour ne pas donner de nom...

Leurs pensées firent encore du chemin dans le silence, et Silas termina tout haut la sienne:

--Alors, elle a dû mettre: «de père et mère inconnus».

Fanny se leva.

--Oh! ce n'est pas possible, ce n'est pas possible! Non, elle n'a pas fait ça!

Il lui prit les mains.

--Mais, ma pauvre enfant, c'est la loi: ou la reconnaissance ou cela.

Elle se laissa retomber et cacha sa figure. C'était trop de honte devant lui.

Il fit quelques pas sur le sentier, et revint vers elle.

--Vous vous arrêtez à peu de chose auprès du reste, Fanny.

Elle sanglota:

--Peu de chose? Jamais aucune mère n'a été comme moi. Je ne sais ni le nom ni la religion de mon fils!

Il dit, avec la patience qu'il devait mettre à raisonner un élève désespéré:

--Ce n'est qu'un des côtés de la question, et rien ne sera changé quand vous serez renseignée. Il y en a de plus importants. J'ai besoin que vous m'écoutez.

Elle parvint à refouler ses larmes pour obéir et se redressa, sans savoir combien elle était touchante dans sa détresse féminine. Il continua:

--Félix sait-il quelle est sa mère?

--Non.

--Comment! il n'a pas encore deviné?

--Non. Il parle si peu. Il nous regarde seulement l'une après l'autre.

--Mais comment vous appelle-t-il?

--Il ne nous appelle pas, dit-elle si naïvement que l'instituteur eût ri, si quelque chose au monde eût eu le pouvoir de l'égayer en cet instant.

Il dit en rêvant:

--C'est incroyable, incroyable!

Le soleil, maintenant, ruisselait sur le fleuve lointain, qui devenait de pur argent doré. Et les bois, gorgés de ces derniers rayons, les renvoyaient en flamboiements.

Fanny se leva.

--Il faut rentrer. «Ils» doivent nous chercher.

Il l'imita.

--Mais non, soyez tranquille, «ils» nous permettent cette équipée. Ah! vous êtes bien gardée, Fanny!

Ils reprirent, sans parler, le sentier montant. Quand le sommet fut atteint, Silas dit encore:

--Dans quinze jours, je reviendrai. Je veux une réponse. Vous entendez: je veux. Voyons, observez-le. Et puis parlez-lui. Dites-lui que c'est vous. Et puisque vous avez cette folie de vouloir sa... sa permission, avertissez-le de nos projets.

Accablée sous toutes ces paroles, elle baissait la tête. Il la regardait, se détachant dans sa robe noire du dimanche, qui la faisait plus pâle sur le fastueux paysage de sang et de feu. Un singulier charme émanait de cette figure, mystique dans sa maturité même. Une impulsion soudaine parut saisir le grand homme, si maître de lui. Brusquement, il s'arrêta, prit les poignets de Fanny, et, abaissant contre la sienne sa figure soudain enflammée et ses yeux durcis, il lui dit avec cette espèce de haine d'amour qu'est la jalousie:

--L'autre, l'autre, l'aimiez-vous, Fanny, l'aimais-tu?

Poussant un faible cri, elle arracha ses mains, et recula avec un visage décomposé. Alors il se détourna, fit un geste. Et, sans

un mot, descendant le sentier jonché d'or, s'enfonça dans le brasier ardent de l'automne.

* * * * *

Au matin, après un court sommeil, Fanny reçut comme une clarté cette certitude: «Mais, il m'aime!» Ce que n'avait pu faire ni la douceur de son fiancé, ni sa mansuétude, ni sa longue patience, ce mot arraché aux profondeurs de sa nature, ce mot de jalousie banale l'accomplissait, tant la sincérité possède une lumière d'illumination.

Elle traversa deux jours sans le savoir, soulevée par une force nouvelle. Mais, le troisième, elle s'avisa qu'il lui fallait prendre des mesures pour obéir à Silas, et elle se força à regarder autour d'elle.

Le temps s'était mis à la pluie, et Berthe ne cessait de se plaindre.

--Ah! qu'on était bien à Beuzeboç, au sec et au chaud!

Ici, les cheminées tiraient mal, le bois était mouillé... le vent soufflait dans les corridors...

Le père Oursel, monté de la ville pour leur apporter quelque commission, dit enfin de sa voix rocailleuse:

--Pourquoi que vous n'y retournez point, chez vous?

Berthe le regarda avec étonnement.

--Pourquoi?

Il dit:

--Vous savez bien pourquoi...

Fanny écoutait comme si, de cette conversation, allait enfin sortir quelque chose de nouveau. Mais c'était déjà une grande nouveauté que d'entendre le bonhomme parler le premier.

Berthe cria:

--Je ne crains personne, moi!

Le père Oursel ne la regarda pas, puisqu'il ne regardait jamais ses rares interlocuteurs. Il leva la main et dit:

--On verra.

L'étrange conversation finit là, et Fanny n'en garda que la sensation d'avoir frôlé l'inconnu, tant étaient singuliers le réveil subit du taciturne et le son même de sa voix, tant il était inouï, surtout, de lui découvrir des intentions et, peut-être, une pensée.

Cependant, depuis la promenade du dimanche, rien n'était changé en apparence. Félix, maintenant pensionnaire régulier des Laurent, reprenait la ronde des travaux avec le vieux fermier. Quelque chose, peut-être, paraissait différent en lui. Il trouvait mille prétextes pour venir rôder autour de la maison, pour emprunter un outil, demander une autorisation, un ordre. Et c'était, alors, enracinée au sol, une présence dont on ne pouvait plus venir à bout.

Enfin Fanny vit avec stupéfaction qu'il cherchait à la trouver seule.

«Il sait, se dit-elle, et il cherche aussi une explication.»

Elle s'arrangea donc pour la lui faciliter. Et, justement, une belle saison tardive s'insérait dans l'automne. De courtes journées dorées naissaient et mouraient sur la vallée et le plateau, encore chauds de l'été. Berthe menait grand train de nettoyage à fond, dans la maison qui, toutes ouvertures béantes, respirait avant l'hiver. La mère Laurent et une petite fille du village la secondaient. Et Fanny, sa tâche faite, allait s'asseoir au bout de la cour, là où l'on voyait se creuser tout à coup la coupe de la vallée, au fond de laquelle luisait l'eau argentée du fleuve. Aussitôt, le gars surgissait, un outil à l'épaule, avec un air faussement affairé.

Cela dura encore trois jours, pendant lesquels ni l'un ni l'autre ne firent les premiers pas. Berthe, tacitement, acceptait la situation, se contentant de les épier de loin, sous un rideau, dans l'entre-bâillement d'une porte.

Et, subitement, Fanny fut frappée de découvrir en son fils quelque chose de nouveau. Elle ne s'expliquait pas bien en quoi cela consistait. C'était un air répandu sur sa figure, une lueur dans ses yeux, quelque chose de connu qu'elle ne pouvait pas reconnaître. Et, chaque fois qu'il sortait de derrière un arbre, avec cette allure sournoise et muette qui était la sienne, elle sursautait d'inquiétude. Il finit par prendre un sarcloir et par se mettre à gratter l'allée où elle se trouvait. De temps en temps, il s'arrêtait, se redressait, bombait le torse et tordait sa courte moustache en la regardant. Un malaise gagnait Fanny: une sorte d'hypnose engourdisante. Où avait-elle vu ces yeux et cette expression de mâle avantageux? Et, tout à coup, elle se secoua pour parler.

--Félix, dit-elle timidement, venez un peu, voulez-vous?

Il laissa tomber son outil. Et, sans hâte, ajustant sa ceinture sur ses hanches étroites, il vint comme quelqu'un qui s'attend à être appelé.

Quand il fut là, en face d'elle, ce fils inconnu qui la gênait si horriblement, elle détourna les yeux. Comment lui dire ce qu'il fallait?

Et ce fut lui qui commença:

--Ça ne me fait pas de peine de venir vous causer, fit-il. C'est pas passqu'on est de la campagne qu'on ne sait pas ce que c'est que des dames.

Elle le regardait, sans comprendre ce nouveau Félix qui lui était révélé.

Il continuait, s'écoutant parler avec un plaisir notable:

--Je connais le sesque. J' suis-t-amateur. Pendant mon congé, à Lisieux, j'en ai fréquenté qu'étaient des femmes tout à fait bien.

Il eut un rire de suffisance.

«Tout à fait bien, oui!»

Fanny se demanda: «Aurait-il bu?» Mais, à son odorat si difficile, aucun relent équivoque ne se décelait, sortant de cette bouche pareille à la sienne. Et elle dit malgré elle:

--Mais pourquoi que vous me dites ça!

Il lui jeta un regard velouté, en coin, et, se dandinant d'un pied sur l'autre:

--Parce que... Vous savez bien pourquoi on se parle.

Elle ne comprit pas encore.

--Comment, on se parle? Ça vous fait donc plaisir de venir auprès de moi?

--Oh! oui! fit-il avec une manière de sentiment, en roulant des yeux blancs.

L'émotion montait en elle. Le cœur parlait donc chez ce pauvre enfant perdu? Il devinait sa mère. Elle fit, les yeux mouillés:

--Moi aussi, mon petit, moi aussi.

Une si belle flamme monta à ses yeux pâles, ses prunelles claires brillaient tant au travers de ses larmes qu'elle en fut comme transfigurée.

Le gars parut puiser de l'audace dans son encouragement. Et il osa:

--Une tante, c'est une femme tout de même, surtout quand elle est comme vous.

En disant cela, il la regardait d'une façon si peu équivoque qu'elle comprit enfin, et que la ressemblance qu'elle cherchait obscurément lui revint. C'était la figure du père qui revivait là, la figure hagarde et impérieuse de la nuit horrible.

Et, comme il avançait tout près de la sienne cette face qui lui faisait horreur en ressuscitant le passé, elle lui cria enfin d'une voix de folle, en le repoussant des deux mains:

--Mais c'est moi ta mère, c'est moi!

Et puis elle éclata d'un rire nerveux, épuisant, d'un rire qui ne finissait pas et la brisait en deux.

Quand, la tête serrée d'un étau de fer et le corps endolori, elle put enfin s'arrêter, son fils avait quitté l'allée, et il approchait du banc où Berthe cousait.

Et elle vit que sa sœur le regardait venir avec un sourire accueillant.

IV

Dans le ciel du couchant encombré de nuages le soleil faisait saigner sur le paysage sa blessure ouverte.

Devant la porte de sa chaumière, la mère Laurent le regardait comme les paysans regardent la nature, d'un œil qui observe, comprend et se souvient. Elle tourna enfin vers Fanny sa figure de cire jaune craquelée, qui sentait la pomme et le lait, et elle dit d'une petite voix fêlée:

--J'ai ouï dire à défunt mon père que le ciel était souvent de cette couleur-là, l'année qu'on a coupé la tête au roi.

Fanny tenait à la main une assiette dans laquelle elle venait de porter des os au chien enchaîné devant la porte, et les paroles de la mère Laurent succédaient à d'autres qui n'étaient point parvenues jusqu'à son entendement préoccupé. Elle fit un effort pour comprendre:

--Le roi?

--Oui, le roi qu'on a tué là-bas, à Paris, dans le temps...

Elle faisait un geste court de vieille femme dans la direction de la ville d'iniquité. Et le siècle s'abolissait comme un jour sur ce paysage immuable entouré jusqu'à l'horizon de champs monotones, de fermes et d'herbages.

Fanny sentit comme jamais toute cette durée dont elle faisait partie et cela fut une halte dans le tourbillon qui l'emportait furieusement par des chemins inconnus, depuis le jour si proche encore où elle avait révélé sa maternité à son fils. Après tout, c'était peut-être la seule chose réelle, durable, cette continuité de la race. Et elle, elle, dans la douleur et dans la honte, elle la continuait, cette lignée...

La durée, durer... si c'était là le vrai sens de la vie? Elle ne fut qu'effleurée par cette révélation qui, pourtant, s'incrustait là, dans un coin de sa raison pour s'y développer obscurément, sans qu'elle le sût. Car, déjà, son tourment la reprenait toute.

Félix. L'enfer de cet instant auquel elle ne pourrait jamais penser sans honte était passé. Mais ceci restait: quand elle criait: «Je suis ta mère!» Il était parti sans un mot, sans un regard de pitié, sinon d'affection... Et toujours, comme une brûlure, revenait la certitude que l'abandon l'avait fait ainsi.

Et elle n'osait plus lui parler. Huit jours d'hésitation passés, il ne lui en restait plus qu'un pour obtenir cet avis qu'elle devait donner à Silas le lendemain. Car, dans son désarroi, cela seul subsistait: elle _devait_ une réponse à Silas. Et ce couchant, plein de sang céleste, était celui du samedi.

Soudain éperdue, elle chercha des yeux le gars, et l'aperçut, tout au fond de la cour, sous la charretterie, occupé à quelque besogne. Allons, c'était le moment; il n'y avait plus à différer. Après un adieu à la vieille fermière, elle prit le sentier qui traversait la cour.

Félix la vit venir. Elle eut l'impression qu'il n'était pas étonné, qu'il l'attendait peut-être, qu'il n'avait cessé de l'attendre depuis le jour où il _savait_.

Elle se retourna. Du seuil de la maison, Berthe les regardait, oisive, et singulièrement absorbée dans cette contemplation.

Fanny soupira. Toujours autour d'elle des conspirations, des silences soudains, des présences furtives. Elle se détourna et parla très vite:

--Félix, je vous cherchais; je voulais vous parler.

Il attendit un instant et dit, très naturellement:

--Pourquoi que tu ne me dis pas tu, puisque t'es ma mère?

Elle recula avec un faible cri, comme s'il l'avait frappée. Alors, il reprit:

--Ben oui, y'a pu rien de caché, à c't'heure, alors?

Fanny bégaya:

--Ça ne se peut pas, c'est, c'est pas possible.

Il avança près de la figure de sa mère sa mauvaise figure pâle sous le tan.

--Pourquoi, qu' ça s' peut pas? Faut une raison dans tout. T'es-t-il ma mère, oui ou bien non?

Elle baissa la tête pour affirmer.

--Alors, faut.

Désespérément, elle dit:

--Mais tout le monde le saura.

Il se mit à rire sans bruit.

--Ça changera pas guère c' qu'on croit.

Alors, abandonnée par son courage, elle se laissa tomber sur la brouette qu'il réparait et cacha sa figure dans ses mains. Au bout d'un instant que le silence avait rempli, elle dit d'une voix étouffée:

--Si tu m'aimais, seulement!

Mais ce fut le marteau qu'il avait repris qui lui répondit.

Pourtant, la brutalité de la diversion la remit. Elle le regarda travailler un instant. Dans sa petite taille presque chétive, il ne manquait pas d'une certaine grâce découplée. Et il savait le secret des mouvements nécessaires. Elle se leva, incertaine. Il s'arrêta, sentant peut-être sourdement que des paroles décisives allaient venir.

--Quoi? fit-il.

Elle se serrait les mains convulsivement, comme toujours lorsqu'elle hésitait. Enfin, elle se décida.

--Félix... Il faut que je te dise une chose.

Il sentit le moment venu et parut en arrêt.

--Qui qu' c'est?

Elle se recueillit. C'était difficile. Quelle femme avait eu tant de choses difficiles à annoncer!

--Félix, je vais peut-être me marier.

Malgré sa crainte, malgré sa honte, malgré tout, elle levait les yeux. Et elle vit que l'étonnement vrai, celui qui ne ment pas, ne luisait point dans ceux du garçon. Mais, déjà, il donnait le change.

--Comment, cria-t-il, te marier?

--Oui. C'est décidé. J' voulais te le dire.

Il lâcha son marteau et se croisa les bras.

--Par exemple! Et avec qui?

Il prenait un ton outragé. Elle dit:

--Avec M. Froment, l'instituteur, notre voisin.

Allons, c'était fait. Elle se sentit soulagée. Mais elle vit qu'elle ne lui apprenait rien. D'avance, il savait tout, et sa réponse précautionneuse arriva trop vite:

--Avec M. Froment! Ah! c'est ça! Je me disais «aussite»!

S'étant ainsi donné du temps, il continua:

--Vous avez arrangé tout ensemble. Et vous croyez que ça va se passer comme ça. Et moi, alors?

--Comment, toi?

--Oui, c'est moi qui ai des droits sur toi, c'est pas lui! Qui qu'il vient faire ici, lui? On n'en a pas besoin. Qu'il s'en aille faire son école!

Sa haine dépassait sa prudence et l'emportait. Atterrée, Fanny dit:

--Mais, nous étions d'accord avant que tu viennes, mon pauvre gars.

Il ne se contentait plus devant ce rappel du temps où il n'était rien qu'un inconnu dans le passé. Rageusement il rétorqua:

--Tu n'as pas le droit de t' marier à c't'heure que tu m'as retrouvé! cria-t-il. T'as pas le droit!

Suffoquée, elle ne trouva rien à répondre. Le jour tombait. Un vent froid s'éleva. Le ciel ne portait plus que les nuages rejoints. Toutes les paroles dites restaient là, autour d'eux, vivantes, bruisantes à leurs oreilles. Elle balbutia enfin:

--Mais pourquoi, pourquoi qu' tu dis ça? J' te ferais pas d' tort.

Tout de suite, il se retrouva.

--Si, tu me ferais du tort! T'as pas qu' faire de te marier. Tu l'as été assez.

Il se mit à rire d'un rire ignoble qu'elle ne put supporter.

--Tais-toi, supplia-t-elle. Tais-toi. Tu ne sais pas le mal...

Ils reprirent haleine, car les terribles joutes de paroles et de sentiments ont, comme les autres, des moments de trêve où on

soigne les blessés, où l'on emporte les morts. Et Fanny dit encore:

--Si tu savais tout ce que j'ai souffert dans ma vie, tu ne serais pas si dur.

Elle hésita et, à voix presque basse:

--Je l'aime, Félix. Et lui aussi.

Elle ne le distinguait plus, car il était rentré dans la charretterie complètement obscure, maintenant. Mais sa voix lui parvint, dure, inflexible, certaine comme le destin. Et cette voix disait:

--Tu n'avais qu'à ne pas fauter.

* * * * *

L'ouragan se déchaîna avec le jour. Fanny, au sortir d'un sommeil de dix heures, se réveillait comme foudroyée de fatigue. Elle ouvrit les yeux, surprise de ne pas retrouver son fardeau de soucis. Non. Ils avaient glissé d'elle, ou, peut-être qu'elle gisait, assommée, sous leur poids, mais elle ne les sentait plus. La température de la souffrance suit des courbes comme celle de la fièvre. Et la guérison ou la mort ont la même apparence, parfois. Et puis, quand la nature s'en mêle et qu'elle jette sa folie au travers de la nôtre, il faut bien s'arrêter pour la laisser passer.

Le grand courant d'air du fleuve drainait à lui tous les vents du plateau qui menaient infernalement la ronde. Par moments, une averse impétueuse faisait mollir la tempête. Le ciel se déchirait et s'effiloçait en nuages incessants accourus du fond de l'horizon marin vers la bouche immense de l'estuaire. Fanny songea d'abord:

«Il faut que j'aille au-devant de Silas. Je ne veux pas qu'il le voie avant.»

De tous ses tourments, il semblait ne lui rester plus que ce petit souci lancinant.

Quand dix heures sonnèrent, elle sortit.

Dès la porte, une rafale la prit et la colla contre le mur, suffoquée, sans voix et sans souffle. Il y avait de tout dans le vent: de la pluie, de la grêle et des feuilles chassées horizontalement.

Enfin, une accalmie lui permit de gagner le chemin détrempé. La tête et les épaules sous un châle de laine noire, elle marchait, pliée en deux, les oreilles bourdonnantes, ahurie, abrutie, vidée de réflexion et même d'idées.

Quand elle aperçut Silas, il débouchait du tournant de la route de Villebonne et le vent d'ouest le poussait vers elle tout en la retenant. Elle songea confusément: «C'est notre vie». Mais il la rejoignait et lui cria ses salutations.

Une cavée s'ouvrait à leur droite. Elle prit son bras et l'y entraîna.

Il y régnait un certain calme. Les talus, barrant le vent par leur digue d'arbres et de terre, les accueillirent comme une église. Le grand homme ôta son chapeau.

--Tonnerre de Brest! cria-t-il, quel temps? J'ai eu chaud à monter de la gare.

Tout son corps vigoureux tremblait encore de l'effort donné. Il se mit à rire.

--Eh bien, Fanny?

Puis, il la regarda mieux et n'ajouta rien. Alors, elle dit:

--Je suis venue parce que...

--Oui, fit-il, comme elle s'arrêtait.

--Parce que je voulais vous voir avant...

Elle s'arrêta encore.

--Pourquoi? demanda-t-il impatientement.

Elle baissa la tête.

--Il ne veut pas.

Le grand homme parut de pierre. Puis il dit:

--Il ne _veut_ pas?

Sans parler, elle fit «non».

La phrase était tombée entre eux comme un bolide: fulgurante, incompréhensible, inattendue. Enfin, M. Froment prononça:

--Qu'est-ce que ça signifie? Est-il fou? A-t-il des droits sur vous? Que lui avez-vous dit depuis quinze jours?

Elle répliqua seulement:

--Il sait.

--Ah! fit-il.

Elle le vit qui semblait vaincre une difficulté à parler. Enfin, il ajouta:

--Et alors?

--Alors, il m'a dit qu'il était le premier, le seul, à avoir des droits sur moi.

Elle ajouta encore:

--Il a eu une vie malheureuse, à cause de moi.

--Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai! cria-t-il passionnément. Il y en a de plus malheureux. Et maintenant vous l'accueillez, vous ne lui refusez pas une place: il doit vous laisser vivre.

--Non, dit-elle, il ne veut pas.

Alors, fâché, il cria plus fort dans le vent qui s'élevait de nouveau:

--C'est que vous n'avez pas su lui dire. Vous acceptez tout!

Elle baissa la tête.

--Comment a-t-il osé! dit-il encore. Vous ne lui avez pas dit que c'était décidé?

--Si. Il est buté. Il ne veut rien écouter. Il me reproche...

Il pencha sa tête vers elle.

--Quoi donc?

--Ma faute.

Cette fois, il recula, les mains inertes.

--C'est un monstre! siffla-t-il entre ses dents serrées.

--C'est tout de même mon garçon, dit-elle simplement.

Il la regarda. Quelque chose comme de l'adoration parut dans ses yeux, et il lui prit violemment les mains.

--Fanny, vous avez besoin qu'on vous protège contre vous-même. Sans quoi, vous serez toujours esclave et martyr. Votre fils ne veut pas que vous vous mariiez, dites-vous? Légèrement, il ne peut s'y opposer. Il ne peut que faire du scandale.

Elle répéta obstinément:

--Il ne veut pas.

Sans écouter, il continua:

--Voulez-vous passer outre? Retournez à Beuzeboc. Laissez-moi faire nos publications. Vous êtes libre.

--Il ne veut pas.

Il s'exaspérait:

--Est-ce le scandale qui vous fait peur?

Elle frissonna:

--C'est pas possible.

Il sembla recueillir sa patience de maître qui se prépare à convaincre un élève obstiné:

--Voyons, raisonnez. Tout être s'appartient. Personne ne peut vous empêcher de suivre votre route. Faites votre devoir vis-à-vis

de votre fils, un partage, ce que vous trouverez juste, et ne vous sacrifiez pas davantage.

Elle secoua la tête.

--Vous ne comprenez pas. Ce serait trop facile. Non, j'ai bien vu qu'il ne veut pas et qu'il saura m'empêcher d'être autre chose que sa mère.

--Il vous aime, alors?

--Ce n'est pas ça, fit-elle humblement, non, ce n'est pas ça, mais il ne veut pas que je lui fasse tort.

Déjà, acceptant l'objection, il courait, en homme, aux réalisations.

--Mettons que vous ayez raison. Il ne reste qu'un moyen. Laissons tout. Il m'est revenu quelques milliers de francs de mon père. J'ai un cousin du côté de Lyon qui me donnerait une situation dans sa fabrique; j'avais déjà pensé abandonner l'enseignement lors d'un événement de ma vie... Partons ensemble librement.

Elle joignit les mains d'horreur, mais il les prit, les serra, essayant de dompter cette pauvre volonté défaillante de toute sa dure volonté d'homme fort.

--Fanny, venez, soyez à moi, je vous attends, je veux vous délivrer. Vous voyez bien que vous n'aurez de bonheur qu'en moi. Votre sœur, votre fils ne vous font que du mal. Laissez-moi vous rendre heureuse.

Ses mains fiévreuses pétrissaient les mains glacées et ses lèvres cherchaient les lèvres pâles. Fanny ferma les yeux un in-

stant. Tout le bonheur de sa vie tint en cette minute. Ce fut sa nuit de noce et le matin plus délicieux qui la suit, et toute la douceur et toute la folie de l'amour concentré pour elle, ici, sans son amertume et ses désillusions. Mais elle rouvrit les yeux.

L'accalmie cessait. Les branches pliées fouettaient l'air. Au sommet des hêtres, des corbeaux dérangés se fâchaient bruyamment. Et le vent, ayant sauté, entraît à présent dans la cavée.

Ce fut comme si Fanny retrouvait son sang-froid, sa raison et tout ce que l'amour emporte. D'ailleurs, il fallait lutter. Déjà, la respiration coupée, ils durent se séparer. Et tout débat, tout entretien même devenait impossible. Il fallait crier dans le vent pour se comprendre. L'ouragan reprenait, formidable.

Ils suivirent la cavée. Au tournant, le vent les bouscula à revers. Alors, Silas s'approcha de l'oreille de Fanny:

--Je m'en vais, cria-t-il.

Il y avait autant de fureur dans sa voix que dans celle de la tempête. N'était-ce pas par elle qu'il était vaincu? Sait-on la part des petites choses dans les grandes et l'effet des grands mouvements de la nature sur nos petites passions humaines?

Elle fit «oui» des yeux et de la bouche. La barrière était en vue, et, en face, le sentier bordé de peupliers qui rejoignait la route du plateau.

Elle lui tendit la main. Il se détourna sans la prendre. Et il cria:

--Vous regretterez ce jour-là!

Maintenant, elle se possédait tout à fait. La maison apparue la reprenait: la maison, la terre, la race, tous les obscurs devoirs dont on a l'habitude, et qui sont si lassants et si nécessaires.

Elle voulut le regarder encore, et se retourna avec peine contre une bourrasque.

Il était déjà au milieu du sentier. Elle le suivait des yeux quand, soudain, il y eut un long craquement et l'un des arbres du talus, choisi comme victime, oscilla et s'abattit avec un affreux bruit d'écrasement à la place même où Silas venait de passer un instant auparavant.

Elle cria follement dans le vent:

--Silas!

Il avait franchi le tournant sans se retourner. Sa pensée fut traversée par un éclair:

--S'il revient, je le rejoins et je pars avec lui!

Mais la tempête intérieure qui emportait l'homme était plus forte que l'ouragan et il ne reparut plus.

V

Fanny laissa tomber l'_Almanach des Bons Conseils_ qu'elle lisait. La solitude ne lui pesait jamais et elle se trouvait souvent seule en ce début de printemps.

Elle s'approcha de la fenêtre. Le beau dimanche d'avril traînait sa longue après-midi désœuvrée. L'oncle Nathan, sitôt le déjeu-

ner fini, avait aiguillé Félix vers les champs, pour la visite dominicale de rigueur. Quant à Berthe, elle venait de disparaître sans rien dire, comme elle le faisait depuis quelque temps.

Après la tourmente qui, passant sur elle à l'automne, manquait de l'arracher de son existence, comme le bel arbre s'arrachait du talus, elle était restée anéantie au point de garder plusieurs jours le lit. Sa sœur expliquait avec volubilité qu'elle avait eu les «sangs tournés» en entendant l'arbre tomber sur ses talons. Elle restait prostrée, sans fièvre et sans aucun symptôme précis, simplement atone, indifférente, privée cette fois tout à fait du goût de vivre.

Avec le géant foudroyé, son amour lui semblait anéanti. Elle appuyait sur la plaie sans la sentir. Elle répétait: «Il est parti. Je ne le reverrai jamais ou je le reverrai comme on revoit un indifférent.» Et cela ne lui faisait rien. Elle se disait même: «Est-ce que je l'aimais vraiment? Qu'est-ce que c'est que l'amour? Est-ce ça?» C'était comme si, en devenant femme trop vite et trop tôt, elle avait perdu la profonde sensibilité féminine qui juge et pèse si sûrement les choses de la passion.

Après la crise d'inappétence à la vie, elle entra dans la souffrance. Les jours et les nuits se succédèrent, désolés ou cruels, tandis qu'elle éprouvait cette sensation qu'on a d'être dans des mâchoires qui se referment perpétuellement. Alors, Silas grandissait dans sa mémoire, dans son cœur, pour mieux la déchirer de l'avoir perdu. Ses mots, ses gestes, ses moindres attitudes la torturaient en souvenir. Et elle sut enfin qu'elle l'aimait comme jamais elle n'avait cru pouvoir aimer.

Elle vécut enfermée avec son rêve agonisant pendant les mois noirs de l'hiver, sans rien apercevoir d'extérieur, comme si ses yeux eussent été tournés en dedans sur le seul spectacle de sa douleur.

Et jamais elle ne se disait: «Je vais aller le rejoindre.» Cette chose possible, cette chose suggérée et déjà un peu réalisée par les paroles qui l'avaient représentée, ne se montrait pas à elle comme une alternative. Peut-être était-ce parce qu'elle allait instinctivement vers la souffrance à cause de l'orientation de sa vie, ou peut-être simplement parce que les habitudes sont trop difficiles à quitter.

* * * * *

Son premier apaisement lui vint dans ces mois aigres où le printemps s'éveille. L'isolement parfait de la vie à la Hêtraye, qui séparait les deux sœurs de leur petit monde connu, environnait leur retraite d'une sorte de paix silencieuse. Un soir de mars où elle rentrait à la maison en tenant les premières primevères trouvées au revers d'un fossé, sous un ciel qui allait du violet le plus profond à un safran inexprimablement doux, elle crut sentir mystérieusement que sa souffrance ne resterait pas inutile, qu'elle serait la rançon du scandale étouffé. Son péché, cette fois, était enterré, et rien n'en subsisterait qui pût éclabousser les autres. Le nom des Bernage ne serait pas sali. Ce fut une certitude consolante qui descendit sur elle.

Les autres, cependant, continuaient leur vie parallèle et, sortant tout à coup de son sommeil intérieur, elle se mit à les considérer.

Berthe ne la tourmentait plus. L'exil de Beuzeboc, si amèrement consenti, ne semblait plus lui peser, même pendant la noire période mortelle de la terre.

C'était comme si une mystérieuse influence travaillait son humeur et toutes ses passions de colère et même de curiosité pour les changer. Et Fanny se sentait plus éloignée d'elle que jamais et un peu effrayée de ce changement inexplicable. Pourtant, elle avait tant soupiré après l'affection fraternelle qu'un peu d'espoir lui en venait. «Elle a vu mon malheur, elle a peut-être fini par avoir pitié.» Et cela préparait son cœur dévasté à revivre.

Quant à Félix, il n'approchait guère de la maison que le dimanche. Et il y apportait les mêmes airs, oscillant de la sornioiserie à l'assurance. Et jamais il n'adressait la parole à sa mère depuis le jour de leur terrible entretien de la charretterie. Fanny devait dépenser des trésors de diplomatie, de vigilance, pour se garder ainsi des mots dangereux qui eussent pu rappeler ceux de ce jour-là. Mais Berthe déployait une si étourdissante volubilité que rien ne pouvait se remarquer et que le drame de ce mutisme se poursuivait à leurs seuls yeux.

Ce jour-là, de la fenêtre, elle vit l'oncle Nathan qui passait dans le fond de la cour, tout seul, l'air absorbé. Fanny s'étonna de ne pas voir Félix avec lui, car le vieillard, dans ses visites, le recherchait toujours. Il semblait à présent en faire grand cas.

--C'est un cultivateur, celui-là, et un bon, disait-il.

Ou encore:

--On ne peut pas lui en remontrer sur la chose de la culture. Sacré Félix, va!

Tout l'hiver, il avait fait ainsi de longues promenades avec le gars, et les sœurs, qui marchaient par derrière, les voyaient passer cette revue des terres nues ou emblavées, pure jouissance dominicale des terriens. On devinait que le vieillard étudiait profondément le jeune homme avec une idée secrète.

Fanny goûta un moment la paix qui baignait la chambre aux rideaux blancs, luisante et ordonnée, comme, autour d'elle, la maison, le village, le plateau et la vallée. Elle éprouvait ainsi des moments de quiétude où, la sourde douleur s'endormant, elle n'était plus sensible qu'à un pauvre espoir de bonheur qui s'éveillait au fond d'elle.

Tout bas, elle répéta, comme elle le faisait quelquefois:

--Mon péché est enterré.

Et c'est alors qu'elle aperçut M. et Mme Gallier qui ouvraient la barrière.

Elle ne les reconnut pas tout d'abord, tant ils étaient loin de sa mémoire. Mais, dès qu'ils eurent fait quelques pas dans l'allée, elle les retrouva tout entiers avec leurs vêtements noirs que rien n'égayait jamais et leur allure un peu grotesque de citadins endimanchés dans un chemin de campagne.

Elle posa sa main sur sa poitrine: c'était du malheur qui arrivait avec eux. Pourtant, elle se remit, et sortit au-devant d'eux.

M. Gallier roulait sa courte taille à jambes torses, dans un langage qui n'appartenait qu'à lui. Son haut-de-forme et sa redingote semblaient ainsi avancer en largeur. Mme Gallier trottnait menu, avec une espèce d'obstination, et sans perdre un instant. Ils hélèrent Fanny.

--Hé! bonjour!

Elle jeta un coup d'œil autour de la cour. L'oncle Nathan avait disparu. Quant à Berthe, elle ne revenait pas. Elle ne songea pas à Félix, puisque la visite ne le concernait pas.

--Nous avons pensé venir vous surprendre, dit Mme Gallier, il faisait si beau!

Sous les fines gouttelettes qui perlaient à sa peau rose d'ancienne blonde, son honnête figure portait une expression un peu angoissée. Et M. Gallier laissait tomber, plus encore que de coutume, sa grosse bouche lippue dans sa face ravinée où la bonté traçait ses signes mystérieux.

Fanny leur proposa de s'asseoir dehors, mais, d'un geste pareil, ils refusèrent.

Quand ils furent installés dans la «salle», assis avec le rond de sparterie sous les pieds, près de la table couverte d'un châte-tapis, il y eut un silence, car toutes les congratulations sans danger étaient finies. Et puis, ayant regardé sa femme, ce fut M. Gallier qui commença:

--Mademoiselle Fanny, vous êtes seule et c'est préférable pour ce que nous voulons vous dire. Aussi je ne tarderai pas davantage.

L'accent du Midi roulait par la chambre, dépaycé, se cognant au mur, étrange et étranger dans cette maison faite à l'économe patois de Caux.

Fanny pâlit un peu plus. Elle songea: «Hélas!» Et sa bouche desséchée dit avec peine:

--Qu'est-ce qu'il y a donc?

--Il y a, reprit aussitôt le vieil homme, que nous avons entendu courir des bruits qui nous ont chagrinés. Et, quand je dis des bruits, cela prend l'allure d'accusations.

Il regarda sa femme, comme si Fanny lui faisait peur, avec sa face exsangue de condamnée attendant le supplice.

Mme Gallier se pencha, posa sa main sèche sur les siennes.

--Nous vous aimons trop pour ne pas venir vous le dire tout droit, afin d'être à même de répondre à ceux qui parlent si mal.

Fanny se redressa péniblement. Elle ne pouvait que les laisser aller.

La bonne dame reprit:

--On dit une chose affreuse, dont jamais nous n'avons entendu parler jusqu'ici et que nous ne pouvons pas croire, n'est-ce pas, monsieur Gallier?

Un signe de tête lui permit de reprendre du champ.

--Et vous allez nous dire si nous avons eu raison de répondre que tout ça n'était pas vrai. Mais vous nous expliquerez quelque chose...

Elle chercha une longue respiration:

--Voyons, mademoiselle Fanny, vous qui êtes l'aînée...

Dans la courte pause, Fanny eut le temps de penser:

--Tout est découvert. Elle va me parler de mon malheur.

Et elle faillit crier:

--Ne dites rien. C'est vrai. On ne vous a pas trompés. La vérité est venue au jour.

Mais la bonne dame continuait:

--Pourquoi laissez-vous votre sœur se compromettre à ce point-là?

Fanny la regarda avec de tels yeux d'incompréhension qu'elle parut découvrir tout à coup la vérité.

--Comment! Vous ne savez rien? Vous n'avez rien remarqué? C'est encore plus étonnant que je ne pensais.

Fanny put trouver enfin sa voix:

--Ma sœur?

Mme Gallier expliqua avec une patience décidée à tout:

--Votre sœur se compromet très gravement en ce moment. Votre voyage à Paris avait déjà attiré l'attention. Puis, à peine revenues, vous quittez Beuzeboc une première fois, puis une deuxième, et vous abandonnez votre belle maison de ville pour passer tout l'hiver ici. On n'y comprend déjà rien. On cherche des raisons... Enfin, «vous êtes dans la langue du monde».

Fanny l'écoutait avec le même étonnement. Et, comme l'autre se taisait, elle plaça:

--Mais pourquoi?

--A cause des raisons qu'on a trouvées en cherchant. On ne se retire pas à la campagne avec un jeune homme.

Fanny répéta:

--Avec un jeune homme?

Et elle pensa à Silas.

--Mais oui, ma petite, voyons: ce soldat, ce garçon qu'on a vu rôder autour de chez vous et qui est reçu chez vous avant votre voyage et après... et qui vous a suivies ici... Mettez-vous à la place du monde: ça semble drôle, drôle...

Fanny cria:

--Félix?

Et elle se mit à rire, de son rire nerveux, incoercible.

M. Gallier se leva et se dirigea discrètement vers la fenêtre. Mme Gallier tapotait le dos de Fanny d'un air effrayé. Enfin, celle-ci put parler:

--Félix, vous dites: Félix?

Elle allait ajouter:

--C'est son neveu, à Berthe!

Mais elle se retint à temps.

--C'est un gamin qu'on a vu tout petit chez Marthe, notre vieille bonne, dit-elle, vous vous rappelez?

La vieille dame hocha la tête et dit, plus brusquement que de coutume:

--Ça n'empêche pas que ça fasse jaser. Aussi, dans son intérêt, dites-le à votre sœur. Vous n'avez qu'une chose à faire: revenez à

Beuzeboc.

Fanny baissa la tête. Elle savait bien qu'on ne pouvait pas satisfaire le monde en cela. D'ailleurs, la visiteuse, délestée de son message, se levait aussi. Ils se trouvèrent tous deux devant la fenêtre. Les deux formes noires faisaient sur la clarté de tristes taches de deuil qui entraient de force dans les yeux de Fanny en les violentant. Elle les suivit:

--Voulez-vous venir dehors, en attendant la collation?

Mme Gallier accepta. Ils sortirent. L'oncle Nathan arrivait à grandes enjambées et, au fond de la cour, ils aperçurent Berthe et Félix qui marchaient côte à côte.

Les Gallier partirent après la collation plantureuse dont les «nourolles», les grands plats de crème aux œufs marbrés de brun et le cidre bouché avaient fait les frais. On se leva pour mettre les visiteurs en voiture, car Félix les reconduisait à la gare de Villebonne.

Quand le couple se fut éloigné, au trot pesant de l'épais cheval pattu que Félix trouvait moyen de galvaniser, l'oncle et les nièces regardèrent autour d'eux avec cet air dérouté qui suit les départs.

Le ciel passait en magnificence le printemps posé sur la terre. La vaste coupole de turquoise verdie répandait une sorte de fraîcheur lumineuse.

Machinalement, ils prirent le chemin qui mène aux cavées. Mais Fanny ne sut jamais bien où ils étaient allés ce jour-là. Quand elle y pensait plus tard, elle revoyait seulement les «fossés», comme des murs de primevères, car la grâce de la saison, touchant la terre brune couverte encore de feuilles mortes,

et le soleil d'un jour, avaient suffi pour faire jaillir du sol la moisson qui a la couleur et l'odeur du miel.

Et c'était Fanny, pourtant, qui entraînait les autres, avertis confusément de ces paroles qu'on voyait sur elle comme un fardeau qui allait bientôt lui échapper.

Depuis la conversation avec les visiteurs, elle se sentait possédée par une force étrangère. Ce soupçon affreux qu'ils lui avaient apporté grandissait en elle d'heure en heure. La chose monstrueuse, seulement suggérée, cachait tout le reste, et il lui fallait la rejeter sous peine d'étouffement. Pourtant de sa mémoire surgissaient vingt souvenirs qui corroboraient _la chose_ ; et, par-dessus tout, le souvenir du jour horrible qui lui démontrait clairement de quoi son fils était capable. N'avait-il pas dit: «Une tante, c'est une femme tout de même»?

L'air fraîchissait. Dans le ciel, maintenant violet à l'est, une étoile trembla.

--Où que tu nous mènes comme ça, ma Fanny? cria l'oncle.

Il marchait cependant à vingt pas devant les deux sœurs et il reprit sa marche sans attendre de réponse. Elle s'arrêta. On ne distinguait plus très bien les couleurs de la terre, comme si le ciel eût tout à la fois rayonné et absorbé la lumière. C'était bien, elle aurait moins de honte à parler.

--Berthe, commença-t-elle, il faut que je te dise quelque chose.

Berthe ne tourna pas la tête. Et elle dit, de cette voix contrainte avec laquelle on essaye de jouer le naturel:

--Qu'est-ce que c'est?

--M. et Mme Gallier m'ont dit quelque chose.

--Quelque chose?

Le mot puéril qui couvrait des révélations que l'une savait, que l'autre devinait si graves, sonna faux. Fanny dut faire un effort.

--Oui, on parle à Beuzeboc, on parle de nous.

Berthe, qui continuait à marcher, s'arrêta et, se tournant, croisa les bras.

--Ah bon! dit-elle. Fallait bien croire que ça finirait par là.

Fanny n'osait plus la regarder. Elle n'éprouvait pas ce sentiment de revanche naturel au persécuté qui peut enfin persécuter. Et elle ne savait comment formuler la laide accusation. Elle balbutia:

--Oui, nous sommes «dans la langue du monde».

Berthe répéta:

--Nous?

Fanny n'osa pas dire: «Toi!» Elle affirma seulement:

--Oui. C'est à cause de Félix.

--Tout se découvre toujours, fit sentencieusement la cadette.

Elles avaient repris leur marche dans le sentier velouté d'ombre à présent. Berthe reprit:

--Et qu'est-ce qu'on dit, au juste?

--C'est à cause de toi, dit enfin l'aînée.

--De moi?

--Oui, avec Félix.

Elle eut peur en entendant ses paroles et se hâta de les commenter.

«Mme Gallier m'a assuré qu'on parlait de lui depuis notre voyage à Paris. Et puis notre séjour ici, ça a semblé drôle... Enfin, on dit que c'est pour toi qu'il est là... Oui, on dit ça, crois-tu? Quelle horreur, comme si c'était possible.»

Comme Berthe faisait un geste, elle se hâta d'ajouter:

--Oh! mais je ne le crois pas, moi, non! Une chose pareille, jamais! Mais, enfin, tu vois, voilà où on en est. Tu comprends, les gens ne savent pas ce qu'il nous est.

La voix de Berthe, changée à ne pas la reconnaître, proféra:

--Et alors?

--Alors, je ne sais pas... Mme Gallier dit: «Rentrez à Beuzeboc, ça fera taire le monde.» Voyons, il faut que nous trouvions un moyen de laisser Félix ici. Il s'y plaît...

Elle hésitait. Elle n'avait pas l'habitude de proposer; de choisir... Et la voix nouvelle, la voix frémissante de Berthe s'éleva de l'ombre.

--Il y restera, Félix, il y restera tant qu'on voudra. Mais pas tout seul.

Fanny répéta sans comprendre la menace:

--Comment, pas tout seul?

--Non, avec moi, avec moi. Nous nous parlons. On est d'accord.

Ecrasée, Fanny ne trouva que les mots qu'elle venait d'entendre:

--On est d'accord?

--Oui. Je croyais que tu l'aurais deviné à nous voir, mais tu ne vois rien, toi.

Elle haletait un peu. Certainement, une grande émotion la secouait. Elle reprit haleine.

--Ah! le monde parle? Eh bien, il a raison. Mais on va le faire taire. On va lui apprendre que je me marie avec Félix. On allait vous le dire à Pâques, mais, puisque c'est comme ça, autant tout de suite.

Elles rejoignirent l'oncle. Maintenant qu'on n'y voyait plus, le parfum des primevères semblait plus fort, plus tangible. Il les enveloppa jusqu'à la maison où elles se retrouvèrent sans que Fanny pût s'en rendre compte.

Et, comme elles allumaient la chandelle dans la cuisine, on entendit rouler la voiture. Alors, Berthe sortit sans rien dire. L'oncle Nathan regarda Fanny.

--Où qu'elle va, ta sœur?

La chandelle vacillante jetait des clartés rougeâtres qui dansaient dans l'ombre de la vaste cuisine. Les durs traits du vieillard semblaient grimacer selon les jeux de la flamme qui argeaient ses bouclettes. Il dit encore:

--Elle est-il folle?

Fanny ne se sentit pas le courage de chercher des mots. Elle ne trouvait plus même de pensées cohérentes. Et, pour dissimuler, elle alluma une autre chandelle dans l'arrière-cuisine et se mit à desservir la table.

Elle terminait sa besogne lorsque des pas résonnèrent sur le chemin, et le couple entra.

Ils se tenaient «crochés» bras dans bras selon la plus correcte formule cauchoise des promis. Fanny manqua crier d'énervement, de chagrin, de honte à ce premier contact avec la réalité. Et l'oncle Nathan, debout devant la cheminée, les regardait sans parler.

Enfin, Berthe prononça:

--Voilà. On est venu vous le dire.

Il y eut un silence qui parut interminable, puis, l'oncle Nathan dit posément:

--Ah! ah! C'est ça! Je me disais: «Aussitte!»

Il les considéra encore et ajouta:

--Vous pourriez faire plus mal.

Il s'arrêta pour réfléchir à quelque chose et il dit encore:

--Mais, es-tu protestant comme nous, toi, mon gars?

La question parut tomber dans un gouffre de silence. Sans doute était-ce parce qu'elle touchait à ces choses interdites que

chacun évitait avec tant de soin depuis leur vie commune. Et ce fut encore Berthe qui répondit:

--Il est «rien». Les Malandain savaient pas quoi faire. Il est resté comme ça.

Elle ajouta après quelques secondes:

--Il fera ce que je voudrai.

Fanny répétait stupidement en elle-même: «Il est rien, il est rien.»

La chandelle charbonnait tout à fait, maintenant, dans sa gaine en spirale de fer. Les ombres et les clartés se succédaient sur les figures en leur prêtant des expressions surnaturelles. Berthe reprit:

--On est d'accord sur tout.

Alors l'oncle demanda:

--Et quand qu' vous allez faire ça?

--Après Pentecôte, pour les papiers de Félix et... la chambrée...

Elle pausa un instant:

--On invitera M. Froment, termina-t-elle.

VI

La dernière voiture roula longtemps sur le chemin. On l'entendit jusqu'à la descente qui ceinture la colline et puis il n'y eut plus

que le silence surnaturel d'une cour de ferme en mai, car le pommier en fleurs supporte une neige qui étouffe le son et ouate l'air, comme la vraie.

Fanny, dans sa robe de cérémonie, qui était d'une épaisse soie noire sans reflets--une vraie toilette de mère de marié--marchait dans l'étroit sentier toujours envahi par l'herbe haute de la saison.

Voilà. Tout était fini. Berthe venait d'épouser Félix. Le garçon de vingt-deux ans était le mari de la vieille fille de trente-cinq ans. La tante devenait la femme de son neveu. Toute cette idylle au goût d'inceste s'achevait ce soir.

Fanny marcha plus vite, le cœur soulevé de dégoût. Le dégoût! c'était une chose nouvelle que tous ses désespoirs ne contenaient pas jusque-là, mais dont les deux mois passés venaient de la saturer. Voir, jour après jour, Félix faire le galant auprès de la grosse fille amoureuse, être obsédée de leurs rencontres furtives à tous les coins de la ferme, attraper au vol les regards, les baisers, les étreintes furtives et deviner, comme elle le devinait, savoir comme elle le savait, intuitivement, avec la certitude infailible de l'instinct, qu'il n'y avait là qu'un calcul, et ne pouvoir intervenir! Elle se rendait compte, pourtant, que Berthe était sincère. A cette dernière chance de mariage qui passait, elle se cramponnait désespérément. Mais un mariage, cette horrible chose?

Et pourtant, c'était légal et, tout à l'heure, ce serait consommé. Oui, cette union monstrueuse avait pu être célébrée et bénie. La lumière, lorsque Fanny songeait à cela, lui semblait insupportable et, seule sous le ciel du soir, elle voila sa figure de sa main ouverte.

Telle était la fin de son péché qu'elle croyait enterré. N'eût-il pas mieux valu mille fois le scandale de la découverte, si, toutefois, le scandale éclaté eût empêché la scandaleuse union?

La rosée commençait à tomber. Elle songea: «Il n'est pas encore l'heure.» La journée des noces avait été longue et dure. Quoiqu'on n'eût fait que les strictes invitations nécessaires, des théories de cousins de la vallée et du plateau avaient défilé à la mairie et au temple de Beuzeboc. Fanny mariait son fils. Personne ne le savait. Et elle jouait pourtant le rôle de mère du marié.

A la mairie, la lecture de l'acte la fit défaillir, lorsque le greffier, près du maire décoré de l'écharpe flamboyante, se mit à lire:

«D'une part,

«Entre Félix, Jean, dit Malandain, de père et mère non dénommés.

«Et, d'autre part,

«Berthe-Zémyre Bernage, fille de feu Alfred Bernage...»

De mère non dénommée et elle était là, elle, vivante et martyrisée, et elle possédait la copie de la lettre où le père se nommait, nommait sa parenté et son pays.

Au temple, elle avait conduit son fils jusqu'au fauteuil de velours rouge, puis, retournant dans son banc d'honneur, abîmée intérieurement sans posséder le droit de l'être, elle écoutait derrière elle le murmure de l'assemblée et celui de la ville et de la campagne qui stigmatisaient le mariage singulier de la seconde des demoiselles Bernage. S'ils avaient tout su!

Et la longue noce serpenta en voiture sur les routes parmi les villages en émoi, et sur la grande plaine que coupent les oasis de hêtres surmontés de la fine aiguille du clocher. Ensuite, il ne restait plus à Fanny qu'un souvenir d'interminable mangeaille, car un seul repas dînatoire s'étendait sur toute l'après-midi, et, surtout, de ces plaisanteries de circonstance qu'elle exéçrait de tout temps.

A dire vrai, la rigidité huguenote n'est pas si abâtardie que de lâcher la bride à l'humour normand dans sa verdeur; pourtant, elle cède un peu et ferme les yeux en ces occasions de beuveries pour le bon motif. Fanny le savait. Elle connaissait les spécialistes, et leur jeu de mots, et leurs gaillardises permises et attendues, et leurs sous-entendus et leurs mines de circonstance. Et toute sa pudeur et son tact étaient hérissés sur elle comme un manteau d'épines.

Mais tous les supplices ont une fin et, maintenant, elle attendait sa revanche. Elle attendait l'heure où Silas Froment arriverait comme arrive un amant furtif qui, à travers bois, donne l'assaut à la colline escarpée.

* * * * *

Depuis le jour de la bourrasque, ils ne s'étaient pas revus.

Mais Silas Froment, en face de ce fait nouveau et imprévu: le mariage de Berthe et de Félix, avait fait une suprême démarche.

C'était une lettre, longue et pressante, par laquelle il l'adjurait de se décider à recommencer sa vie:

«Je comprends à présent, écrivait-il, pourquoi l'idée d'un mariage entre nous vous effrayait. Vous prévoyiez ce qui est arrivé.

Il est trop certain, maintenant, que Félix, officiellement installé dans la famille et dans la maison, fera l'impossible pour vous empêcher de la quitter. Et l'affichage de nos bans serait, pour lui, le signal du scandale. Vous l'avez discerné avant moi, je le reconnais: le mariage ne vous est pas permis, puisque vous ne voulez pas braver le scandale.»

Et il lui proposait, comme seule solution, leur départ pour Lyon, où ils vivraient inconnus et heureux.

«Ne vous arrêtez pas aux mots, disait-il encore, notre union, à nous, sera sainte et bénie quoique libre et volontaire. Nous l'aurons achetée par trop de douleur pour qu'elle ne soit pas solide.

«Et ne dites pas que cette fuite sera _aussi_ un scandale. Le scandale ne peut vous suivre ni vous atteindre dans une ville inconnue où nous vivrons cachés et si unis, d'ailleurs, que nous forcerons l'estime des honnêtes gens. Le peu qui nous éclabousserait, que serait-il en comparaison de cette vérité proclamée: «Félix «Malandain» est le fils de Fanny Bernage et vient d'épouser Berthe, sa tante.» Je vous connais si bien, Fanny, que je sais à présent qu'elle vous tuerait, cette vérité proclamée, plus, je le sens, à cause de l'abandon de l'enfant qu'à cause de sa naissance.

«Que regretteriez-vous ici, d'ailleurs? La haine et l'ingratitude? Ceux qui restent ne sont pas dignes de vous. Et vous ne pouvez pas, vous ne _pouvez pas_ demeurer. Pourquoi les supporteriez-vous plus longtemps? Ne perdez plus votre amour, Fanny, je le veux pour moi seul. Je veux tout remplacer auprès de vous: famille, amis, pays.»

Et il lui traçait le plan matériel de l'évasion:

Quoi de plus simple?

«Nous gagnons la gare de Villebonne à pied, sans même étonner quelqu'un en ce jour exceptionnel. N'avez-vous pas la clef de votre maison? Et ne pouvez-vous choisir quelques jours de retraite à Beuzeboc? Ce sera le premier pas vers la liberté, vers la décision que personne ne peut, moins que jamais maintenant, vous empêcher de prendre. Car vous serez libre, _si vous voulez être libre, mais il faut le vouloir_.»

Il l'avertissait donc que, le soir des noces, il serait là, à l'attendre, à l'endroit du sentier qu'elle connaissait bien, au pied du hêtre gigantesque.

Et il terminait:

«Si, au soir dit, je vous vois descendre le sentier, je saurai que vous êtes résolue à secouer le joug et à venir à moi.»

Elle s'était arrêtée sous un pommier retombant en parasol qui la forçait à sortir du chemin. Au-dessus d'elle, les fleurs faisaient un seul bouquet blanc que sertissait le ciel encore un peu vermeil. Sur sa belle robe elle avait jeté un manteau, un chapeau et, dans sa poche, elle serrait la clef de Beuzeboc et une liasse de billets, tout son argent disponible.

Entre les branches, elle passa la tête pour regarder et écouter la maison toute vibrante encore de tout ce qui venait de la traverser, car les demeures humaines sont plus résonnantes que nous ne le croyons. Mais on ne voyait personne. Fanny songea encore avec le sombre désespoir d'un enfant révolté:

«S'ils m'aimaient seulement un tout petit peu, je n'aurais jamais pensé à partir... Mais pas même aujourd'hui il n'a eu seule-

ment un regard un peu bon pour moi. Il est dur. Il est comme maman. Et Berthe ne m'a jamais aimée. Personne ne m'aime que Silas...»

Pour la première fois de sa vie, elle sentait le goût de la liberté à laquelle elle avait tant songé ainsi qu'à une chose délicieuse, et elle n'en ressentait que frayeur et chagrin. Comme le prisonnier à vie qui se voit gracié, elle clignait des yeux à la lumière, et ne reconnaissait pas le grand air.

Dans le chemin qui bordait la cour vers le bois, quelqu'un marchait. Elle se retourna. Le père Oursel se promenait lentement, avec cette sorte de jouissance ennuyée des travailleurs désœuvrés. Il regarda sous le pommier. Et, comme malgré elle, il fallut que Fanny sortit.

On eût dit que le père Oursel l'attendait car il ne parut pas étonné mais s'arrêta seulement.

Il portait un ancien complet redingote de drap noir de M. Le Brument, vaguement remis à sa taille, et un chapeau haut de forme aux poils rougeâtres. Le long repas et la beuverie ne semblaient point avoir entamé sa sobriété coutumière, car aucun indice ne le montrait ivre ou seulement excité comme les autres convives de la journée.

Quelque chose, pourtant, était différent en lui sans qu'elle pût le définir. Et, tout à coup, elle s'aperçut qu'il la regardait, ce qu'il n'accordait d'habitude à aucun être humain, et que c'était son regard inconnu qui le changeait ainsi.

Quittant le sentier, il s'approcha d'elle, et ils entrèrent sous le pommier qui faisait une tonnelle fleurie et secrète.

Fanny le considérait avec étonnement. Il était si nouveau de voir le vieux domestique rechercher la société! Et puis ses yeux, ses yeux qui la regardaient et dont, vraiment, elle ne connaissait ni la couleur, un brun de noisette comme ceux de certains chiens, ni le regard pareil aussi à celui d'un compagnon humble et fervent. Et elle ne savait que dire. Enfin, gênée par le silence, elle prononça des mots quelconques:

--Te voilà bien beau, père Oursel.

Le tutoiement de son enfance lui revenait sans qu'elle sût pourquoi, car les sœurs l'avaient abandonné depuis longtemps.

Le vieux la regardait parler. Sa surdité intermittente devait être plus forte ce soir. Et sa voix rocailleuse de taciturne prononça:

--Une commission qu'j'ai pour vous.

Elle répéta, surprise:

--Une commission?

Le vieux haletait un peu comme quelqu'un qui a marché vite. Ses souliers étaient blancs de poussière.

--C'en est une journée, ça! dit-il.

Elle vit bien qu'entre son humeur et son infirmité elle n'obtiendrait rien de plein gré. Et elle hocha la tête sans rien dire.

Après tout, Silas ne pouvait pas être là avant une demi-heure encore et une diversion l'aiderait à passer le temps. Le vieux reprit:

--Ça r'mue tout. Les choses d'autrefois. Longtemps que j'suis chez vous! Il y aura vingt-huit ans le 10 de juin.

Il s'arrêta comme pour laisser à ces paroles importantes le temps de se fixer. Fanny étonnée, répéta:

--Vingt-huit ans, c'est vrai!

Il la comprit aussitôt, cette fois.

--Et quatre-vingts qu' j'ai eus le vingt-quatre de décembre, la veille de Noël.

Il répéta:

--La veille de «Nouël».

--Quatre-vingts ans, s'écria Fanny. Est-ce bien sûr, mon père Oursel?

Vingt-cinq minutes encore la séparaient du moment où définitivement, elle allait orienter sa vie, et cette chose passée, sans but, l'âge du vieux domestique, était capable d'absorber son intérêt. Un peu de l'ironie de cela l'effleura fugitivement, comme un de ces souffles de la mer qui venaient, par instants, mourir auprès d'eux en effeuillant toute une branche fleurie.

Le bonhomme marmotta:

--Quatre-vingt-un que j'aurai à «Nouël» prochain, si j' suis encore là.

Il s'arrêta comme pour trouver une transition et reprit:

--Défunt maît' Alfred Bernage, il aurait quatre-vingt-cinq, lui. Quand il m'a pris, il en avait cinquante-sept. Et il est mort deux

ans après, le huit de novembre.

Perdue sous ces nombres, Fanny opinait vaguement, songeant: «C'est pas possible, c'est le cidre!»

Il continua:

--Après mon accident à la fabrique qu'il m'a pris. A cinquante-trois, on n'est plus bon à rien. «A la maison, qu'il a dit, allez, mon père Oursel, tu n'as personne, viens-t'en chez moi.» Ça s'appelle la charité, ça; la charité chrétienne.

Stupéfaite, Fanny l'écoutait. On ne parlait jamais de ces choses du passé chez elles. L'avait-elle su?

Elle dit d'une voix songeuse:

--Je me rappelle pas...

Il eut une espèce de sourire.

--La mère ne voulait pas. L'accident c'était de sa faute. Elle avait voulu qu'on me mette là, à la «chauffe».

Il montra son côté où, sans doute, une vieille cicatrice se cachait.

--J'y en veux pas. Mais lui, l'père, c'était un homme, un homme du temps jadis. Cette journée-là, j'ai dit comme ça: «Oursel, tu le r'payeras en une fois.»

Sans transition, le temps, seulement, de respirer, il ajouta:

--Faut pas partir, Fanny.

Elle recula, hors d'elle, par un étonnement qui, vraiment, passait toute mesure. Et aucune parole ne lui vint qui pût la traduire.

Le taciturne continuait:

--Quand le malheur est arrivé.

Il vit qu'elle formulait:

--Tu l'as su?

Ses yeux de bon chien firent «oui», et il continua:

--J'ai rien dit. Y' avait pas moyen. C'était quand t'es partie en voyage avec ta mère. Il était trop tard. Et puis moi, qu'est-ce que c'est? moi qu'a seulement pas pu t'défendre. Il s'interrompit un instant, comme oppressé par ce souvenir.

Et puis, il reprit:

--Mais j'ai bien vu tout sur ta pauvre figure de tourment.

«Et puis, j'ai pu rien su, jusqu'au jour où il est arrivé, lui, le gars. Ton portrait qu'il a sur les épaules.»

Tous ces mots, tous ces mots qu'il savait! L'étonnement démesuré de Fanny se heurtait autant à ceci qu'à la découverte soudaine des intelligences cachées qu'il possédait de toute sa vie secrète. Ainsi toujours, toujours, ce bonhomme sans importance les avait jugées! Cela la gênait d'une singulière façon nouvelle pour ce passé. Et cet étonnement et cette gêne l'empêchaient de trouver les paroles qu'il aurait fallu pour l'arrêter ou le faire continuer. Mais il semblait au delà des interruptions et des encouragements et il continua:

--Les voilà mariés tous les deux qui t'ont fait tant de mal. Et faut pas leur céder la place! T'es chez toi! Restes-y. T'as pas besoin d'en prendre un que tu ne connais pas pour te commander.

Elle cria presque:

--Comment! vous saviez ça aussi?

--Et pi, écoute-moi, comme si c'était l'père Bernage qui t'parle. T'en va pas; y a pas un homme qui vaut la peine qu'une fille comme toi se mette folle de son corps.

Peu à peu, elle se montait au diapason de l'étrange et passionné monologue du taciturne. Et elle dit:

--Si, il m'aime, lui!

Il secoua sa tête que le haut de forme couronnait singulièrement. Et, comme si, abandonnant un argument, il en prenait un autre, il prononça avec une espèce d'autorité:

--A c't'heure, y'a pu qu' toi d' Bernage sur leur bien. Faut y rester. Qui qu' tu ferais sur les routes, quand t'as ta place, et ta maison, et ton bien? Reste, ma Fanny.

Elle dit, moins assurée déjà:

--Non, personne n'a besoin de moi, personne ne m'aime ici.

Le vieux suivait attentivement les paroles sur ses lèvres.

--Y en aura qu'auront besoin de toi. T'en feras des gars comme ton père, des enfants à Berthe. Des bons huguenots. Y'en a pas d'aut' que toi qui peuvent faire ça.

Il touchait juste, cette fois. Elle balbutia:

--Des pauvres enfants sans nom...

--Il est «dit Malandain»; il sera «dit Bernage», c'est bien de révisé!

Eblouie, elle répéta:

--Bernage, tu crois?

Le jour baissait sous le pommier. Elle mit sa tête dans ses mains pour réfléchir. Et tous les raisonnements se détachèrent d'elle encore une fois.

--Il va m'attendre. Il faut que j'y aille.

Mais le vieillard lui barra le chemin fleuri des branches traînantes.

--Non, ma Fanny, y va pas!

Cette résistance lui parut surnaturelle. Et une illumination subite de son esprit lui fit soudain comprendre. C'était un chagrin qu'il voulait lui éviter! Et elle cria:

--Vous l'avez vu! Tu l'as vu. C'était ça, ta commission?

Il ne répondit rien. Mais ses yeux de chien dévoué disaient dans la pénombre verte: «Frappe! Frappe!»

Alors, accrochée aux détails infimes comme tous ceux qui ont à découvrir la vérité, elle questionna, éperdue:

--Mais quand l'as-tu vu?

--C't'après-midi. J'ai parti après la soupe.

--Comment! comment! Tu es allé et revenu, tout ce chemin, comme ça. Mais pourquoi?

Comme il ne répondait pas, elle reprit, plus directe, cette fois, par nécessité:

--Et qu'est-ce que tu lui as dit?

--J'y ai dit: «Quittez-la, vous lui feriez encore du mal. Quittez-la.»

Elle resta muette devant la grandeur totale des simples mots qui résumaient si parfaitement les circonstances.

--Et qu'est-ce qu'il a répondu?

--Rien. Il m'écoutait bien honnêtement, avec un air de penser en lui-même.

Le vieillard fit une pause et continua:

«--Je y'ai dit: «C'est-il pour l'mariage?» Il m'a dit: «A' n' veut pas. Y' a le mauvais gars qui lui ferait honte, si a' m' prenait.» Alors, j'y ai dit: «C'est la pure vérité, vous n' mentez point, il la mettrait plus bas qu' la terre, _aussitte_ que c'est sa mère. Mais si c'est pas pour l' mariage, ça n' se peut pas.» Alors il a dit: «Et pourquoi donc ça?» Parce que c'est pas une fille à ça, que j'y ai dit. Y' en a jamais eu chez les Bernage, elle reviendrait ou elle se ferait périr.»

«Il m'a regardé comme si il voyait la mort et il a fait deux fois comme ça: «C'est peut-être vrai... C'est peut-être vrai.»

Il y eut un grand silence entre eux. Et Fanny prononça enfin:

--Comment est-ce qu'il a dit tout ça à un vieux bonhomme comme toi, qu'il ne connaît seulement pas?

Le vieux dit simplement:

--Il m'a écouté parce que je parlais pour toi.

Elle cria encore, presque violemment:

--Mais il viendra!

Le vieux n'entendit pas, cette fois. Pourtant, il fit «non» en branlant doucement la tête.

Les larmes arrivaient. Elle sentait bien que c'était la voix de la raison et de l'honneur, du vieil honneur de son père, qui venait de parler. En répondant à cette voix qui chuchotait depuis si longtemps en elle: «Comment Silas t'aime-t-il et pourquoi?» qui, lorsqu'elle se voyait mariée, lui soufflait: «Un homme n'oublie jamais une faute comme la tienne»; et, quand elle songeait à la fuite romanesque, à la vie cachée sous un faux nom, criait: «Tu ne peux pas faire ça: une Bernage huguenote ne fait pas ça!»

Mais elle n'était pas encore tout à fait vaincue. Et elle dit:

--Tout ce malheur, tout ce tourment que j'ai souffert, alors, je ne pourrais jamais l'oublier?

Il parla pendant qu'elle parlait encore.

--T'as passé le plus dur. Quand on est vieux, on n'y pense plus.

Reprise de désespoir, elle gémit:

--Mais oui, vous êtes trop vieux pour me comprendre! Mais je veux aller voir. Il est là, j'en suis sûre.

Le frôlant sans qu'il bougeât, elle passa entre deux branches retombantes et franchit en courant la bordure d'herbe. Hale-tante, les yeux noyés, elle s'arrêta pour regarder par-dessus la barrière.

Le sentier dévalait entre les taillis de hêtres aux feuilles nouvelles d'or vert plantés dans le sombre tapis étoilé de blanc des anémones. Plus bas, l'arbre géant dressait son fût d'onyx. Mais Silas n'était pas là.

Toute son âme dans ses yeux, elle regarda un moment, à travers ses larmes sans cesse reformées, le sentier où mourait son espoir.

Alors, comme on réalise enfin la mort d'un être aimé, elle comprit que le vieux avait dit vrai, que Silas ne viendrait pas et que son absence resterait définitive, que c'était fini de sa vie de femme et qu'il lui fallait se tourner vers la vieillesse pour attendre d'elle le seul apaisement possible.

Et très étrangement, elle sentit glisser d'elle ce nouvel amour trop pesant qu'elle n'avait jamais bien supporté. La femme d'un seul homme, un seul instant, elle demeurait cela. Alors, du passé anéanti, le visage de l'homme qui avait changé sa vie, de l'inconnu d'un soir, le visage de Ludovic Vallée surgit un instant. Elle le vit apparaître, disparaître peu à peu et s'effacer enfin.

Elle regarda autour d'elle, comme lorsqu'on quitte un songe. Le père Oursel n'était plus là. Peut-être avait-il dépensé en une fois toutes les paroles du reste de son existence et n'entendrait-on plus jamais le son de sa voix.

Le ciel violet semblait supporté par les bras blancs des arbres. Elle soupira, s'essuya les yeux et, reprenant le sentier dans l'herbe haute, elle se dirigea, ni fille, ni femme, vers son triste destin de mère sans enfant, vers son avenir martyrisé de tante Fanny.

FIN

PARIS.--IMP RAMLOT ET C^{ie}, 52, AVENUE DU MAINE.--25.

Sources et licence

Texte : <https://www.gutenberg.org/ebooks/68487>. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.